This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

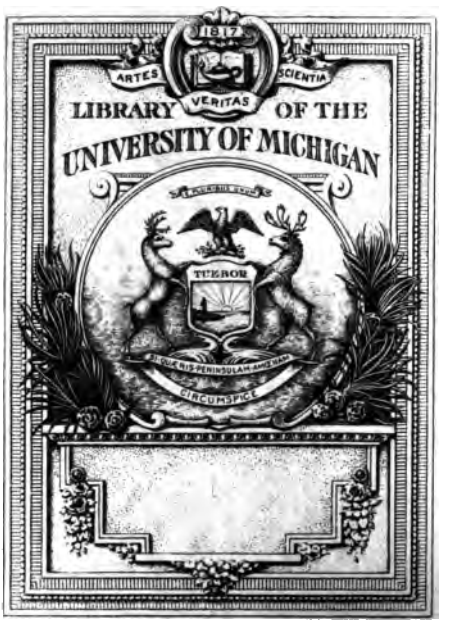
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

a39015 01803365 7b


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

DC
52
D86
A4
1773

L^d Ker

MEMOIRES

DE MONSIEUR

DU GUAY-TROUIN.

MÉMOIRES

DE MONSIEUR

DU GUAY-TROUIN,

LIEUTENANT-GENERAL

DES ARMÉES NAVALES,

Commandeur de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis.

Augmentés de son Éloge, par M. THOMAS.

Paulum sepultæ distat inertiæ
Celata virtus.

HOR. Ode IX. Liv. IV.

A AMSTERDAM,

Chez PIERRE MORTIER, 1773.

MEMORIAL TO
THE CIVIL-SERVICE
COMMISSIONERS
OF
THE MOUNTAIN.

Ref.-Stacks
Grafton
1A-14-36
33215

AVERTISSEMENT.

TOUS ceux qui connoiſſent feu M. du Guay-Trouin, ſavent que les Mémoires qu'il a laiſſés, ſont dus au loiſir forcé que lui cauſerent des infirmités preſque continuelles pendant les quinze dernieres années de ſa vie. Jamais homme parvenu à une ſi haute réputation, par un enchaînement d'actions plus étonnantes & plus brillantes les unes que les autres, n'a eu ſi peu d'oſtentation; & l'on peut être aſſuré que lorſqu'il a écrit ſes Mémoires, il n'a pas même imaginé qu'ils puſſent paroître tant qu'il vivroit. Tout ſon but a été de rendre utiles à ſa patrie, les heures per-

dues que lui cauſoient ſes fréquentes inſomnies, jointes à la retraite & à la ſolitude auxquelles il ſe livroit quelquefois. Il reſte encore pluſieurs de ſes amis particuliers, avec qui il ouvroit ſon cœur ſur ce travail, lorſqu'ils le ſurprenoient s'y occupant. Je crois, leur diſoit-il avec une modeſtie qu'on ne peut trop eſtimer, ni trop louer dans un tel guerrier, je crois, que les Mémoires d'un homme qui n'a percé les ténebres, que par une ſuite aſſez longue d'entrepriſes hazardeuſes, pourront être quelque jour une puiſſante exhortation à bien ſervir le Roi & l'Etat. La jeuneſſe, deſtinée à ſuivre le parti des armes, apprendra de bonne heure, en les liſant, qu'une véritable ardeur à s'aquitter de ſes devoirs mene ſouvent plus loin qu'on n'auroit oſé le prétendre; que l'honneur redouble le courage dans les dangers preſſants; qu'il inſpire l'adreſſe & la force de les ſurmonter; que le plus ſûr

moyen de conſerver la vie & l'honneur, eſt de compter pour rien la vie quand l'honneur parle ; & qu'enfin la Cour, plus attentive que bien des gens ne le croient à démêler la conduite des particuliers, ſait les récompenſer quand leur zele eſt auſſi grand qu'il doit être fidele & déſintéreſſé.

M. du Guay-Trouin penſant de cette façon, on peut juger de ſa ſurpriſe, lorſqu'il vit paroître un Livre, portant le titre de ſes Mémoires, qu'un M. Villepontoux venoit de faire imprimer en Hollande, & qu'il lui avoit dédié. Il ne faut que parcourir ce Livre, & le comparer avec celui-ci, pour voir clairement que l'on a copié à la dérobée & fort à la hâte, le manuſcrit de M. du Guay, & que la précipitation du Copiſte lui a fait faire une infinité de fautes, juſqu'à paſſer quelquefois des phraſes entieres, auxquelles on ſent bien que l'Editeur a tâché de ſuppléer, par des additions

qui ſe trouvent très-ſouvent deſtituées de tout ſens; on y peut même obſerver une choſe, quoiqu'elle ne ſoit pas dans le fond bien importante, c'eſt que cet Editeur eſt ſi peu au fait de ce qui regarde M. du Guay, qu'il ne ſait ni l'orthographe de ſon nom, ni ſes qualités; il l'appelle partout du Gué, au lieu de du Guay, & il lui donne le titre de Grand-Croix de l'Ordre de Saint Louis; quoiqu'il n'ait jamais été que Commandeur de cet Ordre. Voici, vraiſemblablement, l'origine de ce larcin. Feu M. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, à qui on avoit dit que M. du Guay-Trouin avoit écrit des Mémoires, les lui demanda, & après les avoir lus, il en parla avec tant d'éloges à M. le Cardinal Dubois, que ce Miniſtre, quelques mois avant ſa mort, pria M. du Guay de les lui confier; avec parole qu'ils ne ſortiroient point d'un cabinet dont il auroit la clef. M. du Guay demanda à M. le Cardinal Dubois,

la derniere fois qu'il en eut audience, s'il avoit achevé de lire ſon Manuſcrit; ce Miniſtre lui dit que oui, & qu'il le lui rendroit au premier voyage qu'il feroit à Verſailles, où il l'avoit laiſſé. La Cour étoit alors à Meudon; le Cardinal n'en ſortit, comme on ſait, que pour ſe faire porter à Verſailles, où on lui fit le jour même l'opération dont il mourut le lendemain. Ainſi les Mémoires reſterent chez lui. Le premier ſoin de M. du Guay fut d'en prévenir la famille, & de demander avec inſtance qu'ils ne fuſſent vus de perſonne; mais quelque diligence qu'il put faire, il ſe paſſa près d'un mois ſans qu'ils lui fuſſent rendus; encore fallut-il que S. A. Royale s'en mêlât. On ne peut preſque pas douter que dans la multitude des papiers qui ſe trouvent toujours à la mort d'un Miniſtre, celui-ci ne ſoit tombé ſous la main de quelqu'un qui voulut en avoir une copie, & qui preſſé par les re-

cherches qui étoient faites ſur les ordres exprès de M. le Duc d'Orléans, n'eut pas aſſez de temps pour la rendre exacte. Quoi qu'il en ſoit, quelques amis de M. du Guay-Trouin, tâcherent de profiter de l'occaſion pour l'engager à donner au Public ſes Mémoires, tels qu'il les avoit faits & qu'on les donne aujourd'hui. Le motif de leurs inſtances étoit ſpécieux, puiſqu'il s'agiſſoit de rétablir l'honneur d'un ouvage, qui, défiguré comme il l'étoit, ne méritoit pas de porter ſon nom; mais toutes leurs repréſentations furent inutiles, & il répéta plus d'une fois, & même avec chaleur, que ſes Mémoires ne ſeroient jamais imprimés de ſon conſentement pendant ſa vie.

Si quelque choſe eût pu le porter à changer de réſolution, c'eût été, ſans doute, la publication des Mémoires qui parurent en ce temps-là ſous le nom de M. le Comte de Forbin, Chef d'Eſçadre, & Che-

valier de l'Ordre de Saint-Louis. Le portrait de ce Général étoit gravé à la tête avec la qualité d'Amiral de Siam. Comme ce livre a eu peu de débit, & que peu de perſonnes ſe ſont donné la peine de le lire, on croit devoir en dire ici deux mots. C'eſt un ouvrage, qui, en mettant à part la pureté du ſtyle & certain air de dignité, eſt à peu près dans le goût de celui qui parut, il y a environ quatre-vingt ans, ſous le nom de *Mémoires du Sieur de Pontis*, qui a ſervi dans les Armées cinquante-ſix ans, ſous les Rois Henri IV, Louis XIII & Louis XIV. C'eſt-à-dire, que l'un & l'autre ſont de ces eſpeces de Romans ſérieux, où l'on fait parler directement des gens d'un nom connu, & dans leſquels quelques faits, recueillis de converſations particulieres que l'on a eues avec eux, ſont paraphraſés, amplifiés & exagérés, au gré des Auteurs, & toujours à la plus grande

gloire de celui dont le Livre porte le nom, lequel a perpétuellement primé par-tout où il s'eſt trouvé. L'indignation de M. du Guay-Trouin, ſi ſcrupuleuſement amateur du vrai, fut extrême, lorſqu'on lui fit voir à la page 262 du tome ſecond de ces prétendus Mémoires, un récit de l'affaire qui ſe paſſa en 1707, lors de l'enlévement des Vaiſſeaux de guerre Anglois, le *Cumberland*, le *Cheſter* & le *Ruby*; récit entiérement différent de celui que l'on trouvera dans ces Mémoires, ſous la même année 1707, lequel, de l'aveu de tous les Officiers qui étoient à cette action, dont pluſieurs vivent encore, contient pourtant la plus exacte vérité. Il y avoit eu à Verſailles, dans l'avant-cabinet de M. le Comte de Pontchartrain, pendant l'hiver qui ſuivit cette campagne, une ſcene des plus vives entre ces deux Commandants. Il eſt inutile d'en rappeller le détail, on n'a point oublié

dans la Marine avec quelles expreſſions M. du Guay-Trouin ſoutint cette même vérité que l'on s'efforçoit d'obſcurcir. Les prétendus Mémoires de M. de Forbin, réveillerent donc toute ſa colere, & peu s'en fallut qu'il ne ſuccombât alors à la tentation qu'il eut de faire paroître les ſiens, & d'y joindre une ample réfutation de ce que contenoient les autres. Il ne pouvoit parler tranquillement de cette affaire.

Il réſiſta néanmoins à ce premier mouvement ; ſon eſprit ſe calma peu à peu, & il ſentit alors aiſément qu'une juſtification de ſa part étoit plus que ſuperflue pour le temps préſent ; mais il fit venir de Breſt un extrait des interrogatoires ſubis devant l'Amirauté, quelques jours après le combat, par les Anglois Capitaines des trois Vaiſſeaux, le *Cumberland*, le *Cheſter* & le *Ruby* ; il parut ſouhaiter que ſi l'on imprimoit jamais ſes Mémoires, lorſqu'il ne ſeroit plus,

on y joignît cet extrait, & qu'on y ajoutât la liſte de tous les Officiers qui ſervoient ſur ſon Eſcadre, c'eſt à quoi l'on va ſatisfaire. Il paroît effectivement qu'il ne peut y avoir de moyen plus propre à répandre une entiere clarté ſur toute cette affaire, dans l'eſprit de ceux qui ont lu dans les deux ouvrages, la façon différente dont elle eſt racontée. Mais cependant ſans cette derniere volonté de M. du Guay-Trouin, que l'on s'eſt fait un devoir de reſpecter, on auroit cru pouvoir ſe diſpenſer d'entrer dans tout ce détail, & il auroit ſuffi de faire obſerver que le feu Roi, ſi attentif à punir les moindres négligences, en fait de ſubordination, ne lui eût pas accordé, au ſortir de cette affaire, une penſion ſur ſon tréſor Royal: diſtinction aſſez rare dans le corps de la Marine, ſi ce Prince auſſi équitable qu'éclairé, n'avoit pas jugé qu'il eſt des occaſions où les inſtants ſont ſi

précieux pour l'intérêt de l'Etat, & où cet intérêt ſe fait appercevoir ſi diſtinctement, que l'on ne peut que louer, & même récompenſer, ceux qui ſont aſſez bons Citoyens, & qui ont aſſez de force pour riſquer, en pareil cas, les ſuites de l'inexécution de la loi, ſi le ſuccès ne répondoit pas à leurs vues & à leurs bonnes intentions.

On va maintenant rendre compte de cette Edition, & des différentes Pieces qui la compoſent.

On ne trouvera pas au commencement de ces Mémoires un détail d'aventures de jeuneſſe, que M. du Guay n'a jamais eu intention de produire au Public, & que d'ailleurs le Copiſte furtif a plutôt exagérées qu'adoucies ; on apprendra ſans doute avec plaiſir, que M. le Cardinal de Fleury avoit d'avance approuvé ce retranchement. Son Eminence demanda en 1725 à M. du Guay ſes Mémoires pour les lire dans un voyage qu'elle fit alors à

Chantilly, & voici ce qu'Elle eut la bonté de lui écrire, après en avoir achevé la lecture.

A Chantilly, le 2 Août 1725.

J'Ai lu, Monſieur, avec plaiſir la Relation de vos Aventures, & il y a certainement des actions d'une valeur bien diſtinguée ; j'ai été ravi d'y voir toutes les circonſtances de votre entrepriſe ſur la Ville de Rio-Janeiro ; on ne peut rien ajouter à la conduite & au courage avec leſquels vous vîntes à bout d'y réuſſir ; on ne lit rien, dans l'Hiſtoire, qui marque plus de fermeté d'eſprit & de cœur ; je voudrois ſeulement paſſer plus légérement que vous ne faites ſur quelques petits déréglements de votre jeuneſſe, qui ne peuvent être jamais d'aucune inſtruction ni utilité. Il eſt fâcheux de laiſſer inutiles des talents auſſi diſtingués que les vô-

tres. Perſonne ne vous rend plus de juſtice, ni n'eſt plus parfaitement que moi, &c.

Signé, A. H. anc. Ev. de Fréjus.

Cette Lettre porta la lumiere la plus vive dans l'eſprit de M. du Guay, & ſur le champ il travailla à un nouveau Manuſcrit, dans lequel il corrigea en même temps quelques négligences de ſtyle qui lui étoient échappées dans une compoſition aſſez rapide.

On a dit ci-deſſus que feu M. du Guay-Trouin avoit ſouhaité, ſi l'on donnoit ſes Mémoires au Public après ſa mort, qu'on imprimât en même temps les dépoſitions des priſonniers Anglois, touchant ce qui s'étoit paſſé à l'attaque & à la priſe du *Cumberland*, & qu'on y joignît une liſte des Officiers qui avoient ſervi ſous ſes ordres pendant la campagne de l'année 1707. On trouvera l'extrait de ces dépoſitions immédiatement après cet Avertiſſement.

le Vaiſſeau de guerre nommé le *Cumberland* de Portſmouth, armé de quatre-vingt pieces de canon, faite par les Vaiſſeaux du Roi, compoſant deux Eſcadres, dont l'une commandée par M. le Comte de Forbin, & l'autre par M. du Guay-Trouin; à quoi a été vaqué par nous Meſſire Guy de Coët-Loſquet, Chevalier, Seigneur de Kannot, Conſeiller du Roi, Lieutenant-Général, Civil & Criminel du Siege de l'Amirauté de Léon, établi à Breſt, à cette fin deſcendus à la demeure du ſieur Gaumont, Prevôt de la Marine en ce Port, où eſt détenu le Capitaine dudit Navire pris, au lit malade de ſes bleſſures, en préſence du Subſtitut du Conſeiller Adjoint, ayant pour Interprete de la langue Angloiſe, Maître Joſeph Tanguy, faiſant pour l'Interprete juré dudit Siege, & pour écrire le ſouſſignant, faiſant pour le Greffe; de lui le ſerment pris au cas requis, ainſi que

dudit Tanguy : & étant tous entrés en la Chambre dudit Capitaine, il auroit ſubi Interrogatoire comme enſuit, après lui avoir fait lever la main, a promis, par ſerment, de dire la vérité ; ce jour trentieme Octobre mil ſept cent ſept.

Interrogé, &c.

Répond, ſe nommer Richard Bouard, âgé d'environ cinquante-un ans, Chef d'Eſcadre des Armées de la Reine d'Angleterre, originaire de Northampton, demeurant à Londres, de la Religion Réformée.

Interrogé, &c.

Répond, que le Navire ſur lequel il a été pris ſe nomme le *Cumberland*, Vaiſſeau armé de quatre-vingt canons du troiſieme rang, ayant cinq cents vingt hommes d'équipage Anglois.

Interrogé, &c.

Répond, qu'il a armé à Portſmouth, par ordre de la Reine An-

ne, d'où il a ſorti en compagnie de quatre autres Vaiſſeaux de guerre pour convoyer la Flotte qui ſortoit de Portſmouth, pour aller à Lisbonne, juſqu'à l'avoir fait ſortir hors de la Manche; & qu'enſuite ſon ordre étoit de croiſer avec le *Devonshire* & le *Royal-Oak*, juſqu'à nouvel ordre; & laiſſer le *Ruby* & le *Cheſter* convoyer ladite Flotte au lieu de ſa deſtinée.

Interrogé, &c.

Répond, que la Flotte étoit compoſée de cent vingt Vaiſſeaux, dont il y en avoit vingt chargés de Chevaux pour le Roi de Portugal, & le ſurplus étoit des Navires Marchands, dont il ne connoît point le chargement.

Interrogé, &c.

Répond, que le vingt-unieme Octobre préſent mois, ſtyle François, il auroit été rencontré à l'Oueſt des Sorlingues, environ les

neuf heures du matin, par treize ou quatorze Vaiſſeaux François, à la vue deſquels il fit mettre ſes cinq Navires en ligne de Combat, qu'environ les dix heures il fut attaqué par un des Navires François, nommé le *Lys*, commandé par M. du Guay, avec lequel il ſe battit quelque temps; mais ayant été bleſſé à la cuiſſe & brûlé au viſage & aux mains, il fut contraint de quitter le pont, & laiſſer le commandement de ſon Navire à ſon ſecond qui continua le Combat, & ſondit Navire ayant été démâté, on fut obligé de le rendre à M. du Guay; que le reſte des Navires de guerre a eu le même ſort, ayant été pris comme lui, à la réſerve du *Devonshire* qui a été brûlé, & le *Royal-Oak* qui s'eſt enfui.

Interrogé, &c.

Répond, que ſon Navire a été conduit dans ce Port par le ſieur de Forbin, dans le Vaiſſeau duquel il

a été mis le vingt-huitieme de ce mois.

Interrogé, &c.

Répond, qu'il y a environ ſoixante hommes de tués & cent douze de bleſſés.

Interrogé, &c.

Répond, qu'il n'y avoit dans ſon Navire ni Marchandiſes ni autres choſes que des munitions de guerre & de bouche.

Interrogé quel nombre d'Eſcadres il y a dehors d'Angleterre, de quel Port elles ſont ſorties, de quel nombre de Vaiſſeaux elles ſont compoſées, & quelle route elles doivent tenir.

A refuſé de répondre audit interrogatoire, diſant qu'il n'eſt point, &c.

Interrogé, &c.

Répond, que ſa commiſſion étoit du Prince George; qu'elle étoit

dans ſon Cabinet, dans ſon écritoire, & qu'il ne ſait ce qu'elle peut être devenue.

Et ſont ſes Interrogatoires & Réponſes, deſquels lecture à lui faite de mot à autre par notredit Interprete, a dit icelles contenir vérité, & n'avoir ni augmenté ni diminué, & y perſiſter, & a ſigné. Ainſi *ſigné*, R. BOUARD, GUY DE COET-LOSQUET, DE LA CLARIERE, MIROT, J. TANGUY, Interprete, C. LENEUR pour le Greffe, *ſigné*, J. L. FAYARD.

Délivré par moi ſouſſigné Greffier, conforme à la minute trouvée parmi les Papiers & Regiſtres du Greffe de l'Amirauté de Léon, établi à Breſt, étant dans des fermetures audit Greffe, les clefs deſquelles ayant été données par M. de Kinau-Guyot, Subſtitut de M. le Procureur-Général du Roi audit Siege, comme en étant ſaiſi; & à été la perquiſition faite devant

mondit ſieur de Kinau-Guyot, & la minute remiſe dans leſdites fermetures, & eſt mondit ſieur Guyot reſſaiſi des mêmes clefs. A Breſt, ce jour quatorzieme Mars mil ſept cent trente-deux.

Signé, GUYOT.

Cheſter. PAR EXTRAIT, &c. *comme deſſus.*

S'eſt préſenté devant nous un homme de moyenne ſtature, portant barbe & perruque blonde, duquel le ſerment pris de dire vérité, après lui avoir fait lever la main, ce qu'il a promis faire.

Interrogé, &c.

Répond, ſe nommer Jean Balcheu, âgé d'environ trente-huit ans, Capitaine de Vaiſſeau de la Reine d'Angleterre, originaire de Londres, y demeurant, de la Religion Proteſtante.

Interrogé, &c.

Répond, que le Navire ſur lequel il a été pris ſe nomme le *Cheſter*, appartenant à ladite Reine, armé de cinquante pieces de canon, & de deux cents cinquante hommes d'Equipage, deſtiné avec le *Ruby* pour convoyer une Flotte à Liſbonne, & de là aller à la Virginie.

Interrogé, &c.

Répond, que la Flotte ſortoit de Portſmouth, qu'elle conſiſtoit en plus de cent voiles, que de ces cent Bâtiments, il y avoit vingt Pignaſſes chargées de Chevaux, au nombre de mil vingt, pour rendre au Roi de Portugal.

Interrogé, &c.

Répond, qu'ils étoient au nombre de cinq Vaiſſeaux de guerre deſtinés pour convoyer la Flotte, deſquels il n'y avoit que le ſien & le *Ruby* qui devoient la conduire au lieu de ſa deſtination : & que les trois autres, après les avoir eſ-

cortés hors de la Manche, devoient croiſer ſur les Côtes.

Interrogé, &c.

Répond, que le vingt-unieme de ce mois, étant à la hauteur de quarante-neuf degrés quarante minutes au Sud-Oueſt des Sorlingues, environ les neuf heures du matin, ils eurent connoiſſance de quatorze Navires, douze de guerre & deux Corſaires, qui faiſoient route ſur eux, ce qui les fit mettre en ligne de Combat pour les attendre; que le premier qui le joignit fut le *Lys*, commandé par M. du Guay, à qui il tira ſa premiere volée, & qui ne fit que paſſer pour attaquer le Commandant, ſans coup tirer; enſuite il fut attaqué par le *Jaſon*, qui ſuivoit M. du Guay, qui l'aborda après lui avoir donné ſa volée, & ayant fait déborder le *Jaſon*, il fut enſuite abordé par l'*Amazone*, qu'il fit auſſi déborder; après quoi

quoi ayant été rabordé derechef par le *Jaſon*, après un rude combat, ilſe rend it.

Interrogé, &c.

Répond, qu'il y a eu environ quarante hommes hors de combat, dont il y en a quinze de tués.

Interrogé, &c.

Répond, qu'il a été conduit en la rade de ce Port par le *Jaſon*, le vingt-neuf de ce mois.

Interrogé, &c.

Répond, qu'il n'y avoit dans ſon Navire que des munitions de guerre & des vivres pour ſix mois.

Interrogé, &c.

Répond, que ſa commiſſion étoit du Prince George, qu'il a remiſe au ſieur de Ferrieres, Capitaine dudit Vaiſſeau le *Jaſon*.

Interrogé quel nombre d'Eſca-

dres il y a hors d'Angleterre ; de quel Port elles ont ſorti, & quelle route elles doivent tenir.

A refuſé de répondre audit Interrogat, quoiqu'interpellé par le moyen de notredit Interprete.

Et ſur les Interrogatoires & Réponſes, deſquels lecture à lui faite de mot à autre par notredit Interprete, a dit icelles contenir vérité, & n'avoir à y augmenter ni diminuer, & y perſiſter, & a ſigné. Ainſi *ſigné*, GUY DE COET LOSQUET, DE LA CLARLIERE, MIROT, BALCHEU, J. TANGUY, C. LENEUR ; pour le Greffe, *ſigné*, J. L. FAYARD.

Le Roux. PAR EXTRAIT, &c. *comme deſſus.*

S'eſt préſenté devant Nous un homme de haute ſtature, portant barbe & perruque noire, duquel le ſerment pris de dire vérité à la maniere accoutumée, ce qu'il a

promis faire après avoir porté la main ſur la Bible.

Interrogé, &c.

Répond, ſe nommer Periguin Bertier, âgé d'environ trente ans, originaire de Londres & y demeurant, Capitaine de Vaiſſeau de la Reine d'Angleterre, du quatrieme rang, de la Religion Proteſtante.

Interrogé, &c.

Répond, que le Vaiſſeau ſur lequel il a été pris ſe nomme le *Ruby*, armé de cinquante pieces de canon & de deux cents quarante hommes d'Equipage, deſtiné pour convoyer une Flotte Angloiſe de Portſmouth à Lisbonne, & de là aller à la Virginie.

Interrogé, &c.

Répond, que le nombre de la Flotte conſiſtoit en cent voiles, dont il y en avoit dix-ſept à vingt chargés de chevaux, que la Reine

d'Angleterre envoyoit au Roi de Portugal.

Interrogé, &c.

Répond, que le ſurplus de la Flotte étoit chargé de bled & marchandiſes, mais qu'il ne ſait la quantité ni la qualité.

Interrogé, &c.

Répond, que le Vendredi vingt-unieme de ce mois, environ les neuf heures du matin, convoyant la Flotte à la hauteur de quarante-neuf degrés quarante minutes au Sud-Oueſt des Sorlingues, il eut connoiſſance de quatorze Navires, dont il y en avoit douze de force, & deux Corſaires.

Interrogé, &c.

Repond, qu'auſſi-tôt qu'ils apperçurent leſdits Navires, lui & les quatre autres Vaiſſeaux de guerre qui convoyoient la dite Flotte, ſe mirent en ligne pour les attendre,

que les deux Navires paſſerent leurs Navires pour ſuivre la Flotte, mais que le *Lys* ayant attaqué le Commandant, lui fut auſſi attaqué par le *Mars*, commandé par M. de Forbin, qui l'ayant quitté ſans lui tirer que quelques coups de fuſil des hunes, il fut à l'inſtant abordé par le *Maure*, & qu'après un rude abordage il ſe rendit; mais qu'il ne ſait le nombre des bleſſés ni des morts qu'il y a eu dans le combat.

Interrogé, &c.

Répond, qu'il étoit armé par ordre de la Reine d'Angleterre, ſous Commiſſion du Prince George qu'il a miſe entre les mains du ſieur de la Moinerie, commandant ledit Vaiſſeau le *Maure*, lorſqu'il ſe rendit à lui.

Interrogé, &c.

Répond, qu'il n'avoit dans ſon Navire que des munitions de guerre, & pour ſix mois de vivres.

Interrogé, ſi à ſa connoiſſance il n'eſt pas ſorti des Eſcadres hors des Ports d'Angleterre, en quel nombre, & quelle route elles doivent tenir.

A refuſé de répondre audit interrogat, quoiqu'interpellé par le moyen de notredit Interprete.

Il réſulte, comme on vient de le voir par les Interrogatoires ci-deſſus, que l'affaire de 1707 *s'eſt paſſée totalement à l'avantage de l'Auteur de ces Memoires, & que loin d'en avoir exagéré les circonſtances, il l'a rapportée avec cette modeſtie & cette ſimplicité, qui lui étoient ſi naturelles, lorſqu'il parloit de lui-même.*

TABLE ALPHABÉTIQUE,

Ou explication de quelques termes de Marine employés dans ces Mémoires.

A

ABORDER de long en long. Attaquer un Navire par le côté, y jetter des grappins.

Amariner. Envoyer dans un Vaiſſeau réduit des Officiers, des Soldats & des Matelots.

Armures. Reprendre les armures en l'autre bord. Changer la route, & préſenter l'autre côté du Vaiſſeau au vent.

Appareiller une voile. La déployer.

Arriver. Obéir au vent.

Arriver ſur un Vaiſſeau, c'eſt aller à lui en obéiſſant au vent, ou en mettant vent en pouppe.

Artimon. Mât derriere.

Attérage. Endroit où l'on vient reconnoître la terre en revenant de quelque voyage.

B

BABORD. Côté gauche du Vaiſſeau.

Bande (*à la*). Vaiſſeau couché à demi ſur le côté pour mettre hors de l'eau les endroits endommagés.

Barbe, *Sainte-Barbe*. Lieu où l'on garde les poudres.

Beaux. Solives qui traverſent l'intérieur d'un Vaiſſeau.

Beaupré. Mât couché ſur l'éperon à la proue d'un Vaiſſeau.

Berne. *Mettre Pavillon en berne*. Plier le Pavillon, & le mettre au vent.

Blaſques. Rochers, écueils.

Boſſoirs. Poutres, ou pieces de bois miſes en ſaillie à l'avant du Vaiſſeau pour ſoutenir l'ancre.

Bras de bouline. Corde attachée à une voile pour recevoir le vent.

Braſſeyer, ou braſſer. Faire la manœuvre des bras, & gouverner les vergues avec les cordages.

Briſans. Pointes de rochers qui s'élevent juſqu'à la ſurface de l'eau, & quelquefois au-deſſus.

Brûlot Bâtiment chargé de feux d'artifice que l'on accroche aux Vaiſſeaux ennemis, au vent deſquels on les met pour les brûler.

Brume. Brouillard épais.

C

CABLOT. Corde avec laquelle on attache une Chaloupe à un Vaiſſeau.

Calfas. Officiers du Vaiſſeau qui ont ſoin de lui donner le radoub, lorſqu'il en a beſoin.

Carene. Le bois au-deſſous de l'eau.

Carener. Radouber un Vaiſſeau.

Carguer. Serrer ou plier les voiles.

Carret (fil de). Gros fil de chanvre dont ſont compoſés les cables & les manœuvres.

Chaloupe. Petit Bâtiment deſtiné au

ſervice & à la communication des gros Vaiſſeaux.

Chaſſe, prendre chaſſe. Fuir.

Civadiere. La voile de Beaupré, qui étant la plus baſſe du Bâtiment, prend le vent à fleur d'eau.

Coeffer, voiles qui ſe coeffent, qui s'applatiſſent les unes contre les autres.

Conſerver un Vaiſſeau, le ſuivre de près, ne le point perdre de vue.

Cornette. Pavillon quarre & blanc qui marque la qualité ou le caractere de Chef d'Eſcadre, qui le porte au grand mât quand il commande en chef.

Courir ſa bordee. Courir le même côté qu'on a déja couru.

Croiſiere. Parage, ou étendue de Mer, où les Vaiſſeaux vont croiſer.

Culer. Aller en arriere.

D

DÉBORDER Rompre les grappins, ſe dégager d'un abordage.

Debout au corps. Aborder un Vaiſſeau debout au corps, c'eſt lui mettre l'éperon dans le flanc.

Deſempare. Voile ou manœuvre coupée par le canon.

Doubler au vent. Atteindre un Vaiſſeau à pointe de bouline.

Driſſe. Cordage qui ſert à hiſſer, & amener la vergue.

E

EAUX (*dans les*). Préciſément derriere le Vaiſſeau.

Echouer. Toucher ou donner de la quille contre un fond, enſorte que faute d'eau, le Bâtiment ne peut être à flot.

Eſcoutes. Cordages qui ſont deux branches, amarrés aux coins des voiles par en bas, pour les tenir dans une ſituation qui leur faſſe recevoir le vent.

Eſcoutille. Ouverture ou trape par laquelle on deſcend entre les ponts & la cale.

F

FEUX. Ce ſont des fanaux qu'on met à la pouppe : le nombre eſt une marque de diſtinction.

Foch. Voile à trois points qu'on met lorſque le vent eſt foible.

Foſſe aux lions. Lieu où l'on garde les cordages & les poulies.

Fregate. Vaiſſeau de guerre, peu chargé de bois, de peu de hauteur, & qui n'a ordinairement que deux ponts.

G

GAILLARD, ou château. C'eſt un étage du Vaiſſeau, qui n'occupe qu'une partie du pont. *Gaillard* d'avant, d'arriere.

Gargouſſes. Enveloppes de carton ou de fer blanc, dans leſquelles on renferme la charge des canons.

Grappins d'abordage. Crocs attachés à des cordes qu'on jette dans un Vaiſſeau ennemi pour l'accrocher.

A. Bâton de Beaupré.
B. Bâton de Poupe.
C. Mast d'Artimon.
D. Grand Mast.
E. Mast de Mizaine.
F. Beaupré.
G. Grande Voile.
H. Grand Hunier.
I. Grand Perroquet.
K. Mizaine.
L. Petit Hunier.
M. Petit Perroquet.
N. Sivadiere.
O. Perroquet d'Artimon.
P. Vergne d'Artimon.

H

TACLE. Caiſſes où ſont
ées les bouſſoles.
' (*canonner dans la*). Par-
u vaiſſeau qui paroît en de-
depuis le grand cabeſtan
à l'*arcaſſe ;* c'eſt-à-dire, le
ere du *gaillard*, & tout le
age de la pouppe.
ss. Gros cordages pour ſou-
les mâts.
Hauſſer, élever quelque
e.
Petite plate-forme de bois
n place au haut des mâts.
. Voile qu'on met ſur la *Hune.*

L

UER les eſcoutes. C'eſt les
cher pour leur donner plus
eu, & à la voile auſſi.
ur Lof (*prendre*). Se dit,
ıu'un Vaiſſeau tourne, &
ente l'autre côté au vent.

M

ELOT du Commandant. Vaiſ-

ſeau qui a ſon poſte ſur l'avant, ou ſur l'arriere du Commandant pour le couvrir.

Miſaine. Mât d'avant.

Mouiller. C'eſt jetter l'ancre pour tenir le Vaiſſeau.

Mouſſes Jeunes garçons qui ſervent les gens de l'équipage, & qui ſont apprentifs Matelots.

O

ŒUVRES mortes. Sculptures, & autres ornements du Vaiſſeau.

Orienter les voiles; c'eſt les braſſer & ſituer de maniere qu'elles reçoivent le vent.

P

PANNE (*mettre en*). Préſenter le côté du Vaiſſeau au vent, enſuite mettre le vent ſur une voile, & le vent dans une autre, pour arrêter le Vaiſſeau.

Parages. Eſpace ou étendue de Mer ſous quelque latitude que ce puiſſe être.

Perroquets. Porter Perroquets ſur Perroquets. Voiles les plus élévées des deux grands mâts du Vaiſſeau ; on ne les met que dans le beau temps.

Prolonger un Navire. C'eſt ſe mettre flanc à flanc, & vergue à vergue.

R

RALINGUE (*mettre en*). C'eſt mettre uu Vaiſſeau de ſorte que le vent ne donne point dans les voiles.

Ris. Prendre un Ris dans les huniers. Serrer, ou plier une partie de la voile.

Roulis. Mouvement du Vaiſſeau cauſé par l'agitation de la Mer.

S

SABORD. Embraſure ou cannoniere dans le bordage d'un Vaiſſeau pour pointer les pieces de canon.

Sorlingues. Petites Iſles entre les Côtes de Bretagne & celles d'Angleterre.

Soufflage. Se dit, quand on veut groſſir ou enfler le côté du Vaiſſeau, pour qu'il porte mieux la voile.

Soute. Magazin à pain, ou à poudre.

T

TIMONNIER. Matelot qui tient la barre du gouvernail; ſon poſte eſt au-devant de l'habitacle.

Travers (*mettre en*). Préſenter le côté du Vaiſſeau au vent pour prendre les ris.

Tribord. Côté droit du Vaiſſeau.

V

VASES. Fond de vaſes.

Vent, *premier vent*. Celui qui s'éleve, & donne le premier dans les voiles.

Vergues. Pieces de bois longues, arrondies, & qui ſont une fois plus groſſes par le milieu que par les bouts; elles ſervent à porter les voiles.

Fin de la Table alphabétique.

MÉMOIRES

MÉMOIRES

DE MONSIEUR

DU

GUAY-TROUIN,

LIEUTENANT-GÉNÉRAL des Armées Navales de France, & Commandeur de l'Ordre Militaire de S. Louis.

JE suis né à Saint-Malo, le 10 Juin 1673, d'une famille de Négociants. Mon pere y commandoit des Vaisseaux armés, tantôt en guerre, tantôt pour le commerce, suivant les différentes conjonctures. Il s'étoit acquis la réputation d'un très-brave homme & d'un habile marin.

— Au commencement de l'année 1689;
9. la Guerre étant déclarée avec l'Angleterre & la Hollande, je demandai & j'obtins de ma famille la permiſſion de m'embarquer en qualité de Volontaire, ſur une Frégate nommée la *Trinité*, de dix-huit canons, qu'elle armoit pour aller en courſe contre les Ennemis de l'Etat. Je fis ſur cette Frégate une campagne ſi rude & ſi orageuſe, que je fus continuellement incommodé du mal de mer; nous nous étions emparés d'un Vaiſſeau Anglois chargé de ſucre & d'indigo, & le voulant conduire à Saint-Malo, nous fûmes ſurpris en chemin d'un coup de vent de Nord très-violent, qui nous jetta ſur les côtes de Bretagne, pendant une nuit fort obſcure; notre priſe échoua par un heureux hazard ſur des vaſes, après avoir paſſé ſur un grand nombre d'écueils, au milieu deſquels nous fûmes obligés de mouiller toutes nos ancres, & d'amener nos baſſes vergues, ainſi que nos mâts de hune; & pour derniere reſſource, de mettre notre Chaloupe à la mer. Tout ce que nous pûmes faire n'empêcha pas que cet orage, dont l'impétuoſité augmentoit à chaque inſtant, ne nous jettât ſi près des rochers, que notre Chaloupe

fut engloutie dans leurs brisans. Mais au moment même que nous étions sur le point d'avoir une pareille destinée, & que tout l'Equipage gémissoit aux approches d'une mort qui paroissoit inévitable, le vent sauta tout d'un coup du Nord au Sud, & faisant pirouetter la Frégate, la poussa aussi loin des écueils que la longueur de ses cables pouvoit le permettre. Ce changement de vent inespéré appaisa subitement la tempête & l'agitation des vagues, à un point que nous relevâmes sans beaucoup de peine notre prise de dessus les vases, & que nous nous trouvâmes en état de la conduire à Saint-Malo. 1689.

Notre Frégate y ayant été carénée de frais, nous ne tardâmes pas à retourner en croisiere; & ayant trouvé un Corsaire de Flessingue aussi fort que nous, nous lui livrâmes combat, & l'abordâmes de long en long; je ne fus pas des derniers à me présenter pour m'élancer à son bord. Notre Maître d'équipage à côté duquel j'étois, voulut y sauter le premier; il tomba par malheur entre les deux Vaisseaux, qui venant à se joindre dans le même instant, écraserent à mes yeux, tous ses membres, & firent rejaillir une partie de sa cervelle jusque sur mes habits.

Cet objet m'arrêta, d'autant plus que
1689. je réfléchissois, que n'ayant pas comme lui le pied marin, il étoit moralement impossible que j'évitasse un genre de mort si affreux. Sur ces entrefaites, le feu prit à la pouppe du Corsaire, qui fut enlevé l'épée à la main, après avoir soutenu trois abordages consécutifs ; & l'on trouva que pour un novice, j'avois témoigné assez de fermeté.

Cette campagne qui m'avoit fait en-
1690. visager toutes les horreurs du naufrage, & celles d'un abordage sanglant, ne me rebuta pas. Je demandai à me rembarquer sur une autre Frégate de vingt-huit canons, nommée le *Grénedan*, que ma famille faisoit armer ; & je n'y sollicitai point encore d'autre place que celle de Volontaire. Je fus assez heureux pour me faire distinguer dans la rencontre que nous eûmes de quinze Vaisseaux Anglois venant de long cours ; ils avoient beaucoup d'apparence, & la plupart de nos Officiers les jugeoient Vaisseaux de guerre, enforte que notre Capitaine balançoit sur le parti qu'il avoit à prendre. Malgré ma qualité de simple Volontaire, il étoit obligé de garder quelques ménagements avec moi, par rapport à

ma famille, à qui la Frégate appartenoit; il savoit d'ailleurs que, quoique fort jeune, j'avois le coup d'œil assez juste pour distinguer les Vaisseaux; je lui dis que j'avois observé ceux-ci avec mes lunettes d'approche, qu'ils n'étoient sûrement que Marchands, & qu'ainsi il y alloit de son honneur de ne pas perdre une si belle occasion. Il déféra à mes instances réitérées, & nous attaquâmes hardiment cette Flotte. Le Vaisseau Commandant percé à quarante canons, & monté de vingt-huit, fut d'abord enlevé; je fus le premier à sauter dans son bord; j'essuyai un coup de pistolet du Capitaine Anglois; & l'ayant blessé d'un coup de sabre, je me rendis maître de lui & de son Vaisseau. Dès qu'il fut soumis, mon Capitaine, m'appellant à haute voix, m'ordonna de repasser dans le nôtre, avec ce que je pourrois rassembler des vaillants hommes qui m'avoient suivi; j'obéis, & un instant après nous abordâmes un second Vaisseau de vingt-quatre canons; je m'avançai sur notre bossoir pour sauter le premier à bord, mais la secousse de l'abordage, & celle de notre beaupré qui brisa le couronnement de la pouppe de l'ennemi, fut si grande, qu'elle me fit tomber à la mer, 1690.

— avec un autre Volontaire qui étoit à
» côté de moi : comme il ne ſavoit pas nager, c'étoit fait de lui s'il n'eût trouvé ſous ſa main quelque débris de la pouppe de l'Anglois ; il s'y accrocha, & fut ſauvé par le premier Vaiſſeau enlevé qui nous ſuivoit de près, & qui le voyant ſur ces débris, mit ſon Canot à la Mer pour l'aller prendre. Pour moi qui tenois, lorſque je tombai, une manœuvre à la main, je ne la quittai point, & je fus repeché par quelques Matelots de notre Equipage, qui me retirerent par les pieds. Quoiqu'étourdi de cette chute, & mouillé par-deſſus la tête, je me trouvai encore aſſez de force & d'ardeur pour ſauter dans ce ſecond Vaiſſeau, & pour contribuer à ſa priſe. Cette action fut ſuivie de l'enlévement d'un troiſieme ; & ſi la nuit qui ſurvint, ne nous eût empêché de pourſuivre notre petite victoire, elle auroit été bien plus complette.

— Cette aventure me fit tant d'honneur,
1. par le récit qu'en firent le Capitaine & tous ceux qui compoſoient l'Equipage, que ma famille crut pouvoir riſquer de me confier un petit commandement ; on me donna donc une Frégate de quatorze canons. A peine fus-je rendu ſur

la croiſiere, qu'une tempête me jetta dans la riviere de Limérik. J'y deſcendis, & m'emparai d'un Château qui appartenoit au Comte de Clare ; je brûlai deux Vaiſſeaux qui étoient ſur les vaſes : cela fut exécuté malgré l'oppoſition d'un détachement de la garniſon de Limérik, qu'il fallut combattre ; je me retirai en bon ordre, & repris la mer dès que l'orage eut ceſſé. La Frégate, que je montois n'allant pas bien, & m'ayant fait manquer pluſieurs priſes par ce défaut, on me donna le commandement d'une meilleure quand je fus de retour à Saint-Malo. Elle étoit montée de dix-huit canons, & ſe nommoit le *Coëtquen*. 1691.

Je mis en mer, accompagné d'une autre Frégate de même force ; nous découvrîmes le long de la côte d'Angleterre trente Vaiſſeaux Marchands Anglois, eſcortés par deux Frégates de guerre de ſeize canons chacune ; je les combattis ſeul, & me rendis maître de l'une & de l'autre, après une heure de combat aſſez vif ; mon camarade s'attacha pendant ce temps-là à s'emparer des Vaiſſeaux Marchands ; il en prit douze, que nous nous mîmes en devoir d'eſcorter dans le premier Port de Bretagne ; mais nous trouvâmes en chemin cinq 1692.

1692. Vaiſſeaux de guerre Anglois, qui m'en reprirent deux, & qui me firent eſſuyer bien des coups de canon, pour pouvoir ſauver le reſte, que je fis entrer en dedans l'Iſle de Bréhat. Cette Iſle eſt environnée d'un grand nombre d'écueils qui les mirent à couvert. Pour moi je me refugiai dans la rade d'Argui, ſituée à neuf lieues de Saint-Malo, & toute hériſſée de rochers que cette Eſcadre Angloiſe ne connoiſſoit pas; ceux qui ſe trouverent les plus opiniâtres à me pourſuivre, ſe mirent dans un danger évident de ſe briſer ſur ces rochers, & furent contraints de m'abandonner. Peu de jours après je ſortis de cette rade ſans aucun Pilote; les miens avoient tous été tués ou bleſſés, & ceux de mes Officiers, qui auroient pu y ſuppléer, avoient été obligés de deſcendre à terre pour ſe faire panſer de leurs bleſſures; ainſi je me vis dans la néceſſité de régler moi-même la route du Vaiſſeau, pendant tout le reſte de la campagne, non ſans un grand travail d'eſprit & de corps. Une tempête me jetta juſque dans le fond de la Manche de Briſtol, & ſi près de terre, que je fus forcé de mouiller ſous une Iſle nommée *Londei*, ſituée à l'entrée de la Riviere de Briſtol. Ce péril fut

ıt ſuivi d'un autre qui n'étoit pas moins
mbarraſſant ; il parut, dès que l'orage 1693.
ut un peu diminué, un Vaiſſeau de guer-
e Anglois de ſoixante canons, qui fai-
ɔit route pour venir mouiller où j'étois ;
ɜ danger étoit preſſant ; pour l'éviter,
ɜ fis mettre toutes mes voiles ſous des
ls de carret, prêts à ſe déployer ; &
ɔut d'un coup je coupai mes cables, &
ıis à la voile par un autre côté de l'Iſle,
andis que ce Vaiſſeau entroit par l'au-
re ; il me chaſſa juſqu'à la nuit, ſans la-
uelle j'étois pris. Cela n'empêcha pas
ue je ne fiſſe, huit jours après, deux
riſes Angloiſes, chargées de ſucre, &
enant des Bardades, avec leſquelles j'al-
ıi déſarmer dans le Port de S. Malo.

Mon frere obtint pour moi, quelque-
ɜmps après, la Flûte du Roi, le *Pro-*
ınd, de trente-deux canons, & je me
ɜndis à Breſt pour en prendre le com-
ɔandement. La campagne ne fut pas
eureuſe. Je croiſai trois mois ſans faire
ı moindre priſe ; & j'eſſuyai un aſſez fâ-
heux combat de nuit avec un Vaiſſeau
e guerre Suédois de quarante canons,
ɜquel me prenant pour un Algérien,
ı'attaqua le premier, & s'opiniâtra à
ıe combattre juſqu'au jour. Pour ſur-
roît d'infortune, la fievre chaude fit pé-

rir quatre-vingt hommes de mon Equi-
1683. page, & m'obligea de relâcher à Lisbonne pour rétablir mon Vaiſſeau, & le faire caréner, après quoi je ſortis, & pris un Vaiſſeau Eſpagnol chargé de ſucre. Ce fut le ſeul que je pus joindre de pluſieurs autres que je rencontrai, parce que le *Profond* alloit fort mal; ainſi je revins déſarmer à Breſt, & de là je me rendis à Saint-Malo.

A la fin de cette année, j'obtins le commandement de la Frégate du Roi, *l'Hercule*, de vingt-huit canons, & m'étant mis en croiſiere à l'entrée de la Manche, je pris cinq ou ſix Vaiſſeaux tant Anglois qu'Hollandois, & deux entr'autres qui venoient de la Jamaïque, & qui étoient conſidérables par leur force & par leurs richeſſes; les circonſtances de cette action ſont trop ſingulieres pour ne les pas détailler.

J'avois croiſé plus de deux mois, & je n'avois plus que pour quinze jours de vivres; j'étois d'ailleurs embarraſſé d'un grand nombre de priſonniers & de plus de ſoixante malades; mes Officiers & tout mon équipage voyant que je ne parlois point encore de relâcher, me repréſenterent qu'il étoit temps d'y penſer, & que l'Ordonnance du Roi étoit poſitive

là-deſſus : je ne l'ignorois pas, mais j'é- 1693.
tois ſaiſi d'un eſpoir ſecret de quelque heureuſe aventure qui me faiſoit recuer de jour en jour. Quand je me vis preſſé, j'aſſemblai tous mes gens, & les ayant harangués de mon mieux, je les engageai, moitié par douceur, moitié par autorité, à me donner encore huit jours, & à conſentir qu'on diminuât le tiers de leur ration ordinaire, en les aſſurant que ſi nous faiſions capture, je leur en accorderois le pillage, & les récompenſerois amplement. Je ne diſconviendrai pas à préſent que ce parti n'étoit rien moins que raiſonnable, & que la grande jeuneſſe où j'étois alors, pouvoit ſeule le faire excuſer, s'il pouvoit l'être. Ce qu'il y eut de plus ſingulier, c'eſt que mon imagination s'échauffa ſi bien pendant ces huit jours, que je crus voir en ſonge, étant le dernier jour dans mon lit, deux gros Vaiſſeaux venant à toutes voiles ſur nous : agité de cette viſion, je me réveillai en ſurſaut ; l'aube du jour commençoit à paroître, je me levai ſur le champ & ſortis ſur mon gaillard. Le hazard fit qu'en portant ma vue autour de l'horiſon, je découvris effectivement deux Vaiſſeaux que la prévention de mon ſonge me montra dans la même ſi-

tuation, & avec les mêmes voiles que
1693. ceux que je m'étois imaginé appercevoir en dormant. Je connus d'abord que c'étoit des vaiſſeaux de guerre, parce qu'ils venoient nous reconnoître à toutes voiles, & d'ailleurs ils en avoient toute l'apparence : ainſi, ayant que de m'expoſer, je jugeai qu'il convenoit de prendre chaſſe, & de m'eſſayer un peu avec eux. Je vis bientôt que j'allois beaucoup mieux ; ſur quoi ayant reviré de bord, je leur livrai combat, & me rendis maître de tous les deux, après une réſiſtance fort vive. Ces Vaiſſeaux étoient percés à quarante-huit canons, & en avoient chacun vingt-huit de montés ; ils ſe trouverent chargés de ſucre, d'indigo, & de beaucoup d'or & d'argent. Le pillage, qui fut très-grand, & ſur lequel je voulus bien me relâcher, à cauſe de la parole que j'avois donnée, n'empêcha pas que le Roi & mes Armateurs n'y gagnaſſent conſidérablement. Je conduiſis ces deux priſes dans la riviere de Nantes, où je fis caréner mon Vaiſſeau ; & étant retourné en croiſiere à l'entrée de la Manche, je pris encore deux autres Vaiſſeaux, l'un Anglois, & l'autre Hollandois, avec leſquels je retournai déſarmer à Breſt.

Je quittai auſſi-tôt le commandement de l'*Hercule*, pour prendre celui de la *Diligence*, Frégate du Roi, de quarante canons. J'allai d'abord croiſer à l'entrée du Détroit, où je fis trois priſes; & je relâchai à Lisbonne, pour y faire caréner mon Vaiſſeau : Monſieur le Vidame d'Eſneval, qui étoit pour lors Ambaſſadeur du Roi en Portugal, me chargea de paſſer en France, Monſieur le Comte de Prado, & Monſieur le Marquis d'Attalaya, ſon couſin-germain, qui étoient tous deux dans la diſgrace du Roi de Portugal, & vivement pourſuivis par ſon ordre, pour avoir tué le Corrégidor de Lisbonne : je les reçus ſur mon Vaiſſeau avec d'autant plus de plaiſir, que Monſieur le Comte de Prado avoit épouſé une fille de Monſieur le Maréchal de Villeroy, l'un de nos plus reſpectables Seigneurs : je découvris ſur la route quatre Vaiſſeaux Fleſſinguois de vingt à trente canons chacun; je les joignis, leur livrai combat, & me rendis maître d'un des plus forts : La bonne manœuvre & la réſiſtance qu'il fit, ſauverent ſes trois camarades, qui s'échapperent à la faveur d'un brouillard & de la nuit qui ſurvint. Ils venoient tous quatre de Curaçao, & étoient chargés 1694.

—— quante à ſoixante-dix canons ; & me
694. trouvant par malheur entre la Côte d'Angleterre & eux, je fus forcé d'en venir au combat. Un de ces Vaiſſeaux, nommé l'*Aventure*, me joignit le premier, & nous combattîmes, toutes nos voiles dehors, pendant près de quatre heures, avant qu'aucun autre des Vaiſſeaux de cette Eſcadre pût me joindre : je commençois même à eſpérer qu'étant prêt de doubler les Sorlingues, qui me gênoient dans ma courſe, la bonté de mon Vaiſſeau pourroit me tirer d'affaire : cet eſpoir dura peu ; le Vaiſſeau ennemi me coupa mes deux mâts de hune, dans une de ſes dernieres bordées. Ce cruel accident m'arrêta, & fit qu'il me joignit à l'inſtant, à portée du piſtolet ; il cargua ſes baſſes voiles, & vint me ranger de ſi près, que l'idée me vint tout d'un coup de l'aborder, & de ſauter moi-même dans ſon bord avec tout mon Equipage. J'ordonnai, ſans tarder, aux Officiers qui ſe trouverent ſous ma main, de faire monter ſur le champ tous mes gens ſur le pont : je fis en même temps préparer nos grapins, & pouſſer le gouvernail à bord. Je croyois toucher au moment où j'allois l'accrocher, quand

malheur un de mes Lieutenants, n'étoit pas encore inſtruit de mon et, apperçut par un des ſabords le ſeau ennemi ſi près du mien, qu'il que le Timonnier s'étoit mépris, ouvant imaginer que je puſſe tenter bordage dans la ſituation où nous s trouvions. Prévenu de cette opi-, il fit changer de ſon chef la barre non gouvernail ; j'ignorois ce fatal gement, & attendant avec impa-ce l'inſtant de la jonction des deux ſſeaux, j'étois dans la place & dans itude propre à me lancer le premier celui de l'ennemi : voyant que le n n'obéiſſoit pas comme il auroit aire à ſon gouvernail, je courus à bitacle, où je trouvai la barre chan-ſans mon ordre. Je la fis auſſi-tôt re-tre ; mais je m'apperçus, avec le dé-oir le plus vif, que le Capitaine de l'*Au-re*, qui avoit connu ſans beaucoup peine à ma contenance & à celle de mon Equipage, quel étoit mon deſ-, avoit fait rappareiller ſes deux baſſes es, & pouſſer ſon gouvernail à m'é-r. Nous nous étions trouvés ſi près de l'autre, que mon beaupré avoit ot & briſé le couronnement de ſa ppe : cependant ce mal-entendu de

1694.

mon Lieutenant me fit perdre l'occaſion de tenter l'une des plus ſurprenantes aventures dont on eût jamais oui parler. Dans la réſolution où j'étois de périr, ou d'enlever ce Vaiſſeau qui alloit mieux qu'aucun autre de l'Eſcadre, il eſt plus que vraiſemblable que j'aurois réuſſi, & qu'ainſi je menois en France un Vaiſſeau beaucoup plus fort que celui que j'abandonnois. Outre l'éclat qui auroit ſuivi l'exécution d'un pareil projet, dont j'avouerai que je ne me ſentois pas médiocrement flatté, il eſt bien certain que me trouvant démâté, il ne me reſtoit abſolument aucune autre reſſource, pour échapper à des forces ſi ſupérieures.

Ce coup manqué, le Vaiſſeau le *Monk*, de ſoixante-ſix canons, vint me combattre à portée de piſtolet, tandis que trois autres Vaiſſeaux, le *Cantorbery*, le *Dragon*, & le *Ruby* me canonnoient de leur avant. Le Commandant de cette Eſcadre fut le ſeul qui ne daigna pas m'honorer d'un coup de canon. J'en fus piqué, & pour l'y obliger, je mis en travers, & lui en tirai pluſieurs, mais inutilement, il perſévera à ne me point répondre : cependant l'extrêmité où nous nous trouvions, tourna la tête

à tous mes gens, qui m'abandonnerent pour ſe jetter à fond de cale, malgré tout ce que je pouvois dire & faire pour les en empêcher : j'étois occupé à les arrêter, & j'en avois même bleſſé deux de mon épée & d'un piſtolet, quand pour comble d'infortune le feu prit à ma ſainte-barbe. La crainte de ſauter en l'air m'y fit deſcendre, & l'ayant bientôt fait éteindre, je me fis apporter des barils pleins de grenades ſur les eſcoutilles, j'en jettai un ſi grand nombre dans le fond de cale, que je contraignis pluſieurs de mes fuyards à remonter ſur le pont. Je rétablis ainſi quelques poſtes, & fis tirer quelques volées de canon de la premiere batterie, avant que de remonter ſur mon gaillard. Je fus fort étonné, & encore plus touché en y arrivant, de trouver mon pavillon bas, ſoit que la driſſe eût été coupée par une balle, ou que dans ce moment d'abſence quelque malheureux poltron l'eût amené. J'ordonnai à l'inſtant de le remettre ; mais tous les Officiers du Vaiſſeau me vinrent repréſenter que c'étoit livrer inutilement le reſte de mon équipage à la boucherie des Anglois, qui ne nous feroient aucun quartier, ſi après avoir vu le pavillon baiſſé pendant un aſſez long- 1694

1694. temps, ils s'appercevoient qu'on le remît, & que l'on voulût s'opiniâtrer ſans aucun eſpoir, puiſque mon Vaiſſeau étoit démâté de tous ſes mâts. Il n'étoit pas poſſible de ſe refuſer à une telle vérité: & comme j'étois encore incertain & déſeſpéré, je fus renverſé ſur le pont d'un coup de boulet ſur ſes fins, qui, après avoir coupé pluſieurs de nos baux, vint expirer ſur ma hanche, & me fit perdre connoiſſance pendant plus d'un quart-d'heure. On me porta dans ma chambre, & cet accident termina mon irréſolution; le Capitaine du *Monk* envoya le premier ſon Canot pour me chercher; je fus conduit à ſon bord avec une partie de mes Officiers; & ſa généroſité fut telle qu'il voulut abſolument me céder ſa chambre & ſon lit, donnant ordre de me faire panſer & traiter avec autant de ſoin que ſi j'avois été ſon propre fils.

Tout cette Eſcadre, après avoir croiſé pendant vingt jours, ſe rendit à Plimouth; & pendant le ſéjour qu'elle y fit, je reçus toutes ſortes de politeſſes des Capitaines & de tous les autres Officiers. A leur départ on me donna la Ville pour priſon, ce qui me facilita les moyens de faire pluſieurs connoiſſances,

& entr'autres celle d'une fort jolie marchande, dont je me ſervis dans la ſuite pour me procurer la liberté. Les circonſtances de cette évaſion ſont aſſez ſingulieres pour me laiſſer croire qu'on ne ſera pas fâché d'en voir ici le récit. Il faut auparavant ſe rappeller ce qui m'étoit arrivé avec ce Vaiſſeau de guerre Anglois de cinquante ſix canons, qui eſcortoit une Flotte chargée de charbon de terre, lorſque j'eus l'imprudence de lui ripoſter trois coups, avant que d'arborer pavillon blanc ; cette équippée de jeune homme m'attira une affaire des plus intéreſſantes. 1694.

Le Capitaine de ce Vaiſſeau, après avoir eſcorté ſa Flotte dans les lieux de ſa deſtination, relâcha par hazard dans la rade de Plimouth, peu de jours après qu'on m'y eut conduit ; il reconnut le Vaiſſeau que je commandois lors de notre rencontre : le reſſentiment de la bravade que je lui avois faite, le porta à préſenter une Requête à l'Amirauté, par laquelle il concluoit à ce que l'on me fit mon procès, pour lui avoir tiré à boulet ſous pavillon ennemi, contre les loix de la guerre, & à demander que je fuſſe mis par proviſion en priſon juſqu'au retour d'un Courier qu'il alloit dépêcher à Lon-

— temps, ils s'appercevoient qu'on le re-
14 mît, & que l'on voulût s'opiniâtrer ſans aucun eſpoir, puiſque mon Vaiſſeau étoit démâté de tous ſes mâts. Il n'étoit pas poſſible de ſe refuſer à une telle vérité: & comme j'étois encore incertain & déſeſpéré, je fus renverſé ſur le pont d'un coup de boulet ſur ſes fins, qui, après avoir coupé pluſieurs de nos baux, vint expirer ſur ma hanche, & me fit perdre connoiſſance pendant plus d'un quart-d'heure. On me porta dans ma chambre, & cet accident termina mon irréſolution; le Capitaine du *Monk* envoya le premier ſon Canot pour me chercher; je fus conduit à ſon bord avec une partie de mes Officiers; & ſa générosité fut telle qu'il voulut abſolument me céder ſa chambre & ſon lit, donnant ordre de me faire panſer & traiter avec autant de ſoin que ſi j'avois été ſon propre fils.

Tout cette Eſcadre, après avoir croiſé pendant vingt jours, ſe rendit à Plimouth; & pendant le ſéjour qu'elle y fit, je reçus toutes ſortes de politeſſes des Capitaines & de tous les autres Officiers. A leur départ on me donna la Ville pour priſon, ce qui me facilita les moyens de faire pluſieurs connoiſſances,

tr'autres celle d'une fort jolie mar-
de, dont je me ſervis dans la ſuite pour 1694.
)rocurer la liberté. Les circonſtan-
le cette évaſion ſont aſſez ſingulie-
our me laiſſer croire qu'on ne ſera
âché d'en voir ici le récit. Il faut
ravant ſe rappeller ce qui m'étoit ar-
avec ce Vaiſſeau de guerre Anglois
:inquante ſix canons, qui eſcortoit
Flotte chargée de charbon de terre,
que j'eus l'imprudence de lui ripoſ-
:rois coups, avant que d'arborer pa-
)n blanc ; cette équippée de jeune
ime m'attira une affaire des plus in-
ſſantes.

e Capitaine de ce Vaiſſeau, après
r eſcorté ſa Flotte dans les lieux de
eſtination, relâcha par hazard dans
ade de Plimouth, peu de jours après
n m'y eut conduit ; il reconnut le
eau que je commandois lors de no-
rencontre : le reſſentiment de la bra-
e que je lui avois faite, le porta à
enter une Requête à l'Amirauté, par
elle il concluoit à ce que l'on me fit
procès, pour lui avoir tiré à bou-
)us pavillon ennemi, contre les loix
guerre, & à demander que je fuſſe
)ar proviſion en priſon juſqu'au retour
Courier qu'il alloit dépêcher à Lon-

biere, un compas de mer, & quelques autres provisions. Je lui demandois en même temps de vouloir bien envoyer à la prison quelques-uns de ses matelots, sous pretexte de visiter les prisonniers François, & de leur faire porter secretement un habit à la Suedoise, pour le remettre à mon Maître d'Equipage, lequel parlant bien Suedois, & étant comme eux de haute stature, pourroit se sauver mêlé avec eux à l'entrée de la nuit, quand ils partiroient de la prison.

Tout cela fut executé, & mon Maître d'Equipage s'échappa sous ce déguisement avec les matelots Suedois. Il convint avec leur Capitaine du prix de sa Chaloupe pour trente-cinq livres sterlings, à condition qu'elle seroit prête à un jour marqué, & que six de ses gens m'attendroient à un rendez-vous hors de la Ville, pour m'escorter jusqu'à la Chaloupe.

L'Auberge où je devois me trouver avec la Marchande, étoit adossée à une mo[illegible]gne; du second étage de la mai[illegible], on entroit dans un jardin disposé [illegible] terrasses, dont la derniere répondoit à u[illegible] petite rue très-écartée, & c'étoit [illegible]aladant le mur qui séparoit la rue [illegible]ec le jardin, que j'avois projetté de

ne ſauver, lorſque mon Capitaine
mmoureux me croiroit le plus occupé à 1694.
liſpoſer ſa Maîtreſſe en ſa faveur. J'avois
ordonné, pour cet effet, à mon Valet-de-
chambre, qui avoit la liberté de ſortir
pour acheter des proviſions, & à mon
Chirurgien, qui alloit panſer nos bleſ-
ſés à l'Hôpital, de ne pas manquer de
ſe trouver ſur les quatre heures du ſoir,
derriere le mur en queſtion, & de m'y
attendre, pour me conduire à l'endroit
où je devois trouver mes bons amis les
Suédois.

Ce jour tant deſiré arriva enfin : le
Capitaine ayant vu entrer l'objet de ſes
vœux dans l'Auberge, ne fit aucune dif-
ficulté de me laiſſer ſortir de ma cham-
bre, avec un de mes Officiers, qui de
ſon conſentement, étoit entré dans la
confidence. Il nous pria ſeulement
de ne pas le laiſſer languir, & de le
faire avertir le plutôt qu'il nous ſe-
roit poſſible ; mais à peine avois-je
marqué ma reconnoiſſance à cette
amie ſalutaire, que plein d'impatien-
ce, je ſautai par-deſſus le mur du jar-
din, avec mon Camarade. Mon Chirur-
gien & mon Valet nous attendoient
derriere ; ils nous conduiſirent au ren-
dez-vous marqué, où nous trouvâmes ſix

braves Suédois bien armés, qui nous firent
1694. faire deux bonnes lieues à pied, & nous accompagnerent juſqu'à la Chaloupe.

Nous nous embarquâmes vers les ſix heures du ſoir dans cette Chaloupe, cinq François que nous étions; ſavoir, l'Officier compagnon de ma fuite, mon Maître d'Equipage, mon Chirurgien, moi, & mon Valet. Auſſi-tôt nous fîmes route, & trouvâmes en paſſant dans la rade, deux Vaiſſeaux de guerre Anglois qui y étoient mouillés, & qui nous interrogerent; nous leur répondîmes, comme auroit fait un Bateau de Pêcheur Anglois; & continuant notre chemin, nous étions à la pointe du jour au-dehors de la grande rade. Nous nous trouvâmes alors aſſez près d'une Frégate Angloiſe qui couroit ſa bordée pour entrer à Plimouth: Je ne ſai par quel caprice elle s'opiniâtra à vouloir nous parler; mais il eſt certain que nous allions être repris, ſi le vent qui ceſſa tout d'un coup, ne nous eût mis en état de nous éloigner d'elle à force de rames.

Nous la perdîmes enfin de vue; & nous nous trouvâmes en pleine mer, outrés de laſſitude d'avoir ramé ſi long-temps, & avec autant d'action. La nuit vint, pendant laquelle nous nous relevions, mon

Maître d'Equipage & moi, pour gouverner sur un compas de route éclairé d'un petit fanal : je me trouvai, tenant le gouvernail, si excédé de fatigue, que le sommeil me surprit ; mais je fus bien promptement & bien cruellement réveillé par un coup de vent, qui, donnant subitement & avec impétuosité dans la voile, coucha la Chaloupe, & la remplit d'eau dans un instant ; aussi-tôt je larguai l'escoute, & poussant en même temps le gouvernail à arriver vent arriere, j'évitai par cette prompte manœuvre, un naufrage d'autant plus indispensable, que nous étions éloignés de plus de quinze lieues de toute terre. Mes Compagnons, qui dormoient, furent aussi bientôt réveillés, ayant de l'eau par-dessus la tête ; notre biscuit & notre baril de bierre dans lequel la mer entra, furent entiérement gâtés, & nous fûmes très-long-temps à vuider l'eau avec nos chapeaux : à la fin la Chaloupe étant soulagée, je remis à route pendant le reste de la nuit, & le jour suivant, vers les huit heures du soir, nous abordâmes à la Côte de Bretagne à deux lieues de Tréguier. Charmé de me voir échappé de tant de périls, je sautai légérement sur le rivage, pour embrasser ma terre nata- 1694.

le, & pour rendre graces à Dieu;
1694. qui m'avoit conſervé. Nous gagnâmes enſuite le Village le plus prochain, où l'on nous donna du lait & du pain bis, que l'appétit nous fit trouver délicieux; après quoi nous nous endormîmes ſur de la paille fraîche.

Le jour ayant paru, nous nous rendîmes à Tréguier, & de là à S. Malo. J'appris, en y arrivant, que mon frere ainé étoit parti pour Rochefort, où il armoit pour moi le Vaiſſeau du Roi le *François*, de quarante-huit canons, comptant m'en réſerver le commandement juſqu'à mon retour d'Angleterre. Je pris la poſte pour l'aller joindre, & je trouvai ce Vaiſſeau mouillé aux rades de la Rochelle; il ne lui manquoit rien pour partir.

Je montai deſſus le lendemain, & cinglant en haute mer, j'établis ma croiſiere ſur les Côtes d'Angleterre & d'Irlande. J'y pris d'abord cinq Vaiſſeaux chargés de Tabac & de Sucre, & un ſixieme chargé de Mâts & de Pelleteries, venant de la nouvelle Angleterre: ce dernier s'étoit ſéparé depuis deux jours, d'une Flotte de ſoixante voiles, eſcortée par deux Vaiſſeaux de guerre Anglois; l'un nommé le *Sans-Pareil*, de cinquan-

te canons ; l'autre le *Boſton*, de trente-huit, mais percé à ſoixante-douze. Les habitants de Boſton, l'avoient fait conſtruire, & l'avoient chargé des plus beaux Mâts, & des Pelleteries les plus recherchées, pour en faire préſent au Prince d'Orange, qui avoit pris alors le titre de Roi d'Angleterre : Je m'informai avec grand ſoin du Capitaine de ce dernier Vaiſſeau Marchand que j'avois pris, de l'air de vent où cette Flotte pouvoit être, je courus à toutes voiles de ce côté-là, & j'en eus connoiſſance vers le midi. 1694.

L'impatience que j'avois de prendre ma revanche, me fit ſans héſiter attaquer les deux Vaiſſeaux de guerre qui lui ſervoient d'eſcorte. J'eus le bonheur, dès mes premieres bordées, de démâter le *Boſton* de ſon grand mât de hune, & de lui couper ſa grande vergue ; cet accident le mit hors d'état de traverſer le deſſein que j'avois d'aborder le *Sans-Pareil ;* j'en profitai, & mes grapins furent jettés au milieu du feu mutuel de notre canon & de notre mouſqueterie. J'avois fait diſpoſer un ſi grand nombre de grenades, de l'avant à l'arriere de mon Vaiſſeau, que ſes ponts & ſes gaillards furent nettoyés en fort peu de temps. Je fis battre la charge, & mes gens com-

mençoient à pénétrer sur son bord, lors-
1694. que le feu prit à sa pouppe avec tant de violence, que je fus contraint de faire pousser promptement au large, pour ne pas brûler avec lui. Cet embrasement ne fut pas plutôt éteint, que je le racrochai une seconde fois; alors le feu prit aussi dans ma hune & dans ma voile de misaine, ce qui m'obligea encore de déborder. La nuit vint sur ces entrefaites, & toute la Flotte se dispersa; les deux Vaisseaux de guerre furent les seuls qui se conserverent, & que je conservai de même très-soigneusement; cependant je fus obligé de faire changer toutes mes voiles, qui étoient criblées ou brûlées; les ennemis de leur côté me paroissoient aussi occupés que moi, pour tâcher de se réparer.

Aussi-tôt que le jour parut, je recommençai le combat avec la même ardeur, & je me présentai une troisieme fois à l'abordage du *Sans-Pareil*; au milieu de nos bordées de canon & de mousqueterie, ses deux grands mâts tomberent dans mes porte-haubans: cet accident, qui le mettoit hors d'état de combattre, & dans l'impossibilité de s'échapper, m'empêcha de permettre à mes gens de sauter à bord: au contraire, je fis

pouſſer précipitamment au large, & courus avec la même activité ſur le *Boſton*, qui mit alors toutes ſes voiles au vent, pour s'enfuir, mais inutilement; je le joignis, & m'en étant rendu maître en peu de temps, je revins ſur ſon camarade, qui ſe trouvant ras comme un ponton, fut auſſi obligé de céder. 1694.

Je me ſouviens d'une ſcene plaiſante qui ſe paſſa lorſque j'eus ſoumis ces deux Vaiſſeaux : un Hollandois, Capitaine d'une priſe que j'avois faite peu de jours auparavant, monta ſur le gaillard pour m'en faire compliment : il me dit, d'un air vif & content, qu'il venoit auſſi de remporter ſa petite Victoire ſur le Capitaine de la priſe Angloiſe qui m'avoit donné le premier avis de cette Flotte : qu'étant deſcendus tous deux à fond de cale, un moment avant que notre combat commençât, l'Anglois lui avoit dit : camarade, réjouiſſez-vous, vous ſerez bientôt en liberté; le Vaiſſeau le *Sans-Pareil* eſt monté par un des plus braves Capitaines de toute l'Angleterre : il a pris à l'abordage, avec ce même Vaiſſeau, le fameux Jean Bart, & le Chevalier de Forbin, le Capitaine du *Boſton* n'eſt pas moins brave, & eſt tout au moins auſſi-bien armé : ils ont fortifié leurs Equipa-

ges de celui d'un Vaiſſeau Anglois qui
1694. s'eſt perdu depuis peu ſur la Côte de Boſton : ainſi vous jugez bien que ce François ne pourra pas leur réſiſter long-temps. Le Hollandois m'ajouta qu'il lui avoit répondu qu'il me croyoit plus brave qu'eux, & qu'il parieroit ſa tête que je ſerois victorieux : que de diſcours en diſcours ils en étoient venus aux mains, & que l'Anglois avoit été bien battu, qu'il venoit m'en faire part, me demandant pour toute grace de faire monter mon adverſaire ſur le pont, afin qu'il vît de ſes yeux ces deux Vaiſſeaux ſoumis, & qu'il en crevât de dépit : effectivement je l'envoyai chercher, il perdit toute contenance, quand il apperçut ſon *Sans-Pareil* & ſon *Boſton* dans le pitoyable état où je les avois mis ; & il ſe retira promptement, s'arrachant les cheveux, & jurant à faire trembler. On m'apporta un moment après les Brevets de Meſſieurs Bart, & de Forbin, tous deux depuis Chefs d'Eſcadre, qui avoient été enlevés par le *Sans Pareil*, comme le Capitaine Hollandois venoit de me le dire.

J'eus une peine infinie à amariner ces deux Vaiſſeaux ; ma Chaloupe & mon Canot étoient hachés, & pour ſurcroît il

Il ſurvint une tempête qui me mit dans un très-grand péril, par le déſordre où j'étois après un combat ſi long & ſi opiniâtre ; tous les Officiers du *Sans-Pareil* avoient été tués ou bleſſés ; & de mon côté j'avois perdu près de la moitié de mon Equipage. Cette tempête nous ſépara tous. Monſieur Boſcher, qui étoit mon Capitaine en ſecond, & qui s'étoit fort diſtingué dans le combat, ſe trouvant commander ſur le *Sans-Pareil*, fut obligé de faire jetter à la mer tous les canons de deſſus ſon pont & de ſes gaillards ; & quoiqu'il fût ſans mâts, ſans canons, & ſans voiles, il eut l'habileté de ſauver ce Vaiſſeau, & de le mener dans le Port-Louis ; le *Boſton* trouva après la tempête, quatre Corſaires de Fleſſingue qui le reprirent à la vue de l'Iſle d'Oueſſant ; & ce fut avec bien de la peine que je gagnai le Port de Breſt avec mon Vaiſſeau démâté de ſes mâts de hune & de ſon artimon, & tout délabré. 1694.

Le feu Roi, attentif à récompenſer le zele & la bonne volonté, me fit la grace, après cette action, de m'envoyer une épée ; je la reçus accompagnée d'une lettre très-obligeante de Monſieur de Pontchartrain, alors Secrétaire d'Etat de la Marine, & depuis Chancelier de

France, qui m'exhortoit à mettre mon
1694. Vaiſſeau en état d'aller joindre Monſieur le Marquis de Neſmond aux rades de la Rochelle : je ne perdis point de temps à me rendre à cette deſtination.

Nous nous trouvâmes cinq Vaiſſeaux de guerre ſous ſon commandement. L'*Excellent*, de ſoixante-deux canons, monté par ce Général ; le *Pélican*, de cinquante, commandé par Monſieur le Chevalier des Augers ; le *Fortuné*, de cinquante-ſix, par Monſieur de Beaubriant ; le *Saint-Antoine* de Saint Malo, auſſi de cinquante-ſix canons, par Monſieur de la Villeſtreux ; & le *François*, de quarante-ſix canons, que je montois. Cette Eſcadre croiſa à l'entrée de la Manche. Nous y trouvâmes trois Vaiſſeaux de guerre Anglois ; & leur ayant donné chaſſe, je me trouvai un peu de l'avant du reſte de l'Eſcadre & préciſément dans les eaux du plus gros Vaiſſeau ennemi, monté de ſoixante-ſeize canons, & nommé l'*Eſpérance*. Je le joignis à une bonne portée de fuſil, & je me préparai à l'aborder, dans la réſolution de ne pas tirer un coup qu'après avoir jetté mes grapins à ſon bord. Sur ces entrefaites M. le Marquis de Neſmond, qui avoit auſſi bien que tous les Vaiſſeaux de

son Escadre, pavillon & flamme Angloise, tira un coup de canon à balle sous le vent sans changer de pavillon, sur quoi tous les Officiers, qui étoient sur mon bord, me représenterent que le Commandant n'ayant point arboré son pavillon blanc, ce coup de canon ne pouvoit être qu'un commandement pour moi de l'attendre, & que si je n'y déférois pas, je tomberois dans le cas de désobéissance, le dessein du Commandant ne pouvant jamais être de me faire combattre sous pavillon ennemi. J'eus une peine infinie à céder à cette remontrance, & à consentir qu'on carguât ma grande voile, ne pouvant me consoler de laisser échapper une si belle occasion de me distinguer; mais je fus bien plus désolé quand je vis, un quart-d'heure après, Monsieur le Marquis de Nesmond mettre enfin son pavillon blanc, & tirer un autre coup de canon pour commencer le combat. Je fis à l'instant remettre ma grande voile, & tirer toute ma bordée au Vaisseau l'*Espérance*; Monsieur de la Villestreux, Capitaine du *Saint-Antoine*, attaqua en même temps l'*Anglesey*, de cinquante-huit canons; mais à peine eûmes-nous tiré trois ou quatre bordées, que Monsieur le Marquis de Nesmond joignit l'*Es-* 1694.

pérance, & le combattit à portée du
1694. piſtolet ſi vivement, qu'il le démâta de ſon grand mât, & s'en rendit maître après une aſſez belle réſiſtance. M. de la Villeſtreux avoit été bleſſé mortellement en abordant l'*Angleſey*; d'ailleurs ſon Vaiſſeau fut tellement déſemparé de ſes voiles & de ſes manœuvres, que l'ennemi s'échappa, avec ſon camarade, à la faveur de la nuit.

Je fis mes juſtes plaintes à Monſieur le Marquis de Neſmond, de ce qu'il m'avoit obligé de carguer ma grande voile par ce coup de canon à balle qu'il avoit tiré ſous pavillon Anglois, m'ayant privé par là de l'honneur que j'allois acquérir ſous ſes yeux, en abordant le Vaiſſeau l'*Eſpérance*. Je pris la liberté de lui dire que mes Officiers & tout mon Equipage étoient témoins que j'y étois préparé, & bien déterminé, & qu'il étoit fort triſte pour moi qu'il ſe fût ſervi de ſon autorité pour profiter de cette occaſion à mon préjudice. Il me répondit qu'il en étoit bien fâché par rapport à moi; mais que c'étoit une mépriſe de ſon Capitaine de pavillon, qui n'avoit pas fait attention au pavillon Anglois, & que toute la faute, s'il y en avoit une, rouloit ſur cet Officier, & non ſur moi,

qui avois bien rempli mon devoir. Cependant les Equipages des autres Vaiſſeaux qui m'avoient vu le plus près des ennemis, & n'avoient pas fait attention au coup de canon que le Commandant avoit tiré ſous pavillon Anglois, avoient été ſurpris de me voir carguer ma grande voile : ils eurent même l'injuſtice d'interpréter à mon déſavantage la manœuvre que j'avois faite ; & ſans approfondir les raiſons de ſubordination qui m'y avoient obligé, ils me taxerent de peu de zele dans leurs chanſons matelotes ; mais ils en ont fait depuis ce temps-là un ſi grand nombre d'autres à mon honneur, qu'ils ont réparé & au-delà cette légere injuſtice. Monſieur le Marquis de Neſmond rendit en cette occaſion des témoignages ſi publics & ſi authentiques de ma conduite, que j'eus tout lieu d'en être ſatisfait. 1694.

Le Roi m'ayant continué le commandement de ſon Vaiſſeau le *François*, & à Monſieur de Beaubriant, celui du Vaiſſeau le *Fortuné*, pour les employer à détruire les Baleiniers Hollandois ſur les côtes de Spitzberg, nous ſortîmes tous deux du Port-Louis, où nous avions fait caréner nos Vaiſſeaux, & fîmes route pour nous rendre ſur 1695.

1695. ces parages ; mais les vents contraires nous traverſerent avec tant d'opiniâtreté qu'après avoir vainement lutté contre, & conſommé toute notre eau, nous fûmes contraints d'aller la renouveller aux Iſles de Féro, après quoi la ſaiſon étant trop avancée pour aller juſqu'à Spitzberg, nous demeurâmes à croiſer ſur les Orcades : enfin rebutés de n'y rencontrer aucun Vaiſſeau ennemi, nous fîmes route pour aller conſommer le reſte de nos vivres ſur les côtes d'Irlande.

Le malheur que nous avions eu de ne rien trouver pendant trois mois de croiſiere, avoit conſterné les Officiers & les Equipages de nos deux Vaiſſeaux ; j'étois ſeul à les encourager par un preſſentiment ſecret, qui ne me quitta jamais, & qui me donnoit un air content au milieu d'une triſteſſe générale. La joie & la confiance que je tâchois de leur inſpirer, & l'aſſurance que je leur donnois hardiment de quelque bonne aventure, fut juſtifiée heureuſement par la rencontre que nous fîmes ſur les blaſques, de trois Vaiſſeaux Anglois, venant des Indes Orientales, très-conſidérables par leur force, & plus encore par leur richeſſe. Le

Commandant nommé la *Défenſe*, étoit percé à ſoixante-douze canons, & monté à cinquante-huit; le ſecond nommé la *Réſolution*, étoit percé de ſoixante canons, & monté de cinquante-ſix : le troiſieme, dont je ne puis retrouver le nom, avoit quarante canons montés : ils nous attendirent en ligne. Monſieur de Beaubriant donna en paſſant ſa bordée au Commandant Anglois; & pouſſant ſa pointe, il s'attacha à combattre & à réduire le ſecond. Je le ſuivis, le beaupré ſur la pouppe; & auſſitôt qu'il eut dépaſſé le Commandant, je le combattis ſi vivement, que je m'en rendis maître. Dès qu'il fut ſoumis, je courus, ſans perdre de temps, ſur le troiſieme Vaiſſeau, qui fuyoit à toutes voiles : il ſe défendit avec beaucoup d'opiniâtreté. Il eſt vrai que je le ménageois un peu, dans la crainte de le démâter; & d'ailleurs je ne jugeois pas à propos de l'aborder, par rapport au pillage, qui auroit été en ce cas preſque inévitable; il ſe rendit à la fin, & nous les amarinâmes tous trois, de façon à ſe défendre, s'il en étoit beſoin. Nous les eſcortâmes dans le Port-Louis, & les richeſſes dont ils étoient chargés, donnerent plus de vingt pour 1695.

un de profit, malgré tout le pillage
1695. qu'il n'avoit pas été poſſible d'empêcher.

Après cette heureuſe campagne, le deſir me prit de faire un voyage à Paris, pour me faire connoître à M. le Comte de Toulouſe, & à M. de Pontchartrain; mais encore plus pour me donner la ſatisfaction de voir à mon aiſe la perſonne du feu Roi, pour lequel, dès ma tendre jeuneſſe, je m'étois ſenti un grand fond d'amour & de vénération. M. de Pontchartrain voulut bien me préſenter à Sa Majeſté; & mon admiration redoubla à la vue de ce grand Monarque. Il daigna paroître content de mes foibles ſervices; & je ſortis de ſon cabinet, le cœur pénétré de la douceur & de la nobleſſe qui régnoient dans ſes paroles & dans ſes moindres actions: le deſir que j'avois de me rendre digne de ſon eſtime, en devint plus ardent. Après quelque ſéjour à Paris, je pris tout d'un coup à réſolution de me rendre au Port-Louis, dans le deſſein d'y armer le *Sans-Pareil*, que j'avois pris ſur les Anglois; mais au lieu de cinquante canons qu'il avoit auparavant, je n'en fis mettre que quarante-deux, afin de le rendre plus léger.

Ce Vaiſſeau étant caréné, je mis à la voile ; & m'étant rendu ſur les côtes d'Eſpagne, j'appris par quelques Vaiſſeaux neutres, que je rencontrai, qu'il y avoit dans le Port de Vigo, trois Vaiſſeaux Hollandois qui attendoient l'arrivée d'un Vaiſſeau de guerre Anglois, lequel devoit inceſſamment ſortir de la Corogne, pour les prendre en paſſant, & les eſcorter juſqu'à Lisbonne. Je réfléchis ſur cet avis, & je formai le deſſein de faire uſage de mon *Sans-Pareil*, pour tromper les Hollandois. En effet, je me préſentai un beau matin à l'entrée de Vigo avec pavillon & flamme Angloiſe, mes baſſes voiles carguées, mes perroquets en banniere, & un yacht Anglois au bout de ma vergue d'artimon ; manœuvre que j'avois vu faire aux Anglois en cas à peu près ſemblable. La fabrique Angloiſe du *Sans-Pareil*, aida ſi bien à ce ſtratagême, que deux de ces Vaiſſeaux, abuſés par ces apparences, mirent à la voile, vinrent bonnement ſe ranger ſous mon eſcorte, le troiſieme en auroit ſûrement fait autant s'il avoit été en état de lever l'ancre. Je trouvai ces Vaiſſeaux chargés de gros mâts, & d'autres bonnes marchandiſes. 1696.

1696. M'étant mis en route pour les conduire dans le premier Port de France, je me trouvai à la pointe du jour à trois lieues ſous le vent de l'Armée navale des ennemis ; ſur cet incident très-embarraſſant, je pris mon parti, ſans balancer. J'ordonnai à ceux qui commandoient mes deux priſes, d'arborer pavillon Hollandois, & d'arriver vent arriere, après m'avoir ſalué de ſept coups de canon chacun ; enſuite me confiant dans la bonté & dans la fabrique du *Sans-Pareil*, je fis voile vers l'Armée ennemie avec autant d'aſſurance & de tranquillité, que ſi j'avois été réellement un des leurs, qui, après avoir parlé à des Vaiſſeaux Hollandois, eût voulu ſe rallier à ſon corps.

Il s'étoit d'abord détaché de cette Armée deux gros Vaiſſeaux, & une Frégate de trente-ſix canons, pour venir me reconnoître ; les deux Vaiſſeaux, trompés par ma manœuvre, ceſſerent bientôt leur chaſſe, & retournerent à leur poſte ; la ſeule Frégate, pouſſée par ſon mauvais deſtin, s'opiniâtra à vouloir parler à mes deux priſes ; & je vis qu'elle les joignoit à vue d'œil. Je navigeois alors avec toute l'Armée, & paroiſſois fort tranquille, quoique je fuſſe

intérieurement déſeſpéré de ce que ces priſes alloient infailliblement tomber au pouvoir de cette Frégate. Comme je m'apperçus cependant que mon Vaiſſeau alloit beaucoup mieux que ceux des ennemis qui étoient les plus près de moi, je fis courir inſenſiblement le mien un peu largue pour me mettre de l'avant d'eux ; & tout d'un coup je forçai de voile pour aller me placer entre mes priſes & la Frégate. Je m'y rendis aſſez à temps pour lui barrer le chemin, & pour la combattre, comme je fis, à la vue de toute l'Armée ; je l'aurois même enlevée, s'il m'avoit été poſſible de l'aborder ; mais le Capitaine qui la montoit conſerva aſſez de défiance & d'habileté pour ſe tenir une portée de fuſil au vent ; & il jugea à propos d'envoyer ſon canot à mon bord. Les gens de ce canot étant à moitié chemin, me reconnurent pour François, & ſe mirent en devoir de retourner à leur Frégate ; alors me voyant démaſqué, je fis arborer mon pavillon blanc, à la place de l'Anglois que j'avois à pouppe, & je commençai au même inſtant le combat : cette Frégate me répondit de toute ſa bordée ; mais ne pouvant ſoutenir le feu de mon canon & de ma mouſqueterie, 1696.

1696. elle trouva moyen de revirer de bord à la rencontre de pluſieurs gros Vaiſſeaux, qui ſe détacherent pour venir promptement à ſon ſecours. Leur approche m'obligea de la quitter dans un temps où elle ſe trouvoit ſi maltraitée, qu'elle mit à la bande, avec un pavillon rouge ſous ſes barres de hune en tirant des coups de canon de diſtance en diſtance. Ce ſignal preſſant d'incommodité fit que les Vaiſſeaux les plus près d'elle s'arrêterent pour la ſecourir; ils recueillirent en même temps ſon canot, qui n'avoit pû regagner ſon bord, & avoit fait route du côté de l'Armée pendant notre combat. Toutes ces circonſtances favorables pour moi, me donnerent le temps de rejoindre mes priſes à l'entrée de la nuit, & je les conduiſis au Port-Louis.

Auſſi-tôt que je les eus miſes en ſûreté, j'allai croiſer à l'entrée de la Manche, où je rencontrai un Fleſſinguois revenant de Curaçao; je m'en rendis maître, & le conduiſis dans le Port de Breſt, où je fis caréner mon Vaiſſeau.

Je fis en même temps équiper une Frégate de ſeize canons, dont je donnai le commandement à un de mes jeunes freres, qui m'avoit donné en plus d'une occaſion des marques d'une capa-

cité au-dessus de son âge. Nous mîmes ensemble à la voile, & fûmes croiser sur les côtes d'Espagne. Nous y consommâmes la plus grande partie de nos vivres sans rien trouver ; & comme nous commencions à manquer d'eau, je jugeai à propos d'en aller chercher auprès de Vigo, dans l'espérance d'y faire en même temps quelque capture. Sur cette idée je fus mouiller entre ce Port & les Isles de Bayonne ; & n'y ayant rien rencontré, je m'attachai à découvrir un endroit qui fût propre à faire de l'eau. Pour cet effet, nous nous embarquâmes, mon frere & moi, dans mon canot, avec quelques volontaires, & ayant remarqué une anse à main droite, d'où paroissoit couler un ruisseau, nous avançâmes pour la reconnoître de plus près. Mais en l'approchant, nous fûmes salués de plusieurs coups de fusil, qu'on nous tira des retranchements qui bordoient le rivage : ma premiere pensée, & plût à Dieu que je l'eusse suivie, fut de retourner à bord de nos Vaisseaux, & de mépriser de pareilles canailles ; mais mon frere, jeune, & ardent aux occasions d'honneur, me représenta qu'il seroit honteux de se retirer pour de misérables 1696.

— payſans, qui n'étoient pas capables de
96. tenir devant nous ; qu'il falloit les aller attaquer, & faire en même temps ſignal à nos Vaiſſeaux de nous envoyer le ſecours que j'avois ordonné que l'on y tînt prêt, en cas de beſoin. J'avouerai qu'une mauvaiſe honte, & un ridicule point d'honneur, l'emportement ſur la répugnance que j'avois à ſuivre ce conſeil ; je mis donc pied à terre, ſuivi d'une vingtaine de jeunes gens, qui étoient dans mon canot ; nous forçâmes, l'épée à la main, les retranchements, d'où l'on avoit tiré, & nous nous y établîmes, après en avoir chaſſé ceux qui les gardoient. Il arriva bientôt après de nos Vaiſſeaux cent cinquante hommes bien armés ; j'en laiſſai vingt à la garde des retranchements, ſur leſquels je fis mettre les pierriers de nos Chaloupes, pour aſſurer notre retraite. J'en donnai cinquante autres à commander à mon frere, avec ordre d'aller prendre à revers un gros Bourg, où j'avois remarqué que les Milices Eſpagnoles s'étoient aſſemblées, tandis que je l'attaquerois de front avec cent hommes qui me reſtoient. Dans cette réſolution, je m'avançai, tambour battant, vers l'endroit où je croyois trou-

ver le plus de réſiſtance : mon frere ſe laiſſant emporter à l'ardeur de ſon courage, preſſa ſa marche plus que moi, & attaqua le premier, à ma vue, les retranchements de ce Bourg, qu'il enleva dans un moment ; ſa valeur lui devint funeſte, il reçut, en les franchiſſant le premier, un coup de mouſquet qui lui traverſoit l'eſtomac. Je combattois en même temps de mon côté ; & ayant auſſi forcé ces retranchements, j'étois occupé à faire donner quartier à quatre-vingt Eſpagnols qui avoient mis les armes bas, quand je reçus cette triſte nouvelle ; il eſt difficile d'exprimer à quel point j'en fus pénétré ; cet infortuné frere m'étoit encore plus cher par ſon intrépidité & par ſon caractere aimable, que par les liens du ſang. Je reſtai d'abord immobile, après quoi, devenant tout à coup furieux, je courus comme un déſeſpéré vers ceux des Ennemis qui réſiſtoient, & j'en ſacrifiai pluſieurs à ma douleur. Pendant que tous mes gens s'abandonnoient au pillage, il parut une troupe de Cavalerie ſur la hauteur. Je repris alors mes ſens, & raſſemblant la plus grande partie de mes Soldats avec aſſez de promptitude, je courus chercher mon frere. 1696.

1696. Je le trouvai couché ſur la terre, & baigné dans ſon ſang, qu'on s'efforçoit en vain d'arrêter; un objet ſi touchant m'arracha des larmes; je l'embraſſai, ſans avoir la force de lui parler, & je le fis emporter ſur le champ à bord de mon Vaiſſeau, où je l'accompagnai, ne pouvant me réſoudre à le quitter dans l'état déplorable où je le voyois. Je laiſſai aux Officiers le ſoin de faire rembarquer tous nos gens; & j'ordonnai au premier Lieutenant de mon Vaiſſeau de les couvrir, & d'aſſurer notre retraite, qui ſe fit ſans confuſion, & avec fort peu de perte.

Mon frere ne vécut que deux jours, & rendit ſon dernier ſoupir entre mes bras, avec de grands ſentiments de religion, & une fermeté héroïque; la tendreſſe & la douleur me rendirent éloquent à l'exhorter dans ces moments; & je demeurai dans un accablement extrême. J'ordonnai qu'on levât l'ancre, & qu'on mît à la voile pour porter ſon corps à Viana, Ville Portugaiſe ſur la frontiere d'Eſpagne, où je lui fis rendre les derniers devoirs avec tous les honneurs dûs à ſa valeur & à ſon mérite, qui certainement n'étoit pas commun. Toute la nobleſſe des environs

assista à ses funérailles, & parut sensible à la perte d'un jeune homme, qui emportoit les louanges & les regrets de tous nos Equipages. 1696.

M'étant acquitté de ce triste devoir, je repris la mer pour consommer le reste de mes vivres ; & ayant rencontré un Vaisseau Hollandois venant de Curaçao, je m'en rendis maître, & le conduisis à Brest. J'y désarmai mes deux Vaisseaux. J'avois l'esprit continuellement agité de l'idée de mon frere expirant entre mes bras. Cette cruelle image me réveilloit en sursaut toutes les nuits, & pendant fort long-temps elle ne me laissa pas un moment de repos.

Six mois après, M. Descluseaux, Intendant de la Marine à Brest, qui m'estimoit plus que je ne méritois, m'engagea par ses sollicitations à prendre le commandement de trois Vaisseaux, qu'il vouloit envoyer au-devant de la Flotte de Bilbao. Ces Vaisseaux étoient le *Saint Jacques des Victoires*, de quarante-huit canons, le *Sans-Pareil*, de quarante-deux, & la Frégate la *Léonore*, de seize canons. Je montai le premier Vaisseau, & je confiai le commandement du second à mon parent M. Boscher, qui m'avoit servi jusques-là de Capitaine en

1696. ſecond, & dont j'avois éprouvé la valeur & la capacité.

Huit jours après notre départ de Breſt, j'eus connoiſſance de cette Flotte qui étoit eſcortée par trois Vaiſſeaux de guerre Hollandois, commandés par M. le Baron de Waſſenaer, Vice-Amiral de Hollande. Ces Vaiſſeaux étoient le *Delſt*, & le *Honſlaerdick*, tous deux de cinquante-quatre canons, & un troiſieme, dont j'ai oublié le nom, de trente-huit. Le grand vent & l'agitation des vagues m'obligerent de les conſerver pendant deux jours, au bout deſquels j'étois ſur le point de hazarder un combat aſſez inégal, quand, par bonheur, je découvris deux Frégates de Saint Malo, l'une de trente canons, nommée *l'Aigle-Noir*, montée par M. de Béliſle-Pepin, & l'autre de trente-huit canons, nommée la *Faluere*, par M. Deſſaudrais-Dufrêne; nous tînmes conſeil enſemble & diſpoſâmes notre attaque de la maniere ſuivante.

Les trois Vaiſſeaux de guerre Ennemis étoient en panne au vent de leur Flotte; le *Delſt* commandant au milieu, le *Honſlaerdick* à ſon arriere, & le troiſieme de l'avant. Je devois les attaquer le premier, & après avoir donné en paſ-

ſant ma bordée au *Honſlaerdick*, pouſſer ma pointe pour aller aborder le Commandant. Le *Sans-Pareil* étoit deſtiné à me ſuivre, le beaupré ſur ma pouppe, & à accrocher le *Honſlaerdick*, auſſitôt que je l'aurois dépaſſé. Les Frégates *l'Aigle-Noir*, & la *Faluere*, devoient s'attacher à réduire le troiſieme Vaiſſeau de guerre, & donner enſuite dans le corps de la Flotte. A l'égard de la *Léonore*, elle étoit uniquement deſtinée à prendre des Vaiſſeaux Marchands. 1696.

Dans cette diſpoſition nous arrivâmes ſur les Ennemis, & comme j'allois ranger ſous le vent le *Honſlaerdick*, il mit le vent dans ſes voiles d'avant, & appareilla ſa miſaine. Ce changement imprévu de manœuvre en apporta néceſſairement à notre diſpoſition, en ce qu'étant venu à l'abri des voiles de ce Vaiſſeau, il me fut impoſſible de le dépaſſer, pour aller aborder le Commandant; celui-ci arriva en même temps ſur moi, à deſſein de me mettre entre deux feux; & je n'eus d'autre parti à prendre que celui d'aborder le *Honſlaerdick*. Alors le Capitaine du *Sans-Pareil*, qui me ſuivoit de près, ſe détermina, ſans héſiter, à couper chemin au Commandant & enſuite à l'aborder de long en long avec une au- 1697.

dace & une conduite admirables ; les
1697. deux Frégates de Saint Malo attaquerent en même temps le troiſieme Vaiſſeau ; & la *Léonore* donna, comme je l'avois ordonné, dans le milieu de la Flotte.

Les deux abordages des Vaiſſeaux le *Honſlaerdick* & le *Delft*, furent exécutés avec une égale fierté, mais avec un ſuccès bien différent. Je fis ſauter à bord du premier la moitié de mes Officiers, avec cent vingt de mes meilleurs hommes qui l'enleverent d'emblée. Je pouſſai en même temps au large, & courus avec empreſſement ſecourir le *Sans-Pareil*, qui toujours accroché au Commandant, en eſſuyoit un feu terrible. J'arrivai près d'eux comme la pouppe de mon camarade ſautoit en l'air, par le feu qu'un boulet avoit mis à des caiſſes remplies de gargouſſes. Plus de quatre-vingt hommes en furent écraſés ou jettés à la mer ; & le feu étant prêt de ſe communiquer à la ſoute aux poudres, j'attendois avec frayeur le moment de le voir périr : dans ce danger preſſant M. Boſcher, qui commandoit ce Vaiſſeau, conſervoit aſſez de fermeté & de ſang froid pour faire couper ſes grapins, & pouſſer au large. Déſeſpéré de ce fâcheux contre-temps, & de la perte de ce brave parent qui me

paroiſſoit inévitable, je m'avançai pour prendre ſa place, & pour le venger ; ce nouvel abordage fut très-ſanglant, par la vivacité de notre feu mutuel de canon, de mouſqueterie & de grenades, & par le grand courage de M. le Baron de Waſſenaer qui me reçut avec une fierté étonnante. Les plus braves de mes Officiers & de mes Soldats furent repouſſés juſqu'à quatre fois : il en périt un ſi grand nombre, que malgré mon dépit & tous mes efforts, je fus contraint de faire pouſſer mon Vaiſſeau au large, afin de redonner un peu d'haleine à mes gens, que je voyois preſque rebûtés, & de pouvoir travailler à réparer mon déſordre, qui n'étoit pas médiocre. 1697.

Dans cet intervalle, *l'Aigle-Noir*, & la *Faluere* s'étoient rendus maîtres du troiſieme Vaiſſeau de guerre, & cette derniere Frégate ſe trouvant à portée de ma voix, j'ordonnai à M. Deſſaudrais-Dufrêne, qui la montoit, de s'avancer ſur le Vaiſſeau le *Delft*, afin d'entretenir le combat, & de me donner le temps de revenir à la charge. Il s'y préſenta de la meilleure grace du monde, mais malheureuſement il fut tué des premiers coups. Ce nouveau contre-temps mit le déſordre dans cette Frégate, qui vint en

travers, & m'attendit. J'appris avec une
697. extrême douleur la mort d'un homme ſi courageux, & je dis à M. de Langavan, ſon Capitaine en ſecond, de me ſuivre pour le venger. En effet, je retournai, tête baiſſée, aborder ce redoutable Baron, réſolu de vaincre ou de périr. Cette derniere ſcene fut ſi vive & ſi ſanglante, que tous les Officiers de ſon Vaiſſeau furent tués ou bleſſés; il reçut lui-même quatre bleſſures très-dangereuſes, & tomba ſur ſon gaillard de derriere, où il fut pris les armes à la main. La Frégate la *Faluere* eut part à ce dernier avantage, en venant m'aborder, & en jettant dans mon bord quarante hommes de renfort.

Plus de la moitié de mon Equipage périt dans cette action. J'y perdis un de mes couſins-germains, premier Lieutenant ſur mon Vaiſſeau, & deux autres parents ſur le *Sans-Pareil*: pluſieurs autres Officiers furent tués ou bleſſés. Ce combat fut ſuivi d'une tempête & d'une nuit affreuſe, qui nous ſépara les uns des autres. Mon Vaiſſeau, percé de coups de canon à l'eau, & entr'ouvert par les abordages réitérés, couloit bas; il ne me reſtoit qu'un ſeul Officier, & cent cinquante-cinq hommes des moindres de mon équipage, qui fuſſent en état de

ir ; & j'avois plus de cinq cents pri- 1697.
niers Hollandois à garder : je les em-
yai à pomper & à puiſer l'eau, de
ant à l'arriere de mon Vaiſſeau ; &
s étions forcés, cet Officier & moi,
re continuellement ſur pied, l'épée
e piſtolet à la main, pour les conte-
; cependant toutes nos pompes & nos
ts ne ſuffiſant pas pour nous empê-
r de couler bas, je fis jetter à la mer
s les canons du ſecond pont & des
llards, mâts & vergues de rechange,
ilets & pinces de fer, & juſqu'aux ca-
à poules. Enfin, l'extrémité devint
reſſante que l'eau ſe déchargeoit aux
llis du fond de cale dans l'entre-pont ;
s dans ce péril menaçant, rien ne
toucha plus ſenſiblement, que l'hor-
r de voir cent malheureux bleſſés,
nt l'eau qui les gagnoit, ſe traîner
les mains, avec des gémiſſements af-
ux, ſans qu'il me fût poſſible de les ſe-
rir. La mort nous environnant ain-
e toutes parts, je me déterminai à
gouverner ſur la côte de Bretagne,
ne pouvoit être loin, afin de périr
moins plus près de terre, avec le foi-
& unique eſpoir, que quelqu'un
rroit s'y ſauver, par hazard, ſur les
ris du Vaiſſeau. Cette réſolution fut

cauſe de notre ſalut ; car en faiſant cette
1697. route, nous fûmes obligés de préſenter le côté de babord au vent ; & comme c'étoit le plus endommagé de l'abordage, & des coups de canon à fleur d'eau, il arriva que ce côté ſe trouvant en partie au-deſſus de la mer, elle n'y entra plus avec la même rapidité ; enſorte que redoublant nos efforts, nous ſoulageâmes le Vaiſſeau de deux bons pieds d'eau. Sur ces entrefaites les Matelots placés en garde ſur le mât de beaupré s'écrierent qu'ils voyoient les briſans des rochers, & que nous allions périr deſſus, ſi on ne revenoit pas dans le moment du côté de tribord : il eſt naturel de fuir le danger le plus preſſant, pour prolonger ſa vie, ainſi nous ne balançâmes point à changer de route ; mais en moins d'une demi-heure le Vaiſſeau ſe remplit d'eau comme auparavant. Trois fois nous fîmes cette manœuvre, & trois fois nous la changeâmes pendant la nuit. Auſſitôt que le jour parut, nous connûmes que nous étions entre l'Iſle de Grois, & la côte de Bretagne. Je fis mettre un pavillon rouge ſous les barres de hune, & tirer des coups de canon de diſtance en diſtance, pour attirer un prompt ſecours. Heureuſement le vent avoit beaucoup diminué,

iminué, de ſorte qu'un grand nombre
e bateaux ſe rendirent à mon bord, qui 1697.
oulagerent nos gens épuiſés, & firent
ntrer le Vaiſſeau dans le Port-Louis.

Un hazard ſingulier, fit que les trois
aiſſeaux de guerre Hollandois, avec
ouze autres Vaiſſeaux Marchands de
eur flotte, arriverent le même jour,
inſi que l'*Aigle Noir*, la *Faluere*, & la
Léonore; le *Sans-Pareil* s'y rendit auſſi
e lendemain, après avoir été vingt fois
ur le point de périr par le feu & par la
empête.

Un de mes premiers ſoins, en arrivant,
ut de m'informer de l'état où ſe trou-
oit Monſieur le Baron de Waſſenaer,
ue je ſavois très-griévement bleſſé; &
'allai ſur le champ lui offrir avec empreſ-
ement ma bourſe, & tous les ſecours
ui étoient en mon pouvoir. Ce géné-
eux guerrier, dont la valeur m'avoit
nſpiré de l'amour & de l'émulation,
e voulut pas me faire l'honneur d'ac-
epter mes offres, il ſe contenta de m'en
émoigner beaucoup de reconnoiſſance,
t de me dire qu'il ſeroit plus aiſément
onſolé de ſon malheur, s'il avoit pû ſe
aire porter à bord de mon Vaiſſeau,
ù il étoit perſuadé qu'il auroit reçu tous
es ſecours & toutes les honnêtetés qui

1697. auroient dépendu de moi. Je compris à ce discours qu'il n'avoit pas lieu de se louer de ceux qui s'étoient rendus maîtres de son Vaisseau, j'en restai confus, & je conçus l'indignation la plus grande contre l'Officier qui y commandoit : je lui en fis tous les reproches qu'il méritoit ; & j'ajoutai à ces reproches des mortifications très-sensibles. Il m'a été depuis impossible de le regarder de bon œil, quoiqu'il fût mon proche parent. Effectivement quiconque n'est pas capable d'aimer & de respecter la valeur dans son ennemi, ne peut avoir le cœur bien fait : un des plus sensibles chagrins que j'aie eu de ma vie, a été de n'avoir pu témoigner, comme je l'avois desiré, à ce valeureux Baron de Wassenaer toute l'estime & toute la vénération que j'ai pour sa vertu.

Sur le compte que M. le Comte de Pontchartrain, qui exerçoit en survivance de M. son pere la Charge de Secrétaire d'Etat de la Marine, rendit de cette action au feu Roi, il eut la bonté de me prendre à son service en qualité de Capitaine de Frégate légere : sensible à cette grace autant que le peut être un sujet plein de zele & d'admiration pour son Prince, je n'attendis pas le désarme-

ment de mes Vaiſſeaux délabrés, pour aller en remercier Sa Majeſté ; je lui fus préſenté dans ſon cabinet par M. le Comte de Pontchartrain, & j'y reçus des marques de ſa bonté & de ſa ſatisfaction, qui toucherent mon cœur d'autant plus vivement, qu'une forte inclination m'attachoit à ce grand Roi. M. de Waſſenaer eut auſſi l'honneur de lui faire la révérence, quand il fut guéri de ſes bleſſures; & ſa valeur lui fit recevoir de ſa Majeſté des témoignages d'eſtime & de bienveillance tout à fait diſtingués. Il eſt vrai que perſonne ne connoiſſoit ſi bien quel eſt le prix de la vertu, & ne ſavoit mieux auſſi la récompenſer. L'averſion, que j'ai toujours eue pour le perſonnage de courtiſan, ne m'empêchoit pas de lui faire aſſidument ma cour, & de lui marquer mon attachement fidele & déſintéreſſé, dont la connoiſſance n'échappa pas à ſa pénétration : cependant comme ce n'étoit pas par cet endroit que je deſirois le plus de me rendre digne de ſes bontés, je ſollicitai & j'obtins de Sa Majeſté ſes Vaiſſeaux le *Solide* & l'*Oiſeau*, pour aller faire la guerre à ſes ennemis. 1697.

Avant que de me rendre à Breſt pour les armer, je paſſai à Saint Malo ; &

1697. j'engageai deux de mes amis à me venir joindre, avec deux autres Vaiſſeaux de trente-ſix canons chacun. Ils les conduiſirent à Breſt, & nous étions ſur le point d'en ſortir pour aller enſemble croiſer, quand le Roi jugea à propos de donner la paix à l'Europe. La publication qui en fut faite, m'obligea de faire rentrer mes Vaiſſeaux dans le Port, & d'y déſarmer.

Pendant les quatre années que dura cette paix, je paſſois les hivers à Breſt, qui étoit mon Département, & les étés à Saint Malo, où depuis le bombardement de cette Ville par les Anglois, le Roi envoyoit tous les ans au printemps un Corps d'Officiers & de Soldats de la Marine. Je m'occupois pendant ce temps-là à me perfectionner dans les ſciences & dans les exercices qui avoient rapport à mon état.

1702. Sur la fin de ces quatre années de paix, je fus nommé Capitaine en ſecond, ſur le Vaiſſeau du Roi la *Dauphine*, commandé par M. le Comte de Hautefort, aujourd'hui Lieutenant-Général des Armées Navales de Sa Majeſté. Mais la guerre s'étant déclarée, on me fit débarquer pour armer en courſe les Frégates du Roi la *Belloñe* de trente-huit ca-

nons, & la *Railleuſe* de vingt-quatre. Comme il n'y avoit point d'autres Vaiſſeaux à Breſt propres à croiſer, je fus obligé de me borner à ces deux-là; & j'en engageai deux autres de quarante canons à venir me joindre de Saint Malo à Breſt. 170

L'un d'eux, commandé par Monſieur Porée, qui s'étoit acquis la réputation d'un très-brave homme & très-entendu, par pluſieurs actions diſtinguées, ſe rendit le premier à Breſt, & l'autre tardant trop à arriver, nous mîmes enſemble à la voile, & fûmes croiſer ſur les Orcades. Nous y prîmes trois Vaiſſeaux Hollandois, venant de Spitzberg; mais une tempête qui nous ſépara, fit périr deux de ces priſes, ſur les côtes d'Ecoſſe; l'orage ayant ceſſé, & cherchant à rejoindre mes camarades, je découvris au lieu d'eux un Vaiſſeau de guerre Hollandois de trente-huit canons, qui croiſoit pour couvrir les pêcheurs de harangs; j'arrivai ſur lui, & ayant arboré mon pavillon, je fis prolonger ma civadiere afin de l'aborder plus aiſément. Ce Vaiſſeau ſe ſentant auſſi fort que moi, bien loin de plier, cargua ſes deux baſſes voiles; & mit en panne avec ſon grand hunier ſur le mât, & le vent dans ſon petit; j'étois prêt de le ranger ſur le vent, & déja

1702. mon beaupré étoit par le travers de ſa pouppe, quand il mit tout d'un coup ſon grand hunier en ralingue, appareilla ſa miſaine, & traverſant ſes voiles d'avant, il arriva ſi promptement que je ne pus l'empêcher de mettre mon beaupré dans ſes grands haubans. Cette ſituation déſavantageuſe me fit eſſuyer le feu de toute ſon artillerie, ſans pouvoir lui ripoſter, que de deux canons de l'avant. J'étois perdu, ſi je n'avois à l'inſtant même pris le parti de faire ſauter tout mon Equipage à ſon bord : le plus jeune de mes freres, qui étoit mon Lieutenant, s'y lança le premier, tua un des Officiers à ma vue, & ſe diſtingua par des actions au-deſſus de ſon âge. Cet exemple d'intrépidité anima ſi puiſſamment le reſte de mes gens, qu'il ne reſta dans mon Vaiſſeau qu'un ſeul Pilote avec quelques timonniers, & les mouſſes. Le Capitaine Hollandois fut tué avec tous ſes Officiers, & ſon Vaiſſeau fut enlevé en moins d'une demi-heure. J'avois déja reçu deux coups de canon à eau, qui pénétroient dans ma foſſe aux lions, quatre autres dans mes mâts de beaupré & de miſaine, & trois dans mon grand mât, de maniere que toute ſon artillerie m'enfilant de l'avant à l'arriere, c'étoit une néceſſité de vain-

cre bruſquement, ou de périr ſans reſſource. 1702.

Nos deux Vaiſſeaux ſe trouverent ſi maltraités de cet abordage, que je fus obligé, pour les rétablir, d'aller dans un Port de l'Iſle d'Iſland; nous y eſſuyâmes un coup de vent très-violent, qui m'ayant mis dans un danger évident de périr à l'ancre, me força de remettre à la voile, & d'y laiſſer ma priſe: elle en ſortit peu de temps après, & fit naufrage ſur les côtes d'Ecoſſe. Je pris encore un autre Vaiſſeau Hollandois, qui coula bas, & dont je ne pus ſauver qu'une partie de l'Equipage avec bien de la peine & du péril.

Rebuté de ces tempêtes continuelles, & ne trouvant point mes camarades, je fis route pour aller terminer ma croiſiere à l'entrée de la Manche. La tempête opiniâtre m'y accompagna, & me démâta pendant la nuit de mon beaupré, de mon mât de miſaine & de mon grand mât de hune. Cet accident me fit encore enviſager la mort d'aſſez près. La Providence ſeule me conſerva, & me donna la force d'arriver dans le Port de Breſt, où je déſarmai.

Mes deux camarades ne furent pas plus heureux; M. Porée ayant de ſon côté

rencontré un Vaiſſeau de guerre Hollan-
1702. dois, il l'attaqua avec ſa bravoure ordinaire ; & s'étant mis en devoir de l'aborder, il eut le bras emporté d'un boulet de canon, & reçut un moment après une autre bleſſure très-dangereuſe au bas-ventre, dont il n'échappa que par une eſpece de miracle.

La *Railleuſe*, qui étoit montée par un
1703. de mes parents, fut contrainte de faire vent arriere, au gré de l'orage, qui la pouſſa vers Lisbonne : elle y relâcha, & de là ſe rendit à Breſt, ſans avoir pu faire aucune priſe.

L'année ſuivante, le Roi m'accorda ſes Vaiſſeaux l'*Eclatant* de ſoixante-ſix canons, le *Furieux* de ſoixante-deux, & le *Bienvenu* de trente. Je montai le premier ſur lequel je ne mis que cinquante-huit canons, & ſur le *Furieux* que cinquante-ſix, afin de les rendre plus légers M. Deſmarais Herpin, Lieutenant de Port, monta ce dernier Vaiſſeau ; & le *Bienvenu* fut commandé par M. Deſmarques, Lieutenant de Vaiſſeaux du Roi. Je fis joindre à ces Vaiſſeaux deux Frégates de Saint Malo de trente canons chacune, dans le deſſein d'aller tous cinq détruire la pêche des Hollandois ſur les Côtes de Spitzberg.

Ces deux Frégates m'ayant joint à Breſt, je mis à la voile, & fus d'abord croiſer ſur les Orcades, ſur l'avis que l'on m'avoit donné que quinze Vaiſſeaux Hollandois, revenant des Indes Orientales, devoient y paſſer. Y étant arrivé, je découvris effectivement quinze Vaiſſeaux que je ne pus bien diſtinguer à cauſe de la brume, qui étoit aſſez épaiſſe : l'attente où j'étois de pareil nombre de Vaiſſeaux des grandes Indes, me fit croire que c'étoient eux. Dans cet eſpoir, je m'avançai pour les reconnoître de plus près ; mais le brouillard ſe diſſipant, nous connûmes que c'étoit une Eſcadre de gros Vaiſſeaux de guerre Hollandois, qui croiſoient au-devant de ceux que nous cherchions. Nous ne balançâmes point à mettre toutes nos voiles au vent, afin de les éviter. Cependant il ſe trouva parmi eux cinq à ſix Vaiſſeaux nouvellement carénés, qui alloient ſi bien, contre l'ordinaire des Hollandois, qu'ils joignoient à vue d'œil le *Furieux* & le *Bienvenu*. Ce dernier Vaiſſeau, ſur-tout, étoit prêt de tomber entre leurs mains : je ne pus me réſoudre à les voir prendre ſans coup férir ; & comme l'*Eclatant*, que je montois, étoit le meilleur de ma petite Eſcadre, je fis carguer mes baſſes voiles, 1703.

& demeurai de l'arriere d'eux, afin de
1703. les couvrir, faiſant en cette occaſion l'office du bon paſteur, qui s'expoſe à périr pour ſauver ſon troupeau. Dieu benit mes ſoins, & permit que le Vaiſſeau de ſoixante canons, qui vint me combattre à portée du piſtolet, fut, en trois ou quatre bordées de canon & de mouſqueterie données à bout touchant, démâté de tous ſes mâts, & reſta ras comme un ponton. Les quatre Vaiſſeaux les plus près de lui, qui pourſuivoient le *Furieux* & le *Bienvenu*, ſe lancerent auſſi-tôt ſur moi, pour ſecourir leur camarade, je les attendis ſans me preſſer, les ſaluant l'un après l'autre de quelques volées de canon, dans le deſſein de les attirer davantage. En effet, ils s'amuſerent alternativement à me canonner aſſez long-temps, pour donner lieu aux Vaiſſeaux de mon Eſcadre de les éloigner, & même de les perdre de vue, à la faveur d'un brouillard qui s'éleva. Les Ennemis s'opiniâtrerent à me ſuivre, & à me combattre tant que je fus ſous leur canon; mais je n'eus pas plutôt vu mes Vaiſſeaux hors de péril, que je fis de la voile, & me mis hors de leur portée en aſſez peu de temps. Je revins enſuite du côté où j'avois remarqué que mes ca-

marades avoient fait route, & je fus aſſez heureux pour les rejoindre avant la nuit. 1703

M. le Chevalier de Courſerac, Lieutenant de Vaiſſeau, qui étoit mon Capitaine en ſecond, me ſeconda de la tête & de la main dans cette occaſion délicate, avec beaucoup de valeur & de ſang froid. Nous n'eûmes qu'environ trente hommes hors de combat; c'eſt cependant de toutes les affaires où je me ſuis trouvé, celle dont je ſuis reſté intérieurement le plus flatté, parce qu'elle m'a paru la plus propre à m'attirer l'eſtime des cœurs vraiment généreux.

La rencontre de cette Eſcadre ennemie m'empêcha de croiſer plus longtemps ſur ces parages, & me fit aller droit aux Côtes de Sptizberg. Nous y prîmes, rançonnâmes, ou brûlâmes plus de quarante Vaiſſeaux baleiniers; la brume nous en fit manquer un très-grand nombres d'autres : j'eus avis qu'il y en avoit deux cents dans le Port de Grouenhave, je m'y préſentai, & j'étois déja engagé entre les pointes qui forment cette baye, quand il s'éleva un brouillard ſi épais, & un calme ſi grand que nos Vaiſſeaux ne gouvernant plus, furent jettés par les courants juſques dans le

1703. Nord de l'Isle de Vorland, par les quatre-vingt-un degrés de latitude Nord, & si près d'un banc de glaces, qui s'étendoit à perte de vue, que nous eûmes bien de la peine à empêcher nos Vaisseaux de donner dedans; à la fin il vint un peu de vent qui nous mit au large & en état de retourner au Port de Grouenhave; nous n'y trouvâmes plus les deux cents Vaisseaux Hollandois; nous apprîmes que pendant ce calme, qui nous avoit poussés vers le Nord, ils s'étoient fait remarquer par un grand nombre de Bateaux, dont ils sont pourvus pour la pêche de la baleine, & qu'ils avoient fait route sous l'escorte de deux Vaisseaux de guerre.

Les brumes sont si fréquentes dans ces parages, qu'elles nous firent tomber dans une erreur fort singuliere, & qui m'a paru mériter d'être rapportée. On se sert dans les Vaisseaux d'horloges de sable, qui durent une demie-heure; & les Timonniers ont soin de les retourner huit fois, pour marquer le quart, qui est de quatre heures, au bout duquel la moitié de l'équipage releve celle qui est sur le Pont. Or, il est assez ordinaire que les Timonniers, voulant chacun abréger leur quart, sur-tout dans une contrée

où le froid eſt ſi rigoureux, tournent cette horloge avant qu'elle ſoit entiérement écoulée. Ils appellent cela manger du ſable; l'erreur qui réſulte de ce petit tour d'adreſſe, ne ſe peut corriger qu'en prenant la hauteur au Soleil; & comme la brume nous le fit perdre de vue pendant neuf jours entiers, & que d'ailleurs dans la ſaiſon, & par la latitude où nous étions, il ne fait que tourner autour de l'horiſon, de maniere que les jours & les nuits ſont également éclairés, il arriva que les Timonniers, à force de manger du ſable, étoient parvenus au bout de ces neuf jours, à faire du jour la nuit, & de la nuit le jour; de ſorte que tous les Vaiſſeaux de l'Eſcadre, ſans exception, trouverent au moins onze heures d'erreur, quand le Soleil vint à reparoître. Cela avoit tellement dérangé les heures du repas, & celles du ſommeil, qu'en général nous avions envie de dormir quand il étoit queſtion de manger, & de manger quand il falloit dormir. Nous n'y fîmes attention, & nous ne fûmes déſabuſés que par le retour du Soleil. 1703.

Au bout de deux mois de croiſiere ſur ces parages, la ſaiſon nous obligea de faire route avec nos priſes, pour retourner en France. Nous eſſuyâmes,

dans cette longue traverſée, des coups
1703. de vent fort vifs & fort fréquents, qui ſéparerent une partie de nos priſes : quelques-unes firent naufrage, quelqu'autres furent repriſes par les Ennemis, & nous n'en conduiſîmes que quinze dans la Riviere de Nantes, avec un Vaiſſeau Anglois chargé de ſucre, que nous avions pris chemin faiſant ; après quoi nous retournâmes à Breſt, pour y déſarmer.

A mon retour dans ce Port, j'obtins
1704. du Roi la permiſſion d'y faire conſtruire deux Vaiſſeaux de cinquante-quatre canons chacun, dont l'un fut nommé le *Jaſon*, & l'autre l'*Auguſte*, & une Corvette de huit canons, appellée la *Mouche*, pour ſervir de découverte ; je montai le *Jaſon*, M. Deſmarques l'*Auguſte*, & M. de Bourgneuf-gravé la *Mouche*.

Ces Vaiſſeaux étant prêts, je mis à la voile, & j'établis ma croiſiere ſur les Sorlingues, Iſles fort fréquentées par des Vaiſſeaux de guerre, parce qu'elles ſervent d'atterrage aux Vaiſſeaux Marchands & aux Flottes. J'y trouvai d'abord un Garde-côte Anglois de ſoixante-douze canons, nommé la *Revanche*, qui vint me reconnoître à portée du ca-

non ; j'étois éloigné de trois lieues de nes camarades, mais cela ne m'empêcha pas de m'avancer avec ma civadiere prolongée, dans l'intention de l'aborder. Surpris de cette manœuvre, il prit chaſſe vers les Sorlingues, & je ne pus le joindre plus près que la portée du fuſil. Nous étions même ſi égaux de voiles, que ſans perdre ni gagner un pouce de terrain, nous combattîmes pendant trois heures, & perdîmes de vue l'*Auguſte* & la *Mouche*. Cependant je m'opiniâtrai à le pourſuivre, & je combattis ſi vivement, que pour éviter l'abordage, où je m'efforçois de l'engager, il ſe refugia dans le Port des Sorlingues, ce qui m'obligea de revirer de bord, pour rejoindre mes camarades. 1704.

Peu de jours après, la *Mouche*, s'étant ſéparée de nous pendant la nuit, fut rencontrée par ce même Vaiſſeau la *Revanche*, qui la joignit & s'en empara ; il s'étoit fortifié de la compagnie du *Falmouth*, Vaiſſeau de guerre Anglois de cinquante-quatre canons, à deſſein de nous chercher, mon camarade & moi, & de nous combattre ; du moins s'en vanta-t-il au Capitaine de la *Mouche*, lorſqu'il s'en fut rendu maître.

Sur ces entrefaites nous découvrîmes pendant la nuit une Flotte de trente voi-

1704. les, qui ſortoit de la Manche : nous la conſervâmes juſqu'au jour, qui nous fit voir qu'elle étoit eſcortée par un Vaiſſeau de guerre Anglois de cinquante-quatre canons, qui s'appelloit le *Coventry*. Je fis ſignal à l'*Auguſte*, de donner au milieu de la Flotte, & je m'avançai vers le *Coventry* pour l'aborder ; un peu trop d'ardeur me le fit dépaſſer de la portée du piſtolet, & manquer ce premier abordage ; je revins auſſi-tôt ſur lui, & m'en rendis maître en moins de trois quarts-d'heure. Douze autres Vaiſſeaux Anglois de cette Flotte furent pris, le reſte ſe ſauva à la faveur de la nuit, qui les déroba à notre pourſuite.

En conduiſant toutes mes priſes à Breſt, nous vîmes deux gros Vaiſſeaux, avec une Corvette qui arrivoient vent arriere, & qui mirent en travers une lieue au vent de nous. Je reconnus aiſément la *Revanche*, & le *Falmouth*, avec ma pauvre *Mouche*. Cet objet mit tout mon ſang en mouvement ; & quoiqu'affoibli d'Equipage & embarraſſé de toutes ces priſes, je mis, ſans balancer, toutes mes voiles au vent pour les joindre, & leur livrer combat ; alors bien loin de ſoutenir la gageure, ils pri-

rent honteuſement la fuite. Nous les pourſuivîmes juſqu'à la nuit, qui m'obligea de rejoindre mes priſes, pour les mettre en ſûreté dans le port de Breſt. 1704.

Pendant cette relâche, j'obtins du Roi la permiſſion de faire conſtruire une Frégate de vingt-ſix canons, qui fut nommée la *Valeur*; j'en confiai le commandement à mon jeune frere, dont l'application & la bravoure donnoient de grandes eſpérances, & en attendant qu'elle fût achevée, je remis en mer avec mes deux Vaiſſeaux, & deux Frégates de vingt à vingt-ſix canons, qui ſe joignirent à moi: je fis en leur compagnie trois priſes Angloiſes, à la vue du Cap-Lézard. J'avois fait mettre ma Chaloupe à la mer avec deux Officiers, & ſoixante de mes meilleurs Matelots, afin de les amariner, quand tout d'un coup il parut à la pointe du jour deux gros Vaiſſeaux de guerre, qui arriverent ſur nous avec tant de vîteſſe, que je n'eus pas le loiſir de reprendre une partie de mes gens, ni celui de me préparer au combat, comme je l'aurois voulu. J'en fis cependant le ſignal à mes camarades, & courant à la rencontre du plus gros Vaiſſeau ennemi, nommé le *Rocheſter*, de ſoixante-ſix canons, je me préſentai pour l'aborder; auſſi-tôt

1704. qu'il me vit à portée du piſtolet, prêt à le prolonger il me lâcha ſa bordée de canons chargés à mitrailles, qui me hacha toutes mes voiles d'avant, leſquelles ſe trouvant dénuées de bras de bouline, & d'eſcoutes, ſe coëfferent ſur les mâts, & firent prendre à mon Vaiſſeau vent d'avant, malgré ſon gouvernail. Dans cette ſituation, l'ennemi eut le temps de me tirer une ſeconde bordée, qui m'enfiloit de l'arriere à l'avant, & qui me mit beaucoup de gens hors de combat. Tous mes mâts en furent endommagés, & ma vergue de grand hunier ayant été coupée en deux, tomba par malheur ſur ma grande voile, qu'elle perça à droite & à gauche, & qu'elle embarraſſa tellement, que je ne pouvois abſolument plus manœuvrer.

Dès qu'il me fut poſſible de mettre le vent dans les voiles de mon Vaiſſeau, tout ce que je pus faire fut de donner ma bordée à l'ennemi, & de gouverner enſuite vent arriere, pour travailler à me remettre un peu en érat ; j'étois obligé, en faiſant cette manœuvre, d'aller ranger de fort près le ſecond Vaiſſeau ennemi, nommé le *Modéré*, de cinquante-ſix canons, contre lequel mon camarade canonnoit de loin. Nous nous tirâ-

mes, en paſſant nos deux bordées de ca-
non & de mouſqueterie, & je conti- 1704.
nuai de gouverner, vent arriere, afin de me rejoindre à l'*Auguſte*; & de revenir enſemble à la charge, auſſi-tôt que j'aurois pu remettre mes manœuvres un peu en ordre. Je voudrois pouvoir diſſimuler ici que mon camarade, bien loin de courir à mon ſecours, ou du moins de m'attendre, mit des voiles pour s'éloigner de moi, pendant que les deux Vaiſſeaux ennemis s'étant mis à droite & à gauche du mien, me combattoient avec une extrême vivacité; je faiſois auſſi feu ſur eux des deux bords; & je ne voulus pas permettre qu'on mît davantage de voiles, ni même que l'on coupât le cablot de ma chaloupe que j'avois à la remorque. Malgré cet exemple, l'*Auguſte* fit encore appareiller ſon foch d'avant, qui étoit la ſeule voile qui lui reſtoit à mettre; & les deux Frégates de leur côté ne firent pas le moindre mouvement pour venir me ſeconder. Je ne ſai pas en vérité ſi le deſſein des uns & des autres n'étoit point de me ſacrifier, toutes les apparences y étoient; mais il arriva que mon Vaiſſeau, ſans avoir de grand hunier, ſans aucunes menues voiles, & traînant une chaloupe,

— alloit encore plus vîte que l'*Auguſte* ;
04. avec toutes ſes voiles. Laſſé cependant, & outré de cette indigne manœuvre, après lui avoir fait inutilement ſignal de venir me parler, je lui fis tirer un coup de canon à balle ; & ma réſolution étoit priſe de faire ceſſer mon feu ſur les Anglois, & de pointer tous mes canons ſur lui, s'il avoit tardé plus long-temps à obéir à mon ſignal. Il cargua enfin ſes voiles, & les ennemis nous voyant joints, arriverent vent arriere, & ceſſerent le combat, après avoir tiré chacun leur bordée à mon camarade ; cette diſtinction marquoit aſſez l'eſtime qu'ils faiſoient de ſa façon d'agir. Je paſſe auſſi légérement qu'il m'eſt poſſible ſur l'ingratitude de cet Officier, que j'avois préſervé l'année précédente d'une Eſcadre Hollandoiſe, en m'expoſant ſeul, comme je l'ai raconté, pour empêcher que le Vaiſſeau du Roi le *Bienvenu*, qu'il montoit alors, ne tombât au pouvoir des ennemis. J'éviterois même d'en parler, ſi je n'avois à me juſtifier de n'avoir pas pris ces deux Vaiſſeaux Anglois, leſquels ne m'auroient certainement pas échappé, ſi j'avois été paſſablement ſecondé. La manœuvre des deux Frégates ne fut pas plus eſtimable que celle de l'*Auguſte* ;

bien loin de ſe tenir à portée de nous jetter du renfort, ſi nous avions abordé les Vaiſſeaux ennemis, comme c'étoit mon intention, elles s'éloignerent avec nos priſes, pour juger des coups en toute ſûreté. 1704.

Après cette aventure je me hâtai de retourner à Breſt avec mes trois priſes, impatient de faire tomber le commandement de l'*Auguſte* à quelqu'autre Officier de meilleure volonté; mais celui-ci trouva tant de protection auprès du Commandant du Port, que je fus contraint de ſouffrir qu'il continuât de le monter pendant le reſte de la campagne. Cette dure néceſſité me piqua ſi vivement, que j'aurois abandonné le commandement de ces Vaiſſeaux, & même entiérement quitté le ſervice, ſi l'amour & le reſpect que j'avois pour la perſonne du Roi, joints au deſir ardent de mériter ſon eſtime, n'euſſent été plus puiſſants que mon reſſentiment. Ce chagrin fit que je me joignis au Vaiſſeau du Roi le *Prothée*, qui étoit prêt de mettre à la voile, ſous le commandement de M. de Roquefeuille, aimant mieux ſervir ſous les ordres d'un ſi brave homme, que de commander à gens ſur leſquels je ne pouvois plus compter. Nous achevâmes la campagne à l'entrée de la Manche ſans

— faire aucune rencontre digne d'attention,
05. & je revins désarmer à Breſt.

Les Vaiſſeaux du Roi le *Jaſon* & l'*Auguſte*, y furent carénés de frais. Ce dernier fut monté par M. le Chevalier de Neſmond; & la Frégate la *Valeur*, étant achevée, mon jeune frere en prit le commandement. Nous établîmes notre croiſiere à l'entrée de la Manche, & ſur les côtes d'Angleterre: nous y trouvâmes deux Vaiſſeaux de guerre Anglois; l'*Eliſabeth* de ſoixante-douze caanons, & le *Chatam* de cinquante-quatre. Ils arriverent vent arriere ſur nous, & nous leur épargnâmes la moitié du chemin: je m'avançai ſur l'*Eliſabeth*, & me préſentai pour l'aborder du côté de babord; nos bordées de canon & de mouſqueterie furent tirées à bout touchant, & au milieu de la fumée, ſon petit mât de hune tomba; le grand feu qui ſortoit des deux Vaiſſeaux, m'empêcha de le remarquer, & fit que je ne pus modérer ma courſe aſſez à temps pour jetter mes grapins à ſon bord; ainſi je le dépaſſai malgré moi, de la portée du piſtolet. Il profita de cette occaſion, arriva par ma pouppe, & m'envoya ſa bordée de tribord, qu'il n'avoit point encore tirée. J'arrivai comme lui, & lui ripoſtant

la mienne, je le tins ſous le feu conti-
l de ma mouſqueterie, faiſant gou- 1705.
ner mon Vaiſſeau, de façon à ne plus
iquer un ſecond abordage. Le Capi-
ie de l'*Eliſabeth* fit tous ſes efforts
ir l'éviter ; mais je le ſerrai de ſi près,
s'apperçevant qu'il ne pouvoit plus
liſpenſer d'être accroché, & que ſon
uipage, ſaiſi d'épouvante de voir tous
s Officiers & tous mes ſoldats le ſabre
a main, rangés ſur le platbord, prêts
e lancer dans ſon Vaiſſeau, commen-
it à abandonner ſes poſtes ; il fit baiſ-
ſon pavillon, & ſe rendit après une
ure & demie de réſiſtance.

Dès le commencement de l'action, M.
Chevalier de Neſmond, & mon fre-
, s'étoient préſentés avec la même au-
ce, & ils avoient tiré leurs bordées
ix deux Vaiſſeaux ennemis ; comme ils
e virent attaché opiniâtrement à l'*E-
ſabeth*, ils tournerent du côté du *Cha-
m*, pour l'aborder : leurs efforts furent
ains, par l'habileté du Capitaine de ce
aiſſeau, qui avoit eu la précaution de
tenir aſſez au vent de ſon camarade,
our éviter l'abordage ; d'ailleurs ſon
aiſſeau allant mieux que ceux des au-
es, il étoit par conſéquent le maître
le combattre à telle diſtance qu'il vou-

loit. Quand il vit l'*Eliſabeth* rendu, il
705. mit toutes ſes voiles au vent, pour s'échapper. Attentif à ſa manœuvre, je m'apperçus, étant encore bord à bord de l'*Eliſabeth*, de ce qu'il voulut faire; & comme mon Vaiſſeau alloit infiniment mieux que l'*Auguſte* & la *Valeur*; je ne balançai point à les charger du ſoin d'achever d'amariner le Vaiſſeau pris. Je fis pouſſer en même temps au large, & toutes mes voiles furent miſes au vent, pour atteindre le *Chatam*, que je connoiſſois pour un excellent Vaiſſeau. Je ne pus jamais l'approcher plus près que la portée du fuſil; il fut même aſſez heureux pour n'être ni démâté ni déſemparé de toutes les bordées que je lui tirai; je le pourſuivis à coups de canon juſqu'à la vue des côtes d'Angleterre, & la nuit ſeule me fit ceſſer la chaſſe pour rejoindre l'*Eliſabeth*, & mes deux camarades.

Le lendemain il s'éleva une tempête qui nous ſépara tous, & qui mit l'*Eliſabeth* en grand danger de périr ſur les côtes de Bretagne. Cet orage appaiſé, je joignis l'*Auguſte* & l'*Eliſabeth*; & nous fîmes route enſemble pour nous rendre dans le Port de Breſt. Chemin faiſant, nous découvrîmes ſous le vent, deux Corſaires Fleſſinguois, l'un de quarante

te canons, & l'autre de trente-ſix, nous attendirent aſſez téméraire- 1705.
nt. Je courus ſur eux ; & ayant de-
ıcé mes camarades, je joignis ces
ıx Vaiſſeaux, qui étoient demeurés
panne, à une portée de fuſil l'un de
ıtre. Je donnai, en paſſant, toute ma
rdée de canon & de mouſqueterie au
ıs fort des deux qui s'appelloit l'*Aı-
zone*. Je comptois qu'il en ſeroit dé-
ité ou déſemparé, que le laiſſant à
'uguſte, qui s'avançoit à toutes voi-
, je pourrois rejoindre & réduire ai-
ıent ſon camarade ; mais le premier
yant pas été fort incommodé de ma
rdée, ces deux Vaiſſeaux prirent auſſi-
chaſſe, l'un d'un côté & l'autre de
ıtre, & je me trouvai dans le cas d'op-
. Je revins ſur le plus fort, comman-
par un déterminé Corſaire, qui ſe
endit comme un lion pendant près
deux heures : il eſt vrai que dans le
ı de temps que j'avois couru ſur ſon
narade, il avoit eu l'habileté de ga-
:r une portée de fuſil au vent, & par
te raiſon, je ne me trouvois plus en
ıation de l'aborder. Un peu trop de
ıfiance m'avoit même empêché de
ındre les précautions néceſſaires pour
ıter ou ſoutenir l'abordage ; j'eus bien-

tôt lieu de m'en repentir, puiſqu'il eut
1765. l'audace d'arriver ſur moi au milieu du combat, & de prolonger ſa civadiere, dans l'intention de m'aborder moi-même, ou de m'obliger à plier. A l'inſtant je fis ceſſer le feu de mon canon & de ma mouſqueterie, détachant au plus vîte deux de mes Sergents pour aller chercher des haches d'armes, des ſabres, des piſtolets & des grenades; & tout d'un coup faiſant border mon artimon, je pouſſai mon gouvernail à venir au vent, afin de ſeconder le deſſein que l'Ennemi paroiſſoit avoir de me joindre. Ce mouvement ralentit ſon ardeur, & le porta à retenir le vent, enſorte qu'il ne fit que toucher mon boſſoir en paſſant, & pouſſa en même temps au large; dans cette ſituation, je lui lâchai toute ma bordée de mouſqueterie & de canon, que j'avois fait charger à double charge: cette bordée fut ſuivie de trois autres coup ſur coup, qui, donnés à bout touchant, le démâterent de tous ſes mâts, & le raſerent comme un ponton. Ce brave Capitaine ne ſe rendit qu'à la derniere extrêmité. Je le remarquai dans le combat, ſe portant le ſabre à la main, la tête levée, de l'arriere à l'avant de ſon vaiſſeau, & eſſuyant une

grêle de coups de fusils, dont ses habits & son chapeau furent percés en plusieurs endroits : aussi me fis-je un vrai plaisir de le traiter avec toute la distinction que méritoit sa valeur. Je suis même fâché d'avoir oublié le nom d'un homme si intrépide ; je n'aurois pas manqué de le mettre ici. 1705.

M. le Chevalier de Nesmond, après avoir poursuivi pendant un assez long-temps l'autre Corsaire Flessinguois, sans le pouvoir joindre, revint avec l'*Elisabeth* se rallier à moi ; & nous arrivâmes tous deux, peu de jours après, dans la rade de Brest, avec nos deux prises, l'*Elisabeth* & l'*Amazone*.

Mon frere, s'étant trouvé séparé de nous par la tempête le lendemain de la prise de l'*Elisabeth*, rencontra un Corsaire de Flessingue aussi fort d'équipage & de canons que la *Valeur*. Mon frere lui livra combat, & l'ayant démâté du mât de hune, il l'aborda, & s'en rendit maître, après une défense opiniâtre. Il étoit occupé à faire raccommoder sa prise démâtée, & à se rétablir du désordre où cet abordage l'avoit mis, quand deux autres Corsaires ennemis de trente-six canons chacun, attirés par le bruit du canon, fondirent tout à coup sur lui, le

forcerent d'abandonner ſa priſe, & le
705. chaſſerent juſqu'à Saint Jean-de-Luz, où il ſe refugia. Il en ſortit peu de temps après, & prit un bon Vaiſſeau Anglois, chargé de Sucre & d'Indigo; il ſe mettoit en devoir de le conduire dans le Port de Breſt, où il comptoit me rejoindre, lorſqu'il eut le malheur de trouver en ſon chemin un autre Corſaire Ennemi de quarante quatre canons, qui l'attaqua, & qui voulut lui faire abandonner ſa priſe. Quoique l'Equipage de la *Valeur* fût conſidérablement diminué par les différents combats que cette Frégate avoit rendus, mon frere ſoutint l'attaque, eſſuya deux abordages conſécutifs ſans plier, & ſe comporta avec tant de fermeté & de conduite, qu'au rapport de tout ſon Equipage, il auroit enlevé le Corſaire, ſi dans le dernier choc il n'eût pas été mortellement bleſſé d'une balle, qui lui fracaſſa toute la hanche. Il reçut ce malheureux coup dans le temps même que le pont & le gaillard de l'Ennemi étoient abandonnés, & qu'une partie des plus déterminés Soldats de la *Valeur* pénétroient à ſon bord. Ce funeſte accident les obligea de ſe rembarquer précipitamment, & de pouſſer la Frégate du Roi au large du Vaiſſeau Ennemi,

qui n'eut jamais le courage de profiter de la conſternation que ce malheur avoit cauſé ; enſorte que mon pauvre frere, après avoir mis ſa priſe en ſûreté, arriva mourant à Breſt. Je courus à ſon Vaiſſeau avec autant d'inquiétude que d'empreſſement : je le fis mettre ſur des matelats dans ma Chaloupe, & je le tranſportai moi-même à terre, où je lui procurai tous les ſecours poſſibles. Mes ſoins & ma tendreſſe ne purent le ſauver. Il expira peu de jours après avec une fermeté & une reſignation exemplaire. 170

C'eſt ainſi que la mort m'enleva en peu de temps deux freres, l'un après l'autre : le caractere que je leur avois connu, dans un âge ſi tendre, promettoit infiniment ; & leur valeur m'auroit été d'une grande reſſource dans toutes mes expéditions. Je les aimois tendrement ; & je demeurai d'autant plus accablé de la mort de ce dernier, qu'elle réveilla dans mon cœur l'idée du premier, qui avoit fini entre mes bras. Ce triſte ſouvenir, malgré le temps & la raiſon, me pénetre encore d'une douleur très-amere & très-vive.

Dans ce même temps il y avoit dix-ſept Vaiſſeaux de guerre dans la rade de Breſt, ſous le commandement de M. le

— Marquis de Coëtlogon, Lieutenant-
105. Général des Armées Navales, & ſur l'avis que l'on avoit eu que les Anglois avoient formé de tous leurs Gardes-côtes raſſemblés une Eſcadre de vingt-un Vaiſſeaux de guerre, qui barroient l'entrée de la Manche, ce Général, plein de valeur & de zele pour le ſervice du Roi & pour la gloire de la Nation, brûloit d'envie de mettre à la voile, & de les aller combattre. Cette occaſion d'honneur ſuſpendit mon affliction & me fit preſſer la carene de mes deux Vaiſſeaux. L'activité avec laquelle j'y fis travailler me mit bientôt en état d'aller offrir mes ſervices à M. de Coëtlogon : je lui dis que je me faiſois un devoir & un plaiſir bien ſenſible de pouvoir ſervir ſous ſes ordres, dans une occaſion où j'eſpérois me rendre digne de ſon eſtime, & que je l'attendrois auſſi long-temps qu'il le jugeroit à propos. Ces offres furent reçues avec de grandes marques de reconnoiſſance ; mais cette bonne volonté demeura ſans effet, par un Conſeil de Guerre que tint là-deſſus M. le Comte de Châteaurenaud, qui commandoit à Breſt, dans lequel il fut jugé que les Ennemis étoient trop ſupérieurs, de maniere qu'on arrêta que la plus grande par-

tie des Vaiſſeaux qui compoſoient cette Eſcadre, rentreroient dans le port. Cette réſolution me fut annoncée par M. le Marquis de Coëtlogon, qui m'en parut mortifié; & je le fus auſſi extrêmement par l'intérêt que je prenois à la gloire des armes du Roi, qui auroient certainement triomphé. J'en puis parler ſavamment, puiſque je tombai peu de jours après, comme je le dirai bientôt, au milieu de ces vingt-un Vaiſſeaux Anglois. Ils étoient, il eſt vrai, ſupérieurs en nombre à ceux que commandoit M. de Coëtlogon, mais ils étoient moins forts. J'ai remarqué que le ſort de preſque tous les conſeils qui ont été tenus dans la Marine, a été de choiſir le parti le moins honorable & le moins avantageux; ainſi je mourrai perſuadé que dans les occaſions où le péril eſt grand, & le ſuccès incertain, c'eſt au Commandant à décider ſans aſſembler de conſeil, & à prendre ſur lui le riſque des bons ou des mauvais événements; autrement la nature, qui abhorre ſa deſtruction, ſuggere imperceptiblement à la plupart des conſeillers tant de raiſons plauſibles ſur les inconvénients à craindre, que le réſultat eſt toujours de ne point combattre, parce que la pluralité des voix l'emporte. 1705.

1705. Quoi qu'il en ſoit, M. le Marquis de Coëtlogon n'étant pas le maître de ſuivre les mouvements de ſon courage, me pria de ne plus différer mon départ; ainſi je mis à la voile avec nos deux ſeuls Vaiſſeaux.

Deux jours après, étant à l'entrée de la Manche, pendant la nuit, un Vaiſſeau vint à paſſer entre nous deux; nous revirâmes ſur lui, & le conſervâmes. A la pointe du jour, je me trouvai à portée du fuſil, un peu au vent, & de l'arriere de lui. Mon Camarade ſe trouva ſous le vent, à peu près à même diſtance; je ne tardai pas long-temps à reconnoître le *Chatam*, ce Vaiſſeau qui m'avoit échappé lorſque l'*Eliſabeth* fut pris. Le Capitaine du *Chatam* reconnut auſſi mon Vaiſſeau, & cette connoiſſance le détermina à revirer tout d'un coup vent arriere. Nous en fîmes autant, & le tenant entre nous deux, cette ſituation preſſante l'obligea de commencer le combat avec l'*Auguſte*, qui de ſon côté ſe mit à le canonner vivement. La crainte que j'avois que ce Vaiſſeau ne m'échappât une ſeconde fois, me rendit très-attentif ſur tout ce qui pouvoit aſſurer le ſuccès de mon abordage. J'avois ordonné à tous mes gens de ſe coucher ſur le pont ſans

branler, mon deſſein étant de l'aborder ſans tirer un ſeul coup; & j'étois ſur le point de le prolonger, quand la ſentinelle cria du haut des mâts, qu'il découvroit pluſieurs Vaiſſeaux venant à toutes voiles ſur nous; je me fis apporter mes lunettes d'approche, & reconnoiſſant que c'étoit l'Eſcadre Angloiſe en queſtion, je revirai de bord ſans balancer, & fis ſignal à mon Camarade d'en faire autant. Il tarda un peu, à cauſe de la fumée qui l'empêchoit de diſtinguer mon ſignal; auſſi-tôt qu'il s'en apperçut, il revira de bord, & laiſſa le *Chatam* incommodé au point d'être obligé de mettre à la bande, dès qu'il nous vit éloignés de la portée du canon. Nous prîmes chaſſe, & mîmes toutes nos voiles au vent; mais cette Eſcadre, compoſée des meilleurs Vaiſſeaux d'Angleterre, frais carénés, joignit à vue d'œil l'*Auguſte*, que je ne voulois pas abandonner. L'affaire me paroiſſant des plus ſérieuſes, je conſeillai, à M. le Chevalier de Neſmond de jetter à la mer ſes ancres, ſa chaloupe, ſes mâts, & ſes vergues de rechange; en un mot, de ne rien ménager pour ſauver le Vaiſſeau du Roi de ce danger preſſant. 1705.

Ces précautions furent vaines; les En-

nemis qui portoient le premier vent avec
1705. eux, nous joignirent, vers les cinq heures du soir, à portée du canon. Je réfléchis, mais un peu tard, que mon secours étoit fort inutile contre un si grand nombre de Vaisseaux de guerre, qui tous alloient mieux que l'*Auguste*, & qu'il y avoit de la témérité à hazarder de perdre deux Vaisseaux au lieu d'un. Dans cette vue, je fis signal à M. le Chevalier de Nesmond de tenir un peu plus le vent, ayant remarqué que c'étoit la situation où il alloit le moins mal; de mon côté je pris le parti d'arriver un peu davantage : mon idée en cela, étoit que l'Escadre ennemie ne voudroit pas se séparer, par la crainte qu'elle auroit de celle de M. le Marquis de Coëtlogon, qui, la trouvant dispersée, auroit pu lui faire un mauvais parti. Toutes ces réflexions me faisoient espérer qu'un de nous deux, au moins, se sauveroit. Je me flattois même que s'ils s'attachoient au *Jason* seul, qui étoit un excellent Vaisseau, nous pourrions fort bien leur échapper tous deux. Ce raisonnement fut déconcerté par leur manœuvre; six d'entr'eux se détacherent sur l'*Auguste*, & les quinze autres me poursuivirent. L'un d'eux, nommé le *Monster*, de soi-

xante-quatre canons, me joignit avec une vîteſſe extrême. A peine eus-je le temps de me diſpoſer au combat, & de ranger chacun à ſon poſte, que ce Vaiſſeau fut à portée du piſtolet ſur moi. La précipitation avec laquelle mes gens ſe préparerent, fit que les Canonniers de la premiere batterie jetterent à la mer une partie des avirons de mon Vaiſſeau, n'ayant pas le temps de les rattacher aux bancs du ſecond pont. J'eus la curioſité, avant que de commencer le combat, de ſavoir le nom d'un Vaiſſeau ſi ſurprenant par ſa légéreté, & je le lui fis demander par un Interprete. Cette interrogation déplut au Capitaine, qui, pour réponſe, m'envoya toute ſa bordée de canon & de mouſqueterie, tirée à bout touchant. Tous ces coups donnerent dans le corps de mon Vaiſſeau; & la mer étant fort unie, j'aurois eu beaucoup de monde hors de combat, ſans cette précaution que j'avois eue d'ordonner à tous mes gens, & même aux Officiers, de ſe coucher le ventre ſur le pont, & de ne ſe relever qu'au ſignal que je leur en ferois moi-même, avec ordre de pouſſer, en ſe relevant, un cri de *Vive le Roi*, & de pointer tous les canons les uns après les autres, ſans ſe preſſer. Cet 1705.

1705. ordre fut exécuté très-réguliérement ; & réuſſit à ſouhait. Je n'eus que deux hommes de tués, & trois de bleſſés ; & de ma ſeule décharge de canons & de mouſqueterie, je mis près de cent hommes ſur le carreau dans le *Honfler*. Le déſordre y fut ſi grand, que je n'aurois pas manqué de l'enlever d'emblée, s'il n'avoit pas arrivé tout à coup vent arriere, & s'il n'eut pas été ſoutenu de près par pluſieurs gros Vaiſſeaux, leſquels me ſeroient tombés ſur le corps, avant que j'euſſe pu débarraſſer le mien d'un pareil abordage. Cependant il fut près de trois quarts-d'heure ſans oſer m'approcher de plus près que la portée du fuſil. Sur ces entrefaites, le vent ceſſa ; & les Ennemis, après m'avoir harcelé juſqu'à minuit, m'entourerent de toutes parts, & me laiſſerent en repos. Ils étoient bien perſuadés que je ne leur échapperois pas, & qu'à la pointe du jour ils ſe rendroient maîtres de mon Vaiſſeau, avec moins de riſque & beaucoup plus de facilité ; j'en étois moi-même ſi bien convaincu, que j'aſſemblai tous mes Officiers pour leur déclarer, que ne voyant aucune apparence de ſauver le Vaiſſeau du Roi, il falloit au moins ſoutenir la gloire de ſes armes juſqu'à la derniere extrêmité ;

& que la meilleure forme, à mon ſens, d'y procéder, étoit d'eſſuyer, ſans tirer, le feu des Vaiſſeaux qui nous environnoient, & d'aller tête baiſſée aborder, debout au corps, le Commandant; que pour plus grande ſûreté, je me tiendrois moi-même au gouvernail du Vaiſſeau, juſqu'à ce qu'il fût accroché au bord de l'Ennemi, lequel ne s'attendant point à un pareil abordage, & n'ayant pas par conſéquent le temps de faire les diſpoſitions néceſſaires pour le ſoutenir, nous donneroit peut-être occaſion de faire une action brillante avant que de ſuccomber ſous le nombre; qu'à toute aventure, & de quelque maniere que la choſe tournât, il étoit au moins bien certain que le pavillon du Roi ne ſeroit jamais baiſſé, tant que je vivrois, par d'autres mains, que par celles de ſes Ennemis. 1705.

M. de la Jaille, & M. de Bourgneuf Gravé, mes deux principaux Officiers, parurent charmés de ma réſolution; & tous unanimement aſſurerent qu'ils périroient eux-mêmes, plutôt que de m'abandonner. Quand j'eus donné mes ordres pour rendre cette ſcene plus vive & plus éclatante, je me ſentis plus tranquille, & voulus prendre ſur mon

lit une heure de repos; mais il me fut
1705. impoſſible de fermer l'œil; & je revins ſur mon gaillard, où j'étois triſtement occupé à regarder les uns après les autres tous les Vaiſſeaux dont j'étois entouré, entr'autres celui du Commandant, qui étoit remarquable par ſes trois feux à pouppe, & par un quatrieme dans ſa grande hune. Au milieu de cette morne occupation, je crus m'appercevoir demi-heure avant le jour, qu'il ſe formoit une noirceur à l'horiſon par le travers de notre boſſoir, & que cette noirceur augmentoit peu à peu. Je jugeai que le vent alloit venir de ce côté-là; & comme j'avois mes baſſes voiles carguées, & mes deux huniers tout bas, à cauſe du calme, je les fis rappareiller ſans bruit, & orienter en même temps toutes les autres, pour recevoir la fraîcheur qui s'avançoit: j'employai auſſi ce qui me reſtoit d'avirons à gouverner mon Vaiſſeau, afin qu'il prêtât le côté au vent lorſqu'il viendroit. Il vint en effet, & trouvant mes voiles bien braſſeyées, & diſpoſées à le recevoir, il le fit tout d'un coup aller avant. Les Ennemis qui dormoient en toute confiance, n'avoient point ſongé à ſe mettre dans le même état. Dans leur ſur-

priſe ils prirent tous vent d'avant, & perdirent un temps conſidérable à mettre toutes leurs voiles, & à revirer vent arriere pour me rejoindre. Toute cette manœuvre me fit gagner ſur eux une bonne portée de canon d'avance ; & alors le vent augmentant inſenſiblement, mon Vaiſſeau qui alloit très bien quand il ventoit un peu frais, avança de maniere que l'Eſcadre ennemie n'eut plus, à beaucoup près, ſur moi le même avantage qu'elle avoit eu. Le ſeul *Honſter* me joignit encore à portée du fuſil, & ſe remit à me canonner dans la hanche ; mais je lui ripoſtois ſi vivement, que chaque bordée l'obligeoit à culer, & le rebutoit. Cette chaſſe dura juſqu'à midi ; & comme le vent augmentoit toujours, je m'éloignai de plus en plus de tous les Vaiſſeaux de cette Eſcadre ; le *Honſter* même commença à reſter auſſi de l'arriere de nous. Ce fut pour lors que je me regardai comme un homme vraiment reſſuſcité, ayant cru fermement que j'allois m'enſevelir ſous les ruines du pauvre *Jaſon*. Je me proſternai pour en rendre grace à Dieu, & je continuai ma route, pour aller relâcher au plutôt dans le premier port de France ; car j'avois été obligé, pour ſauver le Vaiſſeau du 1705.

Roi, de jetter à la mer, non-seulement
1705. toutes mes ancres, à l'exception d'une, mais aussi tous les mâts, & toutes les vergues de rechange.

Je trouvai le lendemain, à la pointe du jour, un Corsaire de Flessingue, de vingt canons, nommé le *Paon*. L'état où j'étois, ne m'empêcha pas de le poursuivre jusqu'à la vue de Belle-Isle; & m'en étant rendu maître, je le conduisis au Port-Louis. J'y trouvai trois Vaisseaux du Roi, mouillés sous l'Isle de Grois; c'étoit l'*Elisabeth* que j'avois pris sur les Anglois, la campagne précédente, avec l'*Achille* & le *Fidele*, tous trois sous le commandement de M. de Ribérette, qui n'attendoit qu'un vent favorable pour retourner à Brest. Je pris au Port-Louis une seconde ancre, & un mât de hune de rechange, & comme j'avois donné un rendez-vous à M. le Chevalier de Nesmond, en cas que nous puissions échapper de l'Escarde ennemie, je crus devoir m'y rendre, & ne pas laisser un Vaisseau du Roi plus long-temps exposé à tomber au pouvoir des Anglois, d'autant plus que je savois qu'il n'alloit pas bien, & d'ailleurs que leurs Vaisseaux gardes-côtes s'étoient mis sur le pied de croiser, au moins deux ou

trois enſemble. Quelques envieux voulurent donner à cette réſolution un air de témérité, & me blâmerent hautement d'avoir remis en mer avec un Vaiſſeau auſſi délabré que l'étoit le *Jaſon*. Il eſt vrai qu'il étoit fort maltraité dans ſes œuvres-mortes, & que ſa pouppe étoit criblée; mais d'ailleurs il ne faiſoit point d'eau, & ſes mâts étoient en aſſez bon état : ainſi ce délabrement de pouppe ne pouvoit que me cauſer perſonnellement un peu d'incommodité, choſe que je ſacrifiois volontiers à mon devoir. 1705.

Je mis donc à la voile avec les trois Vaiſſeaux du Roi qui s'en alloient à Breſt, & les ayant quittés ſur Pennemarch, je fus droit à mon rendez-vous, & j'y croiſai pendant quinze jours, ſans découvrir l'*Auguſte*. J'en tirai un ſiniſtre augure; à ſon défaut, je trouvai le Fleſſinguois l'*Amazone*, que j'avois pris la campagne précédente, & qu'un de mes amis avoit armé pour me venir joindre. Nous prîmes enſemble deux aſſez bons Vaiſſeaux Hollandois venant de Curaçao, chargés de cacao & de quelque argent : il en conduiſit un à Saint-Malo, & je me rendis avec l'autre dans le Port de Breſt. J'appris en y arrivant, la priſe de l'*Auguſte*, dont voici les principales circonſtances.

1705. Ce Vaiſſeau, après avoir exécuté le ſignal que je lui avois fait de tenir plus de vent, avoit été pourſuivi par ſix Vaiſſeaux détachés de l'Eſcadre Angloiſe. L'un d'eux le joignit & lui livra combat, à peu près dans le temps que je fus attaqué par le *Honſter*. M. le Chevalier de Neſmond ſe défendit fort vigoureuſement ; & le vent ayant ceſſé, il ſe ſervit de ſes avirons qu'il avoit conſervés, car nous en avions chacun trente, pour s'éloigner des ennemis. Il fut en cela favoriſé du calme, qui dura toute la nuit ; & à la pointe du jour, il ſe trouvoit déjà éloigné de cinq lieues des Vaiſſeaux qui le pourſuivoient ; mais le vent s'étant levé, ils le rejoignirent vers les cinq heures du ſoir, le combattirent l'un après l'autre, le démâterent, & enfin s'en rendirent maîtres le ſecond jour.

La Frégate la *Valeur*, ſur laquelle mon frere avoit été tué, eut la même deſtinée. Elle étoit ſortie de Breſt peu de jours après nous, ſous le commandement de M. de Saint-Auban, auquel j'avois donné ordre de me venir joindre ſur les parages que je lui avois marqués ; mais il eut le malheur de trouver en ſon chemin le *Honſter*, qui l'atteignit, le déſempara, & l'obligea de céder à la force ſuperieure.

'ar la priſe de ces deux Vaiſſeaux, il
me reſtoit que le *Jaſon*. Tous les au- 1705.
s du Port de Breſt étoient employés
ur le ſervice du Roi, ainſi je remis en
r avec ce ſeul Vaiſſeau, & fus croi-
ſur les côtes d'Eſpagne, dans le deſ-
n de joindre l'Armée navale du Roi,
mmandée par M. le Comte de Tou-
ſe, Amiral de France. Je n'eus pas le
nheur de la découvrir. Je pris en che-
n un Vaiſſeau Anglois, à l'entrée de
riviere de Lisbonne; de là m'étant
ſté à l'ouverture du Détroit de Gi-
ltar, j'y trouvai deux Frégates An-
ſes venant du Levant, l'une de trente
canons en guerre, & l'autre de vingt-
en marchandiſes. Elles réſiſterent trois
arts-d'heure, & ne baiſſerent leur pa-
lon que lorſqu'elles me virent ſur le
nt de les aborder. J'interrogai les
ciers & les Equipages de ces deux pri-
; & ſur l'aſſurance qu'ils me donne-
t tous, qu'ils n'avoient eu aucune
noiſſance de l'Armée navale de Fran-
je jugeai à propos d'aller eſcorter
s priſes juſqu'à Breſt. En faiſant cette
te, je pris à la hauteur de Lisbonne,
autre Vaiſſeau Anglois de cinq cents
neaux, chargé de poudre pour l'Ar-
e ennemie Je fis encore une cinquie-

me priſe de même Nation, que je trou-
1705. vai vers le Cap de Finiſtere ; & je con-
duiſis le tout à Breſt.

L'année ſuivante, j'armai le *Jaſon* &
1706. le *Paon*, ce Fleſſinguois de vingt canons
que j'avois pris l'année précédente. J'en
donnai le commandement à M. de la Jail-
le, qui avoit ſervi avec moi de Lieutenant
& de Capitaine en ſecond, toujours
avec un zele très-diſtingué. L'*Hercule*,
Vaiſſeau du Roi, de cinquante quatre ca-
nons, commandé par M. de Ruis, Lieu-
tenant de Vaiſſeau, eut ordre de venir
du Port Louis ſe joindre à nous dans la
rade de Breſt, & j'y reçus une Lettre
de Sa Majeſté, qui m'ordonnoit d'aller
me jetter dans Cadix qui étoit menacé
d'un ſiege, & d'y ſervir avec ces trois
Vaiſſeaux & leur Equipage, ſous les or-
dres de M. le Marquis de Valdecagna,
Capitaine Général & Gouverneur de la
Place. Le Roi avoit eu la bonté de me
faire Capitaine de Vaiſſeau à la dernière
promotion ; & c'étoit pour moi un mo-
tif de redoubler de zele pour ſon ſer-
vice.

L'*Hercule* tardant trop à ſe rendre à
Breſt, je mis à la voile avec le *Pa-*
pour l'aller chercher au Port-Louis.
Chemin faiſant, je rencontrai un Vaiſ-

ſſinguois, de trente-ſix canons, le *Marlborong*, dont je m'em- 1706.
e trouvai enſuite l'*Hercule* mouil-
'Iſle de Grois; & après avoir fait
a priſe dans le Port-Louis, nous
ous trois à la voile, pour aller à
ſtination.

à la hauteur de Liſbonne, en-
inze lieues au large, nous décou-
ne Flotte de deux cents voiles,
u Bréſil, eſcortée par ſix Vaiſ-
guerre Portugais, depuis cin-
juſqu'à quatre-vingt canons. Cet-
occupoit un très-grand eſpa-
yant remarqué un peloton de
vires Marchands, avec un des
de guerre, qui étoient trois
vent, & ſéparés du corps de
, je compris que nous pourrions
, aſſez aiſément, ce ploton,
illon Anglois, & qu'en amuſant
au de guerre par cette enſeigne
ſe, j'aurois le temps de l'abor-
de prendre enſuite quelques uns
ſſeaux Marchands, avant qu'ils
être ſecourus du reſte de la

égate le *Paon* étoit alors quatre
rriere nous, mais le temps étoit
cieux pour l'attendre; & il ne

1706. convenoit pas de donner de défiance aux ennemis, en temporisant davantage. Je dis donc à M. de Ruis qu'il falloit qu'il coupât ce peloton séparé, & que j'allois aborder le Vaisseau de guerre, tandis qu'il se rendroit maître des Navires Marchands qu'il pourroit joindre. Aussi-tôt nous arborâmes pavillon Anglois; & je m'avançai vers le Vaisseau de guerre Portugais, comme si j'avois eu intention de lui parler en passant, & de lui demander des nouvelles. Il mit en panne pour m'attendre; mais comme il étoit à l'encontre de nous, & qu'il n'étoit pas possible d'exécuter avec succès mon abordage dans une situation semblable, je jugeai à propos de carguer mes basses voiles, & de le ranger sous le vent, afin de l'empêcher d'arriver sur la Flotte. Dans cette idée je ne fis mettre mon pavillon blanc que lorsque je fus à portée du pistolet; & aussi-tôt je lui fis tirer toute ma bordée de canon & de mousqueterie. Ce Vaisseau surpris ne me répondit que de cinq ou six coups de canon; & le feu continuel de ma mousqueterie l'empêchant de pouvoir manœuvrer ses voiles d'avant, j'eus le temps de revirer de bord sur mes deux huniers, & de le prolonger pour exécuter mon abor-

e. Déja mes grapins étoient prêts à
:rocher, quand l'*Hercule* vint paſ- 1706.
à toutes voiles ſous notre beaupré,
:irant ſa bordée, peu néceſſaire, il
procha ſi près de nous deux, que
ır éviter d'être briſés tous les trois
s ce triple abordage, je fus contrai.t
mettre promptement mes voiles ſur
nât, & enſuite d'arriver. Cet acci-
ıt, ou plutôt cette manœuvre incon-
ſtrée, m'ayant fait manquer mon abor-
ge, & le Vaiſſeau Portugais ne paroiſ-
t plus faire aucune réſiſtance, je crus
il n'y avoit plus d'inconvénient à
ſer le ſoin de l'amariner à mon ca-
rade, d'autant plus que mon Vaiſſeau
nt bien mieux que le ſien, je pouvois
ndre plus vîte quelques-uns de ces
iſſeaux Marchands, avant qu'ils fuſ-
ıt ſecourus. Cependant comme dès les
emiers coups que j'avois tirés, ils
oient tous arrivé vent arriere ſur la
otte, & que d'un autre côté tous les
iſſeaux de guerre venoient à toutes
iles à eux, je me trouvai à portée du
non de ces Vaiſſeaux de guerre, avant
e d'avoir pu atteindre un ſeul Vaiſſeau
archand. Pour comble d'infortune M.
Ruis, auquel j'avois laiſſé le ſoin d'a-
ariner ce premier Vaiſſeau de guerre,

au lieu de l'aborder, & de jetter à ſon
1706. bord quelques-uns de ſes gens pour s'en emparer promptement, prit le parti d'y envoyer ſa Chaloupe; mais les Portugais, un peu revenus de leur premier trouble, n'eurent pas plutôt tiré quelques coups de fuſil pour l'empêcher d'aborder, que M. de Ruis la fit revenir, & ſe mit à canonner ce Vaiſſeau ſi vivement, qu'il hacha ſa mâture en pieces, de façon qu'après l'avoir ſoumis, le mât de miſaine tomboit, lorſqu'il y renvoya ſa Chaloupe.

Pendant que cela ſe paſſoit, j'étois occupé à combattre de loin les autres Vaiſſeaux de guerre pour les retarder, en les obligeant à me canonner de même, & pour donner par cette diverſion, tout loiſir à M. de Ruis de bien amariner le Vaiſſeau pris. A la fin, jugeant qu'il avoit eu pour cela un temps plus que ſuffiſant, je revirai de bord ſur lui, & voyant ce Vaiſſeau démâté, je fis préparer un cablot pour le prendre ſur le champ à la remorque. Ma ſurpriſe fut extrême, quand j'appris de M. de Ruis qu'il avoit été contraint de l'abandonner, parce qu'il alloit inceſſamment couler bas, & qu'il avoit eu beaucoup de peine à en retirer nos gens. Lorſ-

Lorſqu'il me tint ce diſcours, le jour alloit finir, & les autres Vaiſſeaux de guerre Portugais n'étant plus qu'à portée du fuſil de nous, le mal me parut ſans remede ; & je fus obligé de m'en rapporter, bien malgré moi, à ce qu'il me diſoit. 1706.

Cependant je conſervai toute la nuit cette Flotte, à la pointe du jour j'apperçus ce Vaiſſeau pris la veille, qui bien loin d'avoir coulé bas, s'étoit remâté avec des mâts de hune, & avoit bravement pris ſa place en ligne avec les autres. Cette apparition, à laquelle je ne devois pas m'attendre, m'engagea à faire venir M. de Ruis, & deux de ſes principaux Officiers, à bord de mon Vaiſſeau, pour ſavoir les raiſons qui les avoient portés à me dire ſi affirmativement que ce Vaiſſeau alloit inceſſamment diſparoître, & en même temps pour m'informer s'il ne s'étoit pas aſſuré, en retirant ſes gens, du Capitaine, ou de quelqu'autre Officier Portugais. Tout ce que je pus tirer de M. de Ruis, fut qu'il avoit été ſi preſſé de ſauver ſon Equipage, à cauſe de l'approche des autres Vaiſſeaux Portugais, & dans l'impatience où il étoit de venir me ſeconder, qu'il n'avoit pas penſé à retirer aucun priſon-

1706. nier d'autant plus qu'on lui disoit à chaque instant que le Vaisseau alloit couler bas.

Je compris à ce discours que la cause de ce malheur venoit du pillage que ses Matelots avoient fait dans ce riche Vaisseau, & que ces coquins, voyant d'un côté qu'il étoit démâté, & s'appercevant de l'autre que ses camarades accouroient à son secours, avoient eu peur de tomber au pouvoir des Ennemis avec leur butin, & que pour l'éviter ils n'avoient point trouvé de meilleur expédient que celui de crier que le Vaisseau alloit couler bas, & qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour se sauver. Alors persuadé qu'il y avoit dans la conduite de M. de Ruis plus de malheur que de mauvaise volonté, & qu'ainsi il étoit inutile de lui faire des reproches, je crus qu'il convenoit au contraire de lui fournir l'occasion de réparer son tort par une action éclatante, en le mettant pour cet effet dans la nécessité d'aller aborder le Commandant Portugais, & en me chargeant de le couvrir du feu de tous les autres Vaisseaux, pendant qu'il exécuteroit son abordage. Je l'avertis que pour y bien réussir, il falloit ne pas tirer un coup, que ses grappins ne fussent

jettés de l'avant & de l'arriere, & nommer pour ſauter à bord la moitié de ſes Officiers, le tiers de ſes ſoldats & de ſes manœuvriers, avec deux hommes de chaque canon, afin que les poſtes reſtaſſent paſſablement garnis. Je lui dis encore que je donnerois ordre à M. de la Jaille, Capitaine du *Paon*, de venir aborder l'*Hercule* auſſi-tôt qu'il le verroit accroché au Commandant Portugais, de lui jetter tout ſon Equipage pour remplacer ceux qui auroient ſauté de ſon bord, & le mettre, par ce renfort, en état de combattre comme auparavant; qu'au moyen de ces précautions, j'étois sûr qu'il enleveroit ce gros Vaiſſeau, dont l'entrepont étoit fort embarraſſé de marchandiſes, & dont l'Equipage, compoſé de différentes nations devoit être très-peu aguerri. Je fis en même temps ſentir à M. de Ruis, que ſi je ne me chargeois pas de cet abordage, c'étoit parce que la manœuvre que j'aurois à faire pour le bien couvrir, étoit la plus délicate & la plus dangereuſe; mais que je comptois bien, que quand il auroit enlevé ce gros Vaiſſeau, il viendroit me rendre le même ſervice que je lui aurois rendu, en me couvrant à ſon tour quand j'irois aborder le Vice-Amiral Portugais. 1706.

tugais, qui le maltraiterent encore davantage.
1706.

Au moyen de tout cela, je me trouvai ſeul au milieu des ennemis. Toutes mes voiles & mes manœuvres étoient hachées ; le vent ayant ceſſé, mon Vaiſſeau avoit bien de la peine à gouverner. Heureuſement les Portugais avoient encore moins de facilité à ſe remuer, à cauſe de leur peſanteur ; l'un d'eux n'avoit pu revirer comme les autres ſur le Commandant, & étoit reſté en panne, aſſez loin de ſes camarades. Je trouvai le moyen de revirer de bord ſur lui, à l'aide de mes avirons ; & je fis tous mes efforts pour le doubler au vent dans la réſolution de l'aborder. Mais toutes mes manœuvres d'avant étant coupées, il me fut impoſſible de le ranger plus près que la demi-portée de fuſil ſous le vent, & comme j'avois d'ailleurs beaucoup de mes gens hors du combat, & que le corps de mon Vaiſſeau étoit trop fort maltraité ; je me contentai de lui donner en paſſant toute ma bordée, & je continuai ma route, pour me tirer hors de portée des autres Vaiſſeaux, qui ne ceſſoient de me canonner.

Dès que je fus débarraſſé, je fis ſignal à l'*Hercule* & au *Paon* de me venir

indre, ils obéirent ; & M. de Ruis me
préſenta les raiſons qui l'avoient obli- 1706.
: de s'écarter de moi, & qu'il n'étoit
s en état de recommencer, ayant un
ſſi grand nombre de ſes gens tués ou
eſſés. Je lui répondis qu'il falloit don-
r encore un coup de collier, & que
; Ennemis étant à proportion plus in-
mmodés que nous, j'étois réſolu de
; pourſuivre juſqu'à l'extrêmité ; en ef-
:, je ne tardai pas à arriver ſur eux ; &
es deux camarades me ſuivirent, ſans
lancer.

Nous commençions à découvrir les
ôtes de Portugal ; & le vent ayant
gmenté, la Flotte ennemie s'efforçoit
en profiter, pour entrer avant la nuit
ns le Port de Lisbonne. La vîteſſe de
on Vaiſſeau me fit gagner deux lieues
r l'*Hercule* & ſur le *Paon* ; en ſorte
ie je joignis vers la fin du jour les Vaiſ-
aux de guerre Portugais, qui étoient
ſtés un peu de l'arriere, pour couvrir
ur Flotte ; ils étoient ſi incommodés, &
rebutés de la beſogne, qu'ils m'aban-
nnerent ce Vaiſſeau de guerre qui
oit été démâté, & pris le jour précé-
nt par M. de Ruis. Je me preſſois de
joindre pour m'en emparer, avant
e la nuit, qui s'avançoit, fût fermée ;

& pour plus grande précaution, j'avois
706. mis ma Chaloupe à la mer prête à l'amariner en cas que mon abordage eût manqué par quelqu'événement imprévu, quand je découvris les briſans des écueils, nommés Arcatophes, à portée du fuſil ſous le vent. Ce Vaiſſeau, dont j'étois ſur le point de me rendre le Maître, toucha deſſus, & alla échouer entre le Fort de Caſcais & celui de Saint Julien. Il s'en fallut très-peu que je ne fiſſe auſſi naufrage ſur ces briſans, n'ayant eu préciſément que le temps de revirer tout d'un coup en l'autre bout.

C'eſt ainſi que par une infinité de circonſtances des plus malheureuſes, & des moins attendues, je perdis une des plus belles occaſions de ma vie. La fortune refuſa de m'enrichir par la priſe de ce Vaiſſeau, qui tout ſeul étoit d'une valeur immenſe. Au milieu du combat trois boulets conſécutifs paſſerent entre mes jambes, mon habit & mon chapeau furent percés de pluſieurs coups de fuſil; & je fus bleſſé, mais légérement, de quelques éclats. Il ſembloit que les boulets & les balles vinſſent me chercher par tout où je portois mes pas.

Après cette aventure malheureuſe, je rejoignis mes deux camarades, & nous

fîmes route pour nous rendre à Cadix, ——
ſuivant les ordres du Roi. M. le Marquis 1706.
de Valdecagnas parut fort aiſe de notre arrivée ; il me chargea du ſoin de garder les Pontals. Je fis entrer nos trois Vaiſſeaux en dedans. Je diſpoſai les Canonniers & les Matelots qui me parurent néceſſaires pour ſervir l'artillerie des deux forts de l'entrée ; & je fis travailler le reſte de nos Equipages à perfectionner la batterie de Saint Louis, qui n'étoit pas achevée. J'ajoutai à ces précautions celle d'avoir des Chaloupes armées de ſoldats, toutes prêtes à ſervir en cas de beſoin ; je fis auſſi armer ſur mon crédit, le Gouverneur ne voulant donner aucuns fonds, un Vaiſſeau, que je fis équiper en brûlot par mes Canonniers, pour le placer avec un va & vient dans la paſſe du Pontal, la plus aiſée à forcer. En un mot, je ne négligeai rien de tout ce qui pouvoit contribuer à la ſûreté des poſtes qui m'étoient confiés, ſans que pour cela j'aſſiſtaſſe moins régulièrement à tous les conſeils que tenoit M. de Valdecagnas.

J'appris qu'il n'y avoit pas pour quinze jours de vivres dans Cadix, quoique le Gouverneur eût ſous ce prétexte exigé de groſſes contributions de tous les

Négociants. Je crus de mon devoir de
1706. lui repréſenter fortement, qu'il étoit abſolument néceſſaire d'y pourvoir inceſſamment s'il ne vouloit ſe trouver expoſé, par ce défaut, à rendre la place à l'armée navale ennemie, que l'on ſait être arrivée ſur les côtes de Portugal. Mes repréſentations réitérées lui déplurent, auſſi profita-t-il du premier prétexte qu'il put trouver de me mortifier; & il l'entreprit, contre la regle & le reſpect qu'il devoit au Roi, qui m'avoit honoré de ſes ordres. Il ſera aiſé d'en juger par le récit que j'en ferai inceſſamment.

On reçut, dans ce temps-là, à Cadix, des nouvelles de Lisbonne, au ſujet de mon dernier combat avec la Flotte Portugaiſe. Elles portoient, que le Marquis de Sainte-Croix, Amiral de cette Flotte, avoit été tué, & beaucoup d'autres Officiers; que cinq de ſes Vaiſſeaux de guerre étoient entrés à Lisbonne fort délabrés, & que le ſixieme ayant été démâté & pourſuivi de près, s'étoit échoué entre les Forts de Caſcais & de Saint Julien; mais qu'on avoit ſauvé une partie de ſes effets. On ajoutoit que ce dernier Vaiſſeau, qui revenoit de Goa, avoit relâché au Bréſil, où il

s'étoit joint à la Flotte ; qu'il étoit riche de plus de deux millions de piaſtres, & que le pillage fait deſſus par les gens de l'*Hercule*, étoit eſtimé à deux cents mille écus ; qu'il étoit même reſté dans le Vaiſſeau Portugais quatorze Matelots François, que le trop de précipitation avoit empêché d'en retirer, leſquels avoient été mis au cachot en arrivant à Lisbonne. On apprit auſſi, par la même voie, que l'Armée navale des ennemis avoit quitté les Côtes d'Eſpagne, & qu'il n'y avoit aucune apparence qu'elle pût déſormais entreprendre le ſiege de Cadix. 1706.

Sur ces nouvelles, je pris l'agrément de M. de Valdecagnas, pour faire ſortir nos Vaiſſeaux des Pontals ; & ayant ſu qu'il y avoit dans le Port de Gibraltar ſoixante Navires chargés de vivres & de munitions pour l'Armée ennemie, je formai le deſſein d'y aller avec le brûlot que j'avois fait équiper à mes dépens, & de les brûler. Je l'aurois exécuté d'autant plus facilement, qu'ils n'étoient ſoutenus d'aucun Vaiſſeau de guerre ; mais j'eus beau répondre du ſuccès à M. de Valdecagnas, & lui faire là-deſſus toutes les inſtances imaginables, il ne voulut jamais y conſentir ; & comme

1706. j'avois ordre exprès de lui obéir, il ne me reſta que le regret de voir échapper une occaſion qui auroit été ſi avantageuſe au ſervice des deux Couronnes.

Lorſque nos Vaiſſeaux mouillerent dans la rade de Cadix, j'avois ordonné que nos Chaloupes allant à terre, ne fuſſent point armées, & qu'il y eut ſeulement un Officier pour en contenir l'Equipage, afin d'éviter toute diſcuſſion avec les Eſpagnols. Il arriva que les Barques de la Douane, abuſant de ma diſcrétion, inſulterent nos Chaloupes à diverſes repriſes, & même les viſiterent contre le droit de la Nation Françoiſe. J'en fis mes plaintes par le canal de M. le Chevalier Renaud, François, & Lieutenant-général au ſervice d'Eſpagne, qui réſidoit à Cadix. Je le priai d'en parler au Gouverneur, afin que l'on punît les coupables d'une pareille violence, & qu'on y remediât à l'avenir, puiſque je ne pouvois ni ne devois ſouffrir qu'on donnât atteinte aux privileges de la Nation, & qu'on inſultât des Vaiſſeaux du Roi. J'ajoutai que le tort des Eſpagnols étoit d'autant plus grand, que nous n'étions là que pour les ſecourir & les protéger. M. de Valdecagnas ne fit aucune

attention à tout ce que lui repréſenta M. Renaud, & négligea entiérement de pourvoir aux inconvénients qui pourroient arriver ; de ſorte que deux jours après une Barque de la Douane inſulta une ſeconde fois la Chaloupe de l'*Hercule*, & en maltraita l'Officier, qui vouloit s'oppoſer à la viſite. M. de Ruis, Capitaine de ce Vaiſſeau, vint à huit heures du ſoir m'en porter ſes plaintes, & me repréſenter qu'ayant l'honneur de commander dans la rade de Cadix pour le ſervice des deux Couronnes, il étoit de mon devoir d'envoyer ſur le champ arrêter cette Barque, & d'en demander hautement juſtice, ſi je ne voulois m'expoſer au reproche d'avoir le premier ſouffert des nouveautés injurieuſes à la Nation, & contraires au reſpect qu'on devoit au Roi. J'eus la précaution de me faire rendre compte par l'Officier & par l'Equipage de la Chaloupe, des circonſtances de cette inſulte, & les ayant trouvé très-graves, je détachai deux Chaloupes ſous le commandement de M. de la Jaille, pour aller arrêter cette Barque, avec ordre exprès de ne point tirer, & de n'uſer d'aucune violence, qu'à la derniere extrémité. La Barque en queſtion s'étoit mêlée parmi 1706.

1706. plusieurs autres, & il eut quelque peine à la trouver ; à la fin l'ayant démêlée, il s'avança sur elle ; aussi-tôt elle prit chasse, & tira la premiere des coups de pierriers & de fusil sur nos Chaloupes. Deux de nos soldats en furent blessés, & deux autres tués, & M. de la Jaille eut le devant de son habit emporté d'un coup de pierrier. Alors se conformant à mes ordres, il aborda cette Barque, s'en rendit maître, & la conduisit à bord de mon Vaisseau. Cet abordage ne se put faire sans effusion de sang ; les Espagnols tirant à toute outrance sur nos gens, ceux-ci ne purent être retenus, & leur tuerent trois hommes, ils en blesserent trois autres, que j'eus soin de faire panser par nos Chirurgiens.

Le lendemain matin je crus devoir descendre à terre avec MM. de Ruis & de la Jaille, pour informer le Gouverneur du fait, & pour lui en demander raison ; mais bien loin de vouloir m'écouter, il me fit arrêter dans son anti-chambre par le Major de la Place ; & je fus conduit en prison à la Tour de Sainte-Catherine. M. Renaud, averti d'un procédé si surprenant, courut lui en représenter toutes les conséquences ; & le trouvant mal disposé il dépêcha un exprès au Marquis de

Villadarias, Gouverneur d'Andalousie, & beau-frere de M. de Valdecagnas, le conjurant de venir interposer son autorité, pour arrêter les suites périlleuses d'une pareille conduite. M. de Villadarias se rendit le jour suivant à Cadix; & dans un conseil qu'il assembla à ce sujet, il fut simplement décidé, que l'Armée navale des ennemis s'étant retirée, & le secours des Vaisseaux François ne paroissant plus nécessaire à la conservation de la Place, on me feroit sortir de prison, & que je pourrois mettre à la voile quand bon me sembleroit. Cela fut exécuté, & je fus conduit à bord de mon Vaisseau. J'y arrivai, outré de l'indigne procédé du Marquis de Valdecagnas, pour récompense des soins & des mouvements que je m'étois donnés avec autant de zele que si j'avois été personnellement chargé de conserver Cadix. Toute ma consolation étoit l'espérance que le Roi, bien informé du fait, en tireroit une satisfaction authentique. En effet, Sa Majesté s'en étant fait rendre compte, exigea du Roi d'Espagne que le Gouvernement de Cadix seroit ôté à M. de Valdecagnas, & celui de l'Andalousie à M. de Villadarias, qui s'étoit donné la licence d'écrire là-dessus en termes très-peu convenables au 1706.

1706. j'avois ordre exprès de lui obéir, il ne me reſta que le regret de voir échapper une occaſion qui auroit été ſi avantageuſe au ſervice des deux Couronnes.

Lorſque nos Vaiſſeaux mouillerent dans la rade de Cadix, j'avois ordonné que nos Chaloupes allant à terre, ne fuſſent point armées, & qu'il y eut ſeulement un Officier pour en contenir l'Equipage, afin d'éviter toute diſcuſſion avec les Eſpagnols. Il arriva que les Barques de la Douane, abuſant de ma diſcrétion, inſulterent nos Chaloupes à diverſes repriſes, & même les viſiterent contre le droit de la Nation Françoiſe. J'en fis mes plaintes par le canal de M. le Chevalier Renaud, François, & Lieutenant-général au ſervice d'Eſpagne, qui réſidoit à Cadix. Je le priai d'en parler au Gouverneur, afin que l'on punît les coupables d'une pareille violence, & qu'on y remediât à l'avenir, puiſque je ne pouvois ni ne devois ſouffrir qu'on donnât atteinte aux privileges de la Nation, & qu'on inſultât des Vaiſſeaux du Roi. J'ajoutai que le tort des Eſpagnols étoit d'autant plus grand, que nous n'étions là que pour les ſecourir & les protéger. M. de Valdecagnas ne fit aucune

ıtion à tout ce que lui repréſenta Renaud, & négligea entiérement ourvoir aux inconvénients qui pour-nt arriver ; de ſorte que deux jours s une Barque de la Douane inſulta ſeconde fois la Chaloupe de l'*Her-* & en maltraita l'Officier, qui vou-s'oppoſer à la viſite. M. de Ruis, itaine de ce Vaiſſeau, vint à huit es du ſoir m'en porter ſes plaintes, ne repréſenter qu'ayant l'honneur commander dans la rade de Cadix le ſervice des deux Couronnes, il de mon devoir d'envoyer ſur le ap arrêter cette Barque, & d'en de-der hautement juſtice, ſi je ne vou-m'expoſer au reproche d'avoir le nier ſouffert des nouveautés injurieu-la Nation, & contraires au reſpect n devoit au Roi. J'eus la précaution ıe faire rendre compte par l'Officier ır l'Equipage de la Chaloupe, des ɔnſtances de cette inſulte, & les t trouvé très-graves, je détachai Chaloupes ſous le commandement M. de la Jaille, pour aller arrêter Barque, avec ordre exprès de ne t tirer, & de n'uſer d'aucune vio-, qu'à la derniere extrémité. La ue en queſtion s'étoit mêlée parmi

1706.

profond reſpect qu'un particulier, comme lui, devoit à un ſi grand Monarque, aïeul de ſon Maître.

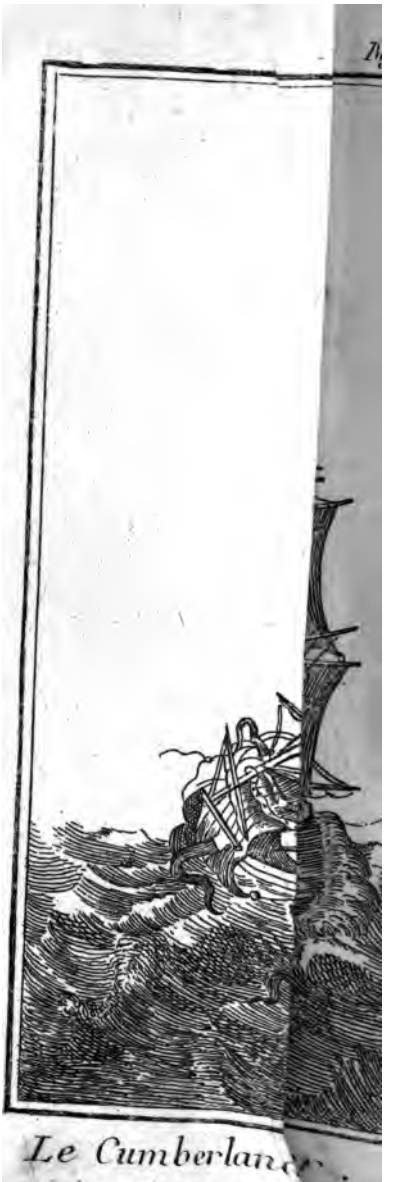
1706.

Impatient de quitter cette terre, je mis à la voile dès le lendemain, & je fis route pour me rendre à Breſt. J'eus en chemin connoiſſance d'une Flotte de quinze Vaiſſeaux Anglois, eſcortée par le *Gaſpard*, Frégate de trente ſix canons. Je fis ſignal à mes camarades de donner dans la Flotte, & j'allai aborder le *Gaſpard*. Celui qui le commandoit ſe défendit très-valeureuſement & ſoutint mon abordage tout autant qu'il lui fut poſſible. M. de Foſſieres, Officier plein d'ardeur, qui étoit mon Capitaine en ſecond, y fut tué; j'eus encore un autre Officier bleſſé, & nous prîmes douze Vaiſſeaux de cette Flotte, que nous conduiſîmes à Breſt.

J'avois marqué, pendant la route, toutes ſortes de prévenances à l'Anglois Capitaine de ce *Gaſpard*; & je m'étois empreſſé à lui faire connoître tout le cas que je faiſois de ſa valeur & de ſa fermeté. Il fut aſſez injuſte pour attribuer mes politeſſes à la crainte de tomber à mon tour entre les mains des Anglois, & il pouſſa l'indiſcrétion juſqu'à m'en faire confidence en mangeant à ma table, entre le deſſert & la fin du repas. Cette in

l'Achille comb

dant le Rubi.



Le Cumberland

mit dans la néceſſité d'en
mon inclination, avec au- 1706.
eté que je lui avois aupara-
gné d'eſtime & d'amitié, afin
bien comprendre que ſi je
la valeur dans les ennemis du
l'ils étoient vaincus, je ſa-
lomter leur orgueil & bra-
ſortes d'événements, quand
ſtion de combattre pour ma

n'ayant fait l'honneur de me
ievalier de l'Ordre de Saint- 1707.
ne fis un devoir d'aller rece-
ide de la main même de ce
e. Je me rendis à Verſailles,
ſté voulut bien me faire con-
e étoit ſatisfaite de mon zele
ervices. Elle m'en donna des
n m'accordant ſes Vaiſſeaux
ixante-quatorze canons, l'*A-*
oixante-ſix, le *Jaſon*, de
uatre, la *Gloire*, de qua-
nazone, de trente-ſix, &
vingt-deux. Je partis promp-
r Breſt; & je choiſis pour
ces Vaiſſeaux MM. de Beau-
Courſerac, de la Jaille, de
& de Kerguelin; & ayant
le, je fus me placer à la hau-

d'environ une lieue ; & je n'étois plus
1707. qu'à une bonne portée de canon de cette Flotte, quand il s'aviſa, au grand étonnement de tous, de venir en travers, & de prendre un ris dans ſes huniers, par un temps où nous aurions pû porter perroquets ſur perroquets. L'eſprit de ſubordination, dont j'ai toujours été plus jaloux que qui que ce ſoit, me fit, contre mon gré, imiter cette manœuvre, qui ſeule nous fit manquer l'entiere deſtruction de cette importante Flotte. Elle étoit raſſemblée ſous le vent de cinq gros Vaiſſeaux Anglois, qui nous attendoient rangés ſur une ligne. Le Vaiſſeau le *Cumberland* de quarre-vingt-deux canons, qui étoit le Commandant, s'étoit placé au milieu ; le *Dévonshire*, de quatre-vingt douze canons, à la tête ; & le *Royal-Oak*, de ſoixante-ſeize, à la queue ; le *Cheſter*, & le *Ruby*, de cinquante-ſix à cinquante-quatre canons chacun, étoient matelots de l'avant & de l'arriere du *Cumberland*. Ils nous prirent d'abord, à ce qu'ils nous ont dit depuis, pour une troupe de Corſaires raſſemblés, dont ils ne faiſoient pas grand cas. Mais nous n'eûmes pas plutôt mis en travers, qu'ils connurent qui nous étions, à la ſéparation des

ırce que le *Maure*, Vaiſſeau
ıte canons, commandé par M. 1707.
ıerie-Miniac, de Saint-Malo,
ı joindre à moi, à la place
qui reſtoit dans le port. Nous
onc tous enſemble de Breſt,
lâmes nous poſter à l'ouver-
Manche. Après avoir reſté trois
rien rencontrer, il me parut
Forbin faiſoit route du côté
rque, lieu de ſon déſarmement.
ja éloigné de moi environ de
ıes, lorſque je remarquai qu'il
ſa manœuvre & ſa route. Je
l avoit fait quelque découver-
ant de ce côté, j'apperçus ef-
ıt une Flotte, qui me parut
ux cents voiles, & vraiſem-
ıt celle dont M. le Comte de
rain nous avoit avertis. Le
nençoit alors à paroître, je
ır m'approcher de M. de For-
concerter enſemble la maniere
cette Flotte, & je me preſſois
dre; mais ayant vu, chemin
ı'il avoit arboré pavillon de
mis auſſi-tôt toutes mes voiles
& chaſſai ſur la Flotte. La lé-
mon Eſcadre, carénée de
fit devancer M. de Forbin

d'environ une lieue ; & je n'étois plus
1707. qu'à une bonne portée de canon de cette Flotte, quand il s'aviſa, au grand étonnement de tous, de venir en travers, & de prendre un ris dans ſes huniers, par un temps où nous aurions pû porter perroquets ſur perroquets. L'eſprit de ſubordination, dont j'ai toujours été plus jaloux que qui que ce ſoit, me fit, contre mon gré, imiter cette manœuvre, qui ſeule nous fit manquer l'entiere deſtruction de cette importante Flotte. Elle étoit raſſemblée ſous le vent de cinq gros Vaiſſeaux Anglois, qui nous attendoient rangés ſur une ligne. Le Vaiſſeau le *Cumberland* de quarre-vingt-deux canons, qui étoit le Commandant, s'étoit placé au milieu ; le *Dévonshire*, de quatre-vingt douze canons, à la tête ; & le *Royal-Oak*, de ſoixante-ſeize, à la queue ; le *Cheſter*, & le *Ruby*, de cinquante-ſix à cinquante-quatre canons chacun, étoient marelots de l'avant & de l'arriere du *Cumberland*. Ils nous prirent d'abord, à ce qu'ils nous ont dit depuis, pour une troupe de Corſaires raſſemblés, dont ils ne faiſoient pas grand cas. Mais nous n'eûmes pas plutôt mis en travers, qu'ils connurent qui nous étions, à la ſéparation des

mâts de nos Vaiſſeaux, & à la hauteur de leurs œuvres mortes. L'affaire leur parut ſérieuſe ; & le Commandant fit ſignal dans l'inſtant aux Bâtiments de tranſport de ſe ſauver comme ils pourroient par différentes routes ; d'où il eſt aiſé de conclure, que ſi nous les euſſions attaqués, ſans nous amuſer inutilement à prendre des ris, ils étoient tous indubitablement perdus, & que par conſéquent les projets formés par les Puiſſances alliées contre la maiſon de France, pour achever de conquérir l'Eſpagne, ſe ſeroient trouvés dès-lors entiérement renverſés ; d'autant plus que l'Archiduc & le Roi de Portugal attendoient, avec la plus grande impatience, ce convoi que la Reine d'Angleterre leur envoyoit, pour les ſoulager un peu dans l'extrême détreſſe où ils étoient, & ſur-tout le premier, depuis la bataille d'Almanza qu'il avoit perdue quelques mois auparavant. 1707.

Impatient de voir que M. de Forbin ne ſe preſſoit pas d'arriver, & réfléchiſſant que la journée s'avançoit beaucoup, puiſqu'il étoit près de midi, & que nous étions à la fin du mois d'Octobre, je fis ſignal à tous les Vaiſſeaux de mon Eſcadre de venir me parler les uns après les autres. J'ordonnai à M. le Cheva-

1707. mes gens que j'avois nommés pour sauter à l'abordage du *Cumberland*, s'efforcerent de pénétrer à son bord, mais très-peu y réussirent, à cause de son beaupré rompu, qui rendoit l'approche de ce Vaisseau aussi difficile que dangereuse. MM. de la Calandre, de Blois, & Dumenaye, Officiers sur la *Gloire*, furent les premiers qui s'élancerent dedans, à la tête de quelques vaillants hommes. Ils tuerent & mirent en fuite ce qui restoit d'Anglois sur le pont & sur les gaillards, & se rendirent les maîtres du Vaisseau. Alors voyant qu'ils me faisoient signe avec leurs mouchoirs, & que l'on baissoit le pavillon Anglois, je fis cesser le feu, & j'empêchai qu'il ne sautât un plus grand nombre de mes gens à bord. Au même instant je fis pousser au large pour me porter dans les lieux où je pourrois être de quelque utilité.

M. le Chevalier de Beauharnois, qui montoit l'*Achille*, avoit abordé de son côté, avec toute l'audace possible, le *Royal-Oak*; & ses gens s'étant présentés pour sauter à l'abordage, il étoit prêt de s'en rendre maître, lorsque le feu prit dans son Vaisseau à des gargousses pleines de poudre. Ses ponts & ses

les gaillards en furent enfoncés, & plus de cent hommes y perdirent la vie. Il fit pouſſer au large, & fut aſſez heureux pour éteindre cet embraſement, après bien du travail; mais pendant ce temps-là, le *Royal Oak*, dont le beaupré ſe trouvoit rompu, avoit profité de l'occaſion, & s'étoit ſervi de toutes ſes voiles pour ſe ſauver. 1707.

M. le Chevalier de Courſerac, qui commandoit le *Jaſon*, aborda auſſi le *Cheſter*; & les grappins s'étant rompus, les deux Vaiſſeaux ſe ſéparerent; M. le Chevalier de Neſmond, qui le ſuivoit ſur l'*Amazone*, voulut en profiter & aborder à ſon tour ce Vaiſſeau Anglois: mais n'ayant pas modéré ſa courſe aſſez à temps, il le dépaſſa malgré lui; alors M. de Courſerac revint deſſus, & l'enleva à ce dernier abordage, ce qui fit prendre à M. de Neſmond le parti d'exécuter l'ordre que je lui avois donné de fondre au milieu de la Flotte, & il s'empara d'un aſſez grand nombre de ſes Bâtiments de tranſport.

Le *Maure*, commandé par M. de la Moinerie-Miniac, avoit, ſuivant ſa deſtination, abordé le *Ruby*; & dans le temps même qu'il y étoit accroché,

—— M. le Chevalier de Forbin vint à toutes
107. voiles donner de ſon beaupré ſur la poupe de cet Anglois qui ſe rendoit. M. de Forbin prétendit que c'étoit à lui qu'il s'étoit rendu, quoiqu'il n'eût pas jetté un ſeul homme à ſon bord. Cette prétention lui fit d'autant moins d'honneur, que le témoignage des Anglois ne lui étoit pas favorable, & que ce brave Général auroit pu trouver, s'il l'avoit voulu, des occaſions plus glorieuſes d'exercer ſon courage.

Auſſi-tôt que j'eus fait pouſſer mon Vaiſſeau au large du *Cumberland*, j'examinai, avec attention, la face du combat; & ma premiere penſée fut de courir ſur le *Koyal-Oak*, que je voyois fuir en très-mauvais état, & que j'aurois certainement enlevé d'emblée, ſans beaucoup de danger, & ſans effuſion de ſang. Cette action m'auroit peut-être fait plus d'honneur que le combat ſanglant que je rendis contre le *Dévonshire*. Je crois pouvoir avancer hardiment, que dans cette occaſion, l'intérêt de ma gloire particuliere céda à un motif plus généreux. Je vis que M. le Chevalier de Tourouvre, qui commandoit le *Blak-Owal*, Vaiſſeau de cinquante-quatre canons de l'Eſca-

dre de M. de Forbin, oſoit attaquer ce *Dévonshire*, qui en portoit quatre-vingt-douze, & que ſuivi du *Salisbury*, monté par M. Bart, il s'avançoit pour l'aborder avec une intrépidité héroïque. Je remarquai même qu'il avoit déja briſé ſon beaupré ſur la pouppe de ce gros Vaiſſeau, dont le feu, infiniment ſupérieur, & l'artillerie formidable, hachoient en pieces ces deux pauvres Vaiſſeaux. Touché de cet exemple de valeur, je volai au ſecours de ce brave Chevalier, & je pris la réſolution d'aborder de long en long le *Dévonshire*. J'avois déja plongé ma civadiere, & j'étois ſur le point de l'accrocher, quand je vis ſortir de ſa pouppe une fumée ſi épaiſſe, que la crainte de brûler avec lui, me fit le battre à portée de piſtolet, juſqu'à ce que j'euſſe vu ce commencement d'incendie éteint. Il me ſeroit difficile de tracer une peinture ſenſible du feu terrible de canon & de mouſqueterie que j'en eſſuyai pendant trois quarts-d'heures, attendant toujours que la fumée de ſa pouppe fût un peu ralentie pour l'aborder. Il me mit dans cette attente plus de trois cents hommes hors de combat. Enfin, déſeſpéré de voir périr tous 1707.

mes gens l'un après l'autre, je me ré-
1707. ſolus à tout événement de l'accrocher, & fis pouſſer mon gouvernail à bord. Déja nos vergues commençoient à ſe croiſer, lorſque M. de Burgnon, l'un de mes Lieutenants, qui commandoit la mouſqueterie & la manœuvre, vint précipitamment me faire remarquer que le feu, qui s'étoit fomenté dans la poupe du *Dévonshire*, ſe communiquoit à ſes haubans, & à ſes voiles de l'arriere. Frappé d'un danger ſi preſſant, je fis à l'inſtant changer la barre de mon gouvernail, & appareiller tout ce qui me reſtoit de voiles, détachant des Officiers pour aller ſur le bout des vergues couper avec des haches mes manœuvres, qui étoient embarraſſées avec celles de l'Ennemi. A peine m'en étois-je éloigné de la portée du piſtolet, que le feu ſe communiqua de l'arriere à l'avant de ce gros Vaiſſeau, avec tant de violence, qu'il fut conſumé en moins d'un quart-d'heure. Tout ſon Equipage périt au milieu des flammes & des eaux, à l'exception de trois de ſes Matelots, qui ſe trouverent, après l'affaire, à bord de mon Vaiſſeau, où ils étoient paſſés de vergues en vergues, lorſqu'ils s'apperçu-

rent du motif qui me faiſoit abandonner mon abordage avec tant de précipitation. Ils m'aſſurerent qu'il y avoit plus de mille hommes dans ce Vaiſſeau, lequel portoit, outre ſon Equipage, plus de trois cents Officiers ou Soldats paſſagers. Je n'eus pas de peine à le croire, vu la vivacité avec laquelle ſon canon & ſa mouſqueterie étoient ſervis. 1707.

Après ce ſanglant combat, mon Vaiſſeau reſta tellement délabré, que je fus deux jours entiers ſans pouvoir remuer. Le corps du Vaiſſeau, les mâts, les voiles, les manœuvres, tout étoit haché, le gouvernail étoit de même par deux balles barrées de trente-ſix livres; je demeurai dans cette perplexité, ne ſachant ce que les autres Vaiſſeaux étoient devenus. Chacun d'eux avoit pris le parti de ſe rallier, ou de pourſuivre les débris de cette Flotte; je ſavois ſeulement que le *Royal-Oak* s'étoit ſauvé, ayant bien remarqué que M. de Forbin n'avoit pas jugé cette conquête digne de ſon attention. J'avoue que ſi j'euſſe été capable de me repentir d'une bonne action, & ſi je n'avois pas eu préſente l'utilité qui devoit en revenir au Roi d'Eſpagne, j'au-

rois eu quelque regret d'avoir laiſſé
1707. échapper un ſi beau Vaiſſeau, qui étoit pour ainſi dire, en mes mains, & d'avoir été me faire hacher en pieces, pour avoir la douleur de voir périr mille infortunés, d'un genre de mort ſi affreux. Le ſouvenir de ce ſpectacle effroyable me fait encore frémir d'horreur.

Avant que de finir le récit de ce combat, je ne puis m'empêcher de parler de l'action d'un de mes Contre-Maîtres, qui ſauta le premier à bord du *Cumberland*, par-deſſus ſon beaupré rompu, & qui pénétra à ſon pavillon de pouppe pour le baiſſer; il étoit occupé à en couper la driſſe, quand il vit quatre Soldats Anglois, qui s'étoient tenus ventre à terre, s'avancer ſur lui le ſabre haut. Dans ce péril imprévu, il conſerva aſſez de jugement pour jetter à la mer le pavillon Anglois, & pour s'y lancer enſuite lui-même, il eut auſſi la préſence d'eſprit de ramaſſer le pavillon dans l'eau, & de gagner à la nage un Chaloupe que le *Cumberland* avoit à la remorque; il en coupa le cablot, & ſe ſervant d'une voile qu'il trouva dedans, il arriva vent arriere, & ſe rendit dans cet équipage à bord

de l'*Achille*, qui étoit reſté en travers ſous le vent, pour ſe rétablir du déſordre où ſon abordage l'avoit mis. Le pavillon, dont je parle ici, fut porté dans l'Egliſe de Notre-Dame à Paris, avec ceux des autres Vaiſſeaux de guerre Anglois. Et ſur le compte que je rendis de cette action à M. le Comte de Pontchartrain, le Roi, ſur ſon rapport, voulut la récompenſer d'une médaille d'or, & faire Maître d'Equipage ce vaillant homme. Il s'appelloit Honnorat-Toſcan, & naviguoit en 1712, en ſa qualité de Maître, avec M. le Chevalier de Fourgerai, lorſqu'il fut pris par le *South-Seas-Caſtel*. Les Matelots ou Soldats Anglois, ayant ſu que c'étoit lui qui avoit fait la belle action dont je viens de parler, lui firent eſſuyer mille indignités. Je n'ai pas voulu paſſer ſous ſilence ni cette action, ni la récompenſe que ce brave Soldat en reçut du Roi. Ce grand Prince n'apprenoit jamais une action de valeur du moindre de ſes Sujets, qu'il ne lui en fît connoître ſa ſatisfaction par quelque grace. 1707.

Tous les Vaiſſeaux de mon Eſcadre, & de celle de M. Forbin, arriverent deux jours avant moi dans la rade

de Breſt, avec le *Cumberland*, le *Cheſter* & le *Ruby*. Le *Cumberland* étoit mené à la remorque en triomphe, par le Vaiſſeau de ce Général, de la même maniere que s'il en avoit été perſonnellement le vainqueur.

Outre les Vaiſſeaux de tranſport, dont j'ai dit que l'*Amazone* s'étoit emparée, & qu'elle conduiſit à Breſt, il y en eut pluſieurs autres qui furent pris par différents Corſaires, qui ſe trouverent à portée de profiter de la déroute, & qui les firent entrer dans d'autres Ports de France (*).

M. le Comte de Forbin dépêcha à ſon arrivée M. le Chevalier de Tourouvre, pour porter au Roi la nouvelle de ce combat. J'appris dans la ſuite que ce dernier m'avoit rendu, auprès de Sa Majeſté, toute la juſtice que je pouvois attendre d'un caractere auſſi généreux que le ſien; je la lui rendis auſſi toute entiere, quand j'eus l'honneur d'entretenir à mon tour le Roi, ſur les circonſtances de cette action.

(*) Rapin Thoyras, ou ſon Continuateur, convient, page 184 du XII. Tome de ſon Hiſtoire d'Angleterre, que ce convoi diſſipé, fit preſqu'autant de tort aux affaires de l'Archiduc, qu'en avoit fait la Bataille d'Almanza.

Je reçus alors une Lettre très-obligeante de M. le Comte de Pontchartrain, qui me témoignoit la satisfaction que Sa Majesté avoit de mes services, en considération desquels Elle vouloit bien m'accorder une pension de mille livres sur son Trésor Royal. J'eus l'honneur de l'en remercier très-humblement; mais je lui demandai en grace de faire tomber cette pension à M. de Saint-Auban, mon Capitaine en second, qui avoit eu une cuisse emportée à l'abordage du *Cumberland*, & qui avoit plus besoin de pension que moi. J'ajoutai que je me trouverois trop récompensé, si je pouvois, par mes très-humbles supplications, obtenir l'avancement des Officiers qui m'avoient si valeureusement secondé; mais que si le Roi me jugeoit digne de quelque grace particuliere, j'espérois de sa bonté qu'il voudroit bien m'accorder des Lettres de Noblesse pour mon frere ainé & pour moi, puisque je devois à son secours & à ses soins tout ce que j'avois fait d'estimable, & l'honneur que j'avois d'être connu de Sa Majesté, par les occasions qu'il m'avoit procurées de servir sans discontinuation. M. le Comte de Pontchartrain 1707.

trouva quelque difficulté à m'obtenir
7. cette grace, ou plutôt il jugea à propos de me la réſerver pour récompenſe de quelque nouvelle action, croyant ſans doute que cet objet me rendroit encore plus ardent ; mais il eſt certain que je n'avois pas beſoin d'être aiguillonné, & que le deſir que j'avois de mériter les bontés du Roi, & d'être utile à l'Etat, étoit ſeul plus capable de m'animer, que toutes les récompenſes. Auſſi ne m'étois-je porté à lui demander cette grace, que par rapport aux grandes obligations que j'avois à mon frere, dont le zele pour le ſervice du Roi étoit égal au mien. Malgré tous ces motifs, je n'inſiſtai pas, & crus devoir me rendre auprès de Sa Majeſté, pour lui repréſenter de vive voix les ſervices des Officiers qui s'étoient diſtingués ſous mes ordres. Elle eut la bonté d'en avancer pluſieurs, entr'autres M. le Chevalier de Beauharnois, M. le Chevalier de Courſerac, M. de la Jaille, M. de Saint-Auban, & quelques autres.

Ce fut alors qu'ayant le bonheur d'entretenir le Roi du détail de mon dernier combat, je profitai avec empreſſement de l'occaſion, pour lui faire

connoître toute la valeur de M. le Chevalier de Tourouvre. Je lui fis une peinture ſi vive de l'intrépidité de cet Officier, que Sa Majeſté ſe tournant vers M. de Buſca, Lieutenant des Gardes du Corps, qui avoit l'honneur de ſervir auprès d'Elle, lui demanda ſi feu Ruyter, ſon bon ami, en auroit fait autant. Il lui répondit qu'on ne pouvoit rien ajouter au portrait que je venois de faire du mérite & de la bravoure de M. de Tourouvre, & qu'il n'en étoit pas ſurpris, ayant connu deux de ſes freres dans les troupes de terre de Sa Majeſté, qui n'étoient pas moins valeureux que celui-ci. M. le Maréchal de Villars, qui étoit auſſi préſent, prit la parole, & ajouta des particularités de leurs ſervices très-avantageuſes, & qui faiſoient connoître que la valeur & la probité étoient héréditaires dans la Maiſon de Tourouvre. Il pouvoit encore y joindre la modeſtie; car je n'ai de mes jours vu de Guerrier, qui joignit à un ſi haut point, cette derniere vertu à tant d'intrépidité. J'ai été bien aiſe de faire connoître, en rapportant tous ces détails, que l'émulation, entre gens d'honneur, ne les empêche point de ſe rendre ré- 1707.

ciproquement juſtice, avec une ſatisfaction intérieure que les faux braves ne connoiſſent pas.

J'étois ſi pénétré des bontés & des diſtinctions dont le Roi avoit daigné m'honorer, & j'avois un deſir ſi preſſant de m'en rendre digne de plus en plus, que je quittai bientôt le ſéjour de Verſailles, pour aller chercher à combattre ſes Ennemis. J'avois demandé, & j'obtins de Sa Majeſté un plus grand nombre de ſes Vaiſſeaux, que je deſtinois à une expédition, dont je ne fis confidence à perſonne, parce que le ſuccès dépendoit d'un profond ſecret. Il s'agiſſoit d'aller attendre la nombreuſe Flotte du Bréſil. J'avois reçu avis que les Ennemis avoient envoyé ſept Vaiſſeaux de guerre au-devant d'elle, & qu'ils croiſoient ſur les Iſles des Açores, où elle devoit paſſer néceſſairement pour s'y rafraîchir, & y prendre eſcorte. Ainſi mon entrepriſe paroiſſoit immanquable à cet atterrage, ſi je pouvois armer aſſez à temps pour me rendre ſur ces côtes, avant qu'elle y fût arrivée.

Je ne tardai donc pas à prendre congé du Roi; & je me rendis en poſte à Breſt, où je fis diligemment équiper

Vaiſſeaux le *Lis*, & le *Saint-Mi-*
, de ſoixante-quatorze canons 1708.
:un, l'*Achille*, de ſoixante-ſix, la
ıphine, de cinquante-ſix, le *Jaſon*,
:inquante-quatre, la *Gloire*, de qua-
e, l'*Amazone*, de trente-ſix, &
'rée, de vingt-deux. Ces Vaiſſeaux
nt montés par M. de Géraldin, M.
Chevalier de Courſerac, M. le Che-
er de Neſmond, M. le Chevalier
Goyon, M. de Miniac, M. de Cour-
c l'aîné, M. de la Jaille, & M. de
guelin. Preſque tous avoient déja
i ſous mes ordres avec diſtinction.
joignis à cette Eſcadre une Corvette
tructure Angloiſe, de huit canons,
r ſervir de découverte. Je la con-
à un jeune homme de mes parents,
engageai une autre Frégate de Sainto
, de trente canons, nommée le
naretz, à venir me joindre dans la
e.

Nous mîmes à la voile, & nous fû-
nous placer à la hauteur de Liſ-
ne. Le Capitaine d'un Vaiſſeau Sué-
, qui en ſortoit, me confirma ce
j'avois appris de la Flotte du Bré-
& me dit que les ſept Vaiſſeaux de
:re que le Roi de Portugal envoyoit
levant d'elle, étoient partis depuis

— deux mois pour l'attendre ſur les Iſles
8. des Açores. Nous cinglâmes de ce côté ; & paſſant hors de la vue de ces Iſles, nous fûmes nous placer à l'Oueſt à quinze lieues d'elles, vers l'endroit où devoit paſſer la Flotte, pour éviter que ces ſept Vaiſſeaux Portugais, ou les Habitants des Iſles, n'euſſent connoiſſance de notre Eſcadre & n'envoyaſſent quelque Vaiſſeau d'avis au-devant de cette Flotte, pour lui faire prendre une autre route. Je détachai en même temps ma Corvette Angloiſe, pour aller faire le tour des Iſles, & reconnoître les ſept Vaiſſeaux en queſtion, avec ordre de les bien examiner, & de venir me rendre compte de leurs forces, & des parages où ils croiſeroient. Elle les trouva à l'Oueſt du Port de la Tercere, qui couroient bord à terre, & bord à la mer. Le Capitaine me rapporta que cette Eſcadre étoit compoſée de trois Vaiſſeaux Portugais, trois Anglois, & un Hollandois ; qu'un des Portugais étoit à trois ponts, & tous les autres depuis cinquante juſqu'à ſoixante-dix canons.

Nous demeurâmes conſtamment près de trois mois ſur ces parages, fort étonnés de ne pas voir paroître la

lotte, & renvoyant tous les quinze
ours la Corvette faire le tour des Iſles, 1708.
lle me rapportoit toujours la même
ioſe des ſept Vaiſſeaux de guerre.
nfin, nous découvrîmes un Vaiſ-
eau venant de l'Oueſt, qui faiſoit rou-
pour ſe rendre aux Iſles, nous le
ourſuivîmes, & ne pûmes le joindre,
cauſe d'un brouillard & de la nuit
ui ſurvint. Je ne doutai pas qu'il n'in-
ormât les Vaiſſeaux Ennemis de notre
roiſiere, & que ceux-ci ne ſe déterми-
aſſent à dépêcher un Vaiſſeau d'avis
-devant de la Flotte, pour la détour-
er de ſa route; & que par conſéquent
lle ne s'éloignât des Iſles pour éviter
'être expoſée à notre inſulte. Cepen-
ant nos proviſions d'eau commen-
oient à manquer, en ſorte que nous
e pouvions demeurer plus de quinze
ours à croiſer ſur ces parages. Cette
onſidération me porta à aſſembler un
Conſeil compoſé de tous les Capitai-
es de l'Eſcadre, auxquels je tâchai de
aire connoître la néceſſité où nous
tions d'aller attaquer, ſans différer,
es ſept Vaiſſeaux de guerre Ennemis,
ans leſquels nous devions vraiſembla-
lement trouver de l'eau, & aſſez de
ivres pour prolonger notre croiſiere

jusqu'à l'arrivée de la Flotte. J'ajoutois
3. que ces Vaisseaux, même seuls, suffisoient pour payer l'armement, les Portugais étant dans l'usage d'avoir beaucoup de canons de fonte ; & j'insistois sur ce qu'il étoit presqu'impossible, qu'ils n'eussent été informés de notre croisiere, par ce dernier Vaisseau que la nuit nous avoit fait manquer, de maniere que si nous tardions davantage à les aller chercher, il étoit indubitable que nous ne les trouverions plus, & que nous tomberions dans le cas de nous voir forcés, par la disette d'eau, à retourner en France, sans avoir rien fait, & ainsi à perdre notre armement entier.

Ce raisonnement étoit naturel ; mais quelque démon, envieux de mon bonheur, empêcha tous les Capitaines de l'Escadre, sans exception, de le goûter. Ils se laisserent aller à l'avis de M. de Géraldin, qui étoit d'attendre constamment la Flotte sur cette croisiere. Ils disoient, pour leurs raisons, que cette Flotte ne pouvoit manquer d'arriver incessamment, le vent étant bon pour l'amener ; qu'en attaquant les sept Vaisseaux, il n'étoit point douteux qu'ils ne nous attendissent de pied ferme,

étant pour le moins auſſi forts que nous ; que le ſort des armes étoit incertain ; que ſuppoſant même que nous les réduiſiſſions, cela ne pourroit ſe faire ſans que pluſieurs de nos Vaiſſeaux ne ſe trouvaſſent déſemparés, & peut-être hors d'état de tenir à la mer ; enfin qu'au pis aller, nous ſerions toujours à portée de les attaquer ; ils ajoutoient que mes Armateurs auroient lieu de me reprocher d'avoir préféré, dans cette occaſion, ma gloire particuliere à leurs intérêts. Enfin, ils m'ébranlerent de façon, que pour ne pas paroître entier dans mes ſentiments, je crus devoir leur accorder quelques jours ; mais cette condeſcendance ne m'empêchoit pas de ſentir que je m'expoſois, par leur conſeil, à un malheur ſans remede. C'eſt le ſeul conſeil que j'aie tenu de ma vie, pour ſavoir s'il étoit à propos de combattre ; & ſi j'en ſuis le maître, ce ſera le dernier. 1708.

Cependant je leur laiſſai un ordre de combat, dans lequel étoient marqués les Vaiſſeaux que chaque Capitaine devoit aborder, leur recommandant à tous de ſe tenir préparés & de me ſuivre au premier ſignal que je ferois. Chaque jour que je différois d'aller aux

1708. Ennemis, me paroiſſoit une année; & j'avois toujours dans l'eſprit les ſuites malheureuſes de notre retardement, que je regardois comme inévitables. Enfin, au bout de quatre jours, n'y pouvant plus tenir, je mis le ſignal de combat, & fis route pour les Iſles. Auſſi-tôt M. de Géraldin me dépécha un Officier pour me demander encore trois jours en grace, & les Officiers de mon Vaiſſeau, qui m'étoient les plus affidés, ſéduits par l'attente de la riche Flotte du Bréſil, & par l'eſpoir d'un butin immenſe, y joignirent des prieres ſi preſſantes que j'eus la foibleſſe d'y conſentir.

Ces trois jours expirés, je fis route pour aller chercher les Ennemis, & ne les trouvai plus, ainſi que je l'avois prévu. Mon embarras devint extrême; je ne ſavois ſi la Flotte n'avoit point paſſé à la faveur de la nuit, & après avoir joint les Vaiſſeaux de guerre, elle n'avoit point continué ſa route pour Lisbonne, ſans s'arrêter aux Iſles. Pour m'en éclaircir, je réſolus d'y faire une deſcente; & pour cet effet ayant paſſé entre les Iſles de Fayal, de Pico, & de Saint-Georges, je remarquai, en rangeant cette

derniere, un Port, au fond duquel étoit une assez jolie Ville, & quelques Forts qui dominoient sur la Marine. Cet endroit me parut très-propre à mon dessein ; & j'ordonnai un détachement de toutes nos Chaloupes, chargées de sept cents Soldats, sous le commandement de M. le Comte d'Arquien, mon Capitaine en second, avec ordre de descendre à terre, & de se rendre maître de la Ville. Avant que de faire partir ces Chaloupes, j'avois envoyé tous nos Canots faire un fausse attaque de l'autre côté, pour y attirer une partie de ces Insulaires. La véritable descente se fit ; & ceux des Ennemis qui voulurent s'y opposer furent mis en fuite & poursuivis si chaudement, que nos troupes entrerent presqu'aussi-tôt qu'eux dans la Ville, qui étoit la Capitale de l'Isle de Saint Georges. La plupart des habitants l'avoient déja abandonnée, les Religieuses même s'étoient sauvées, & avoient gagné les montagnes. Alors je fis porter à terre un grand nombre de futailles pour les remplir d'eau ; & je fis en même temps enlever tout ce qui m'étoit nécessaire en grains & en vins, dont les Magasins de cette Ville regorgeoient. 1708.

1708. Les prisonniers Portugais que l'on fit, me dirent que les sept Vaisseaux de guerre, ayant eu avis par ce Vaisseau que nous avions manqué, & de notre croisiere, & de nos forces, avoient quitté ces parages depuis trois jours, & étoient retournés à Lisbonne; mais que la Flotte du Brésil n'étoit pas encore passée, & qu'on ne savoit ce qui pouvoit la retarder si long-temps. Ce rapport me donna une lueur d'espérance qui s'évanouit bientôt. Nos Vaisseaux furent pris tout à coup d'une tempête qui en mit plusieurs en danger de périr contre ces Isles, & tous dans la nécessité de gagner le large. Cette tempête continua si long-temps, que j'eus beaucoup de peine à retirer les troupes de cette Ville, dont nous nous étions emparés, & que je me vis forcé d'abandonner nos futailles, pour faire promptement route vers les côtes d'Espagne. Mon unique espoir étoit de gagner le Port de Vigo, assez à temps pour y faire de l'eau, & pour revenir attendre la Flotte du Brésil, à la hauteur de Lisbonne. J'y donnai rendez-vous à tous les Vaisseaux de l'Escadre, en cas de séparation; mais nous fumes si contrariés par les vents, & si pressés de la soif, que

chaque Vaiſſeau chercha à gagner le Port qui lui parut le plus à ſa portée ; la *Dauphine*, le *Deſmaretz* & la Corvette ſe ſéparerent les premiers de l'Eſcadre & retournerent en France ; le *Saint-Michel*, le *Jaſon*, la *Gloire* & l'*Amazone* furent à Cadix ; & pour moi j'arrivai à Vigo avec mon ſeul Vaiſſeau & l'*Achille*. 1708.

Cette Flotte du Bréſil avoit atterré aux Iſles des Açores huit jours après que j'en étois parti ; & c'eſt une choſe bien ſurprenante que mon Eſcadre, compoſée d'excellents Vaiſſeaux, ayant ces huit jours d'avance ſur une Flotte, qui n'alloit pas bien, n'ait pu, malgré tous mes efforts, arriver devant elle ſur les côtes de Portugal ; car la plus grande partie de la Flotte étoit entrée dans Lisbonne où dans les Ports voiſins, à peu près dans le même temps que j'entrois dans celui de Vigo. J'étois occupé à y faire de l'eau, lorſqu'un Vaiſſeau de cette Flotte, pouſſé par la tempête, vint échouer à quatre lieues de nous dans le Port de Pontenedro, & fut pris par les Eſpagnols. Je ſortis de Vigo le plus promptement qu'il me fut poſſible, & je fis deux petites priſes de cette même Flotte ; tout le reſte étoit déja ren-

— tré dans ſes Ports, comme je viens de le
708. dire. Ainſi mon armement fut entiérement perdu, & mes vivres étant conſommés, je revins déſarmer à Breſt, avec le *Lis* & l'*Achille*.

M. de Géraldin, qui, par notre ſéparation, ſe trouva Commandant des Vaiſſeaux le *Saint-Michel*, le *Jaſon*, la *Gloire* & l'*Amazone*, étant arrivé dans Cadix, & s'y étant muni d'eau & de vivres, fit en retournant à Breſt trois autres petites priſes Angloiſes, qui ne payerent pas la dépenſe de ſa relâche.

La perte entiere de cet armement, dans lequel nous avions riſqué, mon frere & moi, une bonne partie de notre petite fortune, nous mit hors d'état de continuer des armements auſſi conſidérables.

— Cependant je remis en mer avec le
709. Vaiſſeau l'*Achille* & les Frégates l'*Amazone*, la *Gloire*, & l'*Aſtrée*, montés, par M. le Chevalier de Courſerac, M. de la Jaille, & M. de Kerguelin. J'étois informé qu'une Flotte de ſoixante voiles devoit bientôt ſortir de Kinſal, ſous l'eſcorte de trois Vaiſſeaux de guerre Anglois, de ſoixante-dix, ſoixante, & cinquante-quatre ca-

ions, pour ſe rendre en différents Ports
l'Angleterre. J'allai croiſer ſur ſon paſ- 1709.
age, & je la découvris à la vue du Cap Lézard. La mer étoit trop agitée, & le vent trop fort pour hazarder de les aborder; d'un autre côté les Ennemis étoient ſi ſupérieurs en artillerie, qu'il y auroit eu de la témérité à prétendre de les réduire par le canon. Cependant je conſidérai que pareilles occaſions ne ſe rencontrant pas fréquemment, il falloit les ſaiſir, quand elles ſe préſentoient; que la fortune aidoit ſouvent la valeur un peu téméraire, & qu'enfin le vent pourroit s'appaiſer pendant l'action.

Ces réflexions faites, je fis ſignal à l'*Aſtrée* de donner dans la Flotte; & je m'avançai avec l'*Achille*, l'*Amazone*, & la *Gloire*, pour livrer le combat aux trois Vaiſſeaux qui m'attendoient en ligne au vent de leur Flotte. Je donnai en paſſant ma bordée de canon & de mouſqueterie au Vaiſſeau de l'arriere du Commandant; & pouſſant ma pointe, j'abordai ce dernier de long en long. L'agitation des vagues ne me permit pas de jetter un ſeul homme à ſon bord; & même les deux Vaiſſeaux abordés ſe ſéparerent malgré

mes précautions. Je revins juſqu'à trois
709. fois tenter cet abordage, ſans pouvoir y tenir, ni faire ſauter perſonne de mon Equipage dans de Vaiſſeau; mais le feu de mon canon, de ma mouſqueterie, & d'un très-grand nombre de grenades, fut exécuté ſi vivement, que ſes ponts & ſes gaillards furent couverts de morts, & même abandonnés; ſes vergues de miſaine & de petit hunier coupés; en un mot, je le mis hors d'état de manœuvrer & de ſe défendre.

Dans cette intervalle l'*Amazone* & la *Gloire* combattoient de leur côté les deux autres Vaiſſeaux Anglois : elles étoient trop foibles pour les aborder par un ſi mauvais temps, ſans courir un riſque évident de périr. Ce combat d'ailleurs étoit trop déſavantageux pour elles au canon; auſſi furent elles fort maltraitées, & elles l'auroient été bien davantage, ſi je ne les avois ſecourues par intervalles, en partageant mon feu ſur les Vaiſſeaux qui les combattoient. Cette attention ne put empêcher que la *Gloire* ne demeurât tout à fait déſemparée, avec perte d'un grand nombre d'hommes. M. de la Jaille qui la commandoit, vint me paſſer à pouppe, & me pria de le couvrir, afin

fin qu'il pût travailler à ſe rétablir.

Je n'étois guere moins maltraité, 1709.
yant reçu entr'autres un boulet qui tra-
erſoit ma ſoute aux poudres, leſquelles
ommençoient à ſe mouiller. L'inquié-
ude que j'en devois avoir, ne m'empê-
ha pas de répondre à mon camarade
u'il eût à ſe placer à une portée de fuſil
ous le vent de mon Vaiſſeau, & qu'il
ourroit travailler en ſûreté à ſe bien
établir. En effet, les trois Vaiſſeaux
nnemis étoient battus & délabrés, de
açon à n'en devoir rien craindre. Com-
e l'*Amazone* me parut encore en aſſez
on état, je fis ſignal à M. le Chevalier
e Courſerac qui la montoit, de don-
er dans la Flotte. Il le fit, & amarina
inq bons Vaiſſeaux chargés de tabac,
ns que les Vaiſſeaux de guerre en-
emis oſaſſent faire aucun mouvement
our l'en empêcher. J'étois à demi-por-
e de canon d'eux, avec la Frégate la
loire, prêt à donner deſſus, s'ils
voient branlé. J'eus même l'audace
e faire baiſſer les voiles à quatorze Na-
ires Marchands de leur Flotte, que je
laçai entre la *Gloire* & moi, à deſſein
e les amariner auſſi-tôt que nos cha-
oupes, criblées de coups de canon,
ourroient ſe trouver un peu rajuſtées.

Mais il ſurvint tout à coup un ſi violent
709. orage, que la *Gloire* en fut démâtée, & mon Vaiſſeau couché le plat-bord à l'eau, en danger évident d'être abymé, ſi les écoutes de mes huniers ne s'étoient pas rompues. Au moyen de cet incident les quatorze Vaiſſeaux, que j'avois à ma diſpoſition, ne balancerent pas à arriver vent arriere ſur la côte d'Angleterre, & paſſerent ſous mon beaupré, ſans que je puſſe les en empêcher. Les trois Vaiſſeaux de guerre les imiterent; & ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'eſt que l'*Aſtrée*, qui dès le commencement avoit donné dans la Flotte, avoit briſé ſa chaloupe en la mettant à la mer, & n'avoit pu, à cauſe de la groſſe vague, aborder une ſeule de pluſieurs priſes qu'elle avoit arrêtées; ainſi ces priſes n'étant pas amarinées, profiterent de l'orage, & ſe ſauverent avec les autres. Après ce combat, la tempête devint encore plus affreuſe, & nous ſépara tous. Deux de nos priſes arriverent à Saint-Malo avec l'*Amazone* & l'*Aſtrée*; une autre ſe ſauva dans Calais; & deux firent naufrage ſur la côte d'Angleterre. Je fus auſſi ſur le point de périr, & j'eus toutes les peines du monde à gagner le Port de Breſt avec la Frégate la *Gloire*,

tous-deux en fort mauvais état.

Après les y avoir fait raccommoder, nous retournâmes en croisiere à l'entrée de la Manche ; & nous y vîmes, comme la nuit se formoit, un gros Vaisseau qui couroit, vent arriere, vers les côtes d'Espagne. J'observai sa manœuvre : & réglant les miennes dessus, je le joignis à onze heures du soir ; je le conservai toute la nuit, & mis un feu à poupe, afin que la *Gloire*, qui n'alloit pas si bien que mon Vaisseau, ne me perdît pas de vue. Dès que le jour parut, je m'avançai sur ce Vaisseau étranger, il arbora pavillon Anglois ; & ayant établi une batterie de six canons à l'arriere de sa poupe, j'en essuyai plusieurs décharges, qui tuerent quantité de mes gens, & incommoderent fort mes mâts & mes voiles, parce que fuyant toujours, & allant aussi bien que moi, je fus assez long-temps sans pouvoir le joindre à portée du pistolet. Quand il me vit prêt à l'aborder, il brasseya tout d'un coup les voiles de l'arriere ; & bordant son artimon, poussa son gouvernail à venir au vent, dans la vue de mettre mon beaupré dans ses grands haubans. Attentif à sa manœuvre & à son gouvernail, je fis orienter mes voiles avec la 1709.

même promptitude ; & v
1709. tout d'un coup au vent , j
abordage dangereux , & j
lui-même de long en long. M
furent accrochés au milieu
dées de canon , de mouſquet
grenades , & ce Vaiſſeau fut
moins de trois quarts-d'heure
le mouvement qu'il avoit fai
mon beaupré dans ſes hauba
celui que j'avois fait moi-m
l'éviter , il étoit arrivé que les
ſeaux en préſentant le côté
avoient plié davantage , de m
tous les canons ſe trouverer
couler bas : & mes Canonni
pas le temps d'en laiſſer tomb
ſe, tous leurs coups donnere
carene du Vaiſſeau ennemi.
pavillon fut baiſſé , je fis pou
ge ; & un inſtant après il vint
pouppe , pour m'avertir qu'il
ler bas , ſi je ne lui envoyois
ſecours. Je fis mettre ſur le
Chaloupe à la mer , avec deu
ficiers , & un nombre ſuffiſan
& de charpentiers pour ſauve
ſeau , qui étoit de ſoixante
tout neuf ; il s'appelloit le *B*

Dans ce même inſtant la

joignit, & ſe mit en devoir d'envoyer
auſſi ſa Chaloupe ; mais au milieu de 1709.
cette occupation, il parut tout d'un coup une Eſcadre de quatorze Vaiſſeaux de guerre Anglois, à trois lieues ſur nous, avec tant de vîteſſe, que je n'eus pas le temps de retirer mes gens du *Briſtol* ; il fut dans un moment entouré d'ennemis, & coula bas au milieu d'eux. La moitié des François & des Anglois qui étoient dedans fut noyée ; le reſte fut ſauvé par les Chaloupes des Anglois. M. de Sabrevois, premier Lieutenant de mon Vaiſſeau, Officier plein de mérite, fut du nombre des malheureux ; & MM. de Cuſſy & de Noilles, Enſeignes, ſe ſauverent à la nage. Outre cette perte, j'eus dans cette action quatre-vingt hommes hors de combat ; M. de la Harteloire, fils du Lieutenant-Général de ce nom, jeune homme plein de valeur, fut tué en ſe préſentant des premiers à l'abordage, & il y eut encore deux autres Officiers bleſſés.

Du moment que j'eus connoiſſance de cette Eſcadre, j'arrivai vent arriere avec la *Gloire* ; mes mâts & mes voiles étoient fort maltraités, mes deux vergues de civadiere briſées, mon grand mât de hune percé de deux boulets, &

mes baſſes voiles ſi hachées, que je fus
709. obligé de les changer, en préſence des ennemis. Ils nous joignirent bientôt à portée du canon; M. de la Jaille qui connoiſſoit la ſituation où ſa Frégate alloit le mieux, jugea à propos de prendre chaſſe entre les deux eſcoutes. La connoiſſance que j'avois auſſi de mon Vaiſſeau, m'engagea à tenir un peu le vent. Notre ſort fut bien différent, tout délabré que j'étois, j'eus le bonheur d'échapper aux ennemis; mais trois ou quatre de leurs Vaiſſeaux les plus vîtes joignirent la *Gloire*; M. de la Jaille réſiſta juſqu'à l'extrêmité, & remplit tous ſes devoirs avec ſa valeur ordinaire: il fut enfin contraint de céder à des forces ſi ſupérieures. Le lendemain de ce combat & de cette chaſſe, je trouvai une Frégate Angloiſe qui ſortoit de la Manche, je m'en rendis maître, & la conduiſis dans le Port de Breſt, où je déſarmai.

A peu près dans ce temps-là le feu Roi, ſatisfait de la continuation de mon zele, ſe porta de lui-même à nous accorder, à mon frere & à moi, des Lettres de Nobleſſe les plus diſtinguées, & cette grace nous fit d'autant plus de plaiſir, que nous n'oſions preſque plus nous y

attendre. Nous avions même pris des mesures pour recouvrer des titres & des papiers, que mon frere avoit été obligé de laiſſer, en s'enfuyant avec précipitation de Malaga en Eſpagne, où il étoit Conſul de France, lors de la déclaration de la guerre en 1689. Ce Conſulat avoit été poſſédé de pere en fils par ma famille pendant plus de deux cents ans, & nous nous flattions de trouver dans ces papiers de quoi prouver & faire renaître la nobleſſe de notre extraction, dont j'avois ſouvent entendu parler dans mon enfance. Quoi qu'il en ſoit, la bonté du Roi nous épargna des ſoins, peut-être inutiles; & nous nous tenons plus glorieux, mon frere & moi, d'avoir pu mériter notre Nobleſſe de la bonté d'un ſi grand Monarque, que ſi nous la devions à nos ancêtres, d'autant plus que Sa Majeſté voulut qu'on inſérât dans ces Lettres les ſervices de mon frere, & la plupart des miens. Je ne tardai pas à me rendre auprès d'Elle, pour lui en rendre mes très-humbles actions de graces, & pour avoir l'honneur de lui faire en même temps ma cour; mais cela ne m'empêcha pas de faire armer le *Jaſon*, l'*Amazone* & l'*Aſtrée*, ſous le commandement de M. de Courſerac, qui s'en acquit- 1709.

— ta fort dignement, fit pluſieurs
10. revint déſarmer à Breſt.

Mon ſéjour à Verſailles ne fut
J'étois perſuadé qu'en cherchant
mis du Roi je lui faiſois infinime
ma cour, qu'en faiſant le perſo
courtiſan, auquel je n'étois pas
ainſi je pris congé de Sa Majeſt
retournai à Breſt, où je fis arme
l'*Achille*, la *Dauphine*, le *Jaſon*
mazone. Je montai le *Lis*; &
tre autres furent montés par M.
te d'Arquien, M. le Chevalier
ſerac, M. de Courſerac l'ainé,
Kerguelin.

J'avois reçu avis que cinq
Anglois, venant des Indes Or
devoient aborder à la Côte d'
ſous l'eſcorte de deux Vaiſſeaux
re de ſoixante-dix canons. La
immenſe de ces cinq Vaiſſea
porté l'Amirauté d'Angleterre
partir deux autres de ſoixante-ſi
chacun, pour aller au-devant d
mis à la voile avec ces inſtruct
j'établis ma croiſiere un peu au
la Côte d'Irlande. Je ne tarda
rencontrer un des Vaiſſeaux
par l'Amiral d'Angleterre; je l
avant qu'aucun de mes camar

eux lieües de France.

1 2 L.

arriver à ſa portée, & je m'en rendis maître en moins d'une heure de combat. 1710.
Ce Vaiſſeau, nommé le *Gloceſter*, que je trouvai effectivement monté de ſoixante-ſix canons, comme on me l'avoit marqué, étoit tout neuf; & comme il alloit fort bien, il me parut propre à croiſer avec nous. Je choiſis, pour le commander, M. de Nogent, Capitaine en ſecond ſur mon Vaiſſeau, Officier de mérite & de valeur, s'il en fut jamais, & je le fis armer d'un bon nombre d'Officiers, de Soldats & de Matelots, afin qu'il fût en état de combattre avec nous dans l'occaſion. J'avois trouvé dans ce Vaiſſeau les inſtructions de l'Amiral d'Angleterre touchant ſa deſtination.

Peu de jours après je vis ſon camarade, que je pourſuivis, & qui ſe ſauva à la faveur de la nuit. Ce début me fit eſpérer que ces riches Vaiſſeaux des Indes ne m'échapperoient pas; mais j'eus le malheur de tomber malade d'une dyſſenterie qui me mit à l'extrêmité. Pour comble d'infortune, nous eſſuyâmes pendant quinze jours un brouillard ſi épais, que tous les Vaiſſeaux de l'Eſcadre ne ſe voyant plus, étoient obligés de ſe conſerver par des ſignaux continuels de canon, de fuſils, de cloches, & de tam-

bours. Les Vaiſſeaux des Indes furent aſ-
710. ſez heureux pour paſſer juſtement dans ce temps-là, de ſorte que nous n'en eûmes aucune connoiſſance. Le preſſentiment que j'en avois, me tourmentoit encore plus que mon mal. Dès que ce malheureux brouillard fut diſſipé, je courus à toutes voiles ſur la côte d'Irlande, & j'arrivai préciſément à la vue du Cap de Clare, le même jour que les Vaiſſeaux des Indes atterroient à cette côte. Nous les vîmes du haut de nos mâts, qui entroient dans les Ports de Cork & de Kingſal. Il étoit même reſté de l'arriere d'eux un Vaiſſeau de guerre de trente-ſix canons, que le *Jaſon* approcha à la portée du canon ; il lui tira pluſieurs bordées, ſans pouvoir l'empêcher de ſe refugier parmi des écueils, qui nous étoient inconnus, & de pénétrer dans le fond d'un Port, dont l'entrée paroiſſoit très-dangereuſe. Tant de contre-temps nous ayant fait manquer une ſi belle occaſion, le reſte de la campagne ſe paſſa à peu près de même ; je fis ſeulement une priſe chargée de tabac, & mes vivres étant finis, j'allai déſarmer à Breſt. On m'y débarqua mourant, & je fus très long-temps ſans pouvoir me rétablir ; enfin la nature

ſurmonta le mal, & me remit en état d'aller à Verſailles pour y faire ma cour au Roi. 1711.

Ce fut dans ce voyage que je commençai à former une entrepriſe ſur la Colonie de Rio-Janeiro, l'une des plus riches & des plus puiſſantes du Bréſil. M. du Clerc, Capitaine de Vaiſſeau, avoit déja tenté cette expédition avec cinq Vaiſſeaux du Roi, & environ mille Soldats des troupes de la Marine; mais ces forces n'étant pas à beaucoup près ſuffiſantes pour exécuter un tel projet, il y étoit demeuré priſonnier avec ſix ou ſept cents hommes; le ſurplus avoit été tué à l'aſſaut qu'il avoit donné à la Ville & aux Forteresſes de Rio-Janeiro.

Depuis ce temps-là le Roi de Portugal en avoit fait augmenter les fortifications, & y avoit envoyé en dernier lieu quatre Vaiſſeaux de guerre de cinquante ſix à ſoixante-quatorze canons, & trois Frégates de trente ſix à quarante canons chargés d'artillerie, de munitions de guerre, & de cinq Régiments compoſés de Soldats choiſis, ſous le commandement de Dom Gaſpard d'Acoſta, afin de mettre cet important Pays abſolument hors d'inſulte.

Les nouvelles par leſquelles on avoit

1711. appris la défaite de M. du Clerc & de ſes troupes, diſoient que les Portugais, inſolents vainqueurs, exerçoient envers ces priſonniers toutes ſortes de cruautés, qu'ils les faiſoient mourir de faim & de miſere dans des cachots, & même que M. du Clerc avoit été aſſaſſiné, quoiqu'il ſe fût rendu à compoſition. Toutes ces circonſtances, jointes à l'eſpoir d'un butin immenſe, & ſur-tout à l'honneur qu'on pouvoit acquérir dans une entrepriſe ſi difficile, firent naître dans mon cœur le deſir d'aller porter la gloire des armes du Roi juſques dans ces climats éloignés, & d'y punir l'inhumanité des Portugais par la deſtruction de cette floriſſante Colonie. Je m'adreſſai pour cela à trois de mes meilleurs amis, qui de tout temps m'avoient aidé de leurs bourſes & de leur crédit dans les différentes expéditions que j'avois formées. C'étoit M. de Coulange, aujourd'hui Maître-d'Hôtel ordinaire du Roi, & Contrôleur-Général de la Maiſon de Sa Majeſté, MM. de Beauvais, de la Sandre-le-Fer, de Saint-Malo, tous trois fort eſtimés & très-accrédités. Je leur confiai mon entrepriſe, & les engageai à être Directeurs de cet armement. Mais l'importan & l'étendue de l'expédition

exigeant des fonds très-considérables, nous fûmes obligés de nous confier à trois autres riches Négociants de Saint-Malo, qui étoient MM. de Belle-Isle-Pepin, de l'Epine-Danican, & de Chapdelaine, ce qui faisoit, y compris mon frere, sept Directeurs. Je leur fis voir un état des Vaisseaux, des Officiers, des Troupes, des Equipages, des vivres, & de toutes les munitions nécessaires, suivant lequel la mise hors de cet armement, non compris les salaires payables au retour, devoit monter à douze cents mille livres. 1711.

M. de Coulange vint me joindre à Versailles, afin d'arrêter un traité en forme, & d'obtenir du Ministre des conditions essentiellement nécessaires au succès de mon projet. Il eut besoin d'une patience à l'épreuve, & d'une grande dextérité, pour lever toutes les difficultés qui s'y opposoient. A la fin il y réussit; & M. le Comte de Toulouse, Amiral de France, ne dédaigna pas d'y prendre un assez gros intérêt; ensorte que sur le compte que ce Prince & M. de Pontchartrain en rendirent au Roi, Sa Majesté l'approuva, & voulut bien me confier ses Vaisseaux & ses troupes, pour aller porter le nom François dans un nouveau monde.

1711. Auſſi-tôt que cette réſolution eut été priſe, nous nous rendîmes à Breſt, mon frere & moi, & nous y fîmes diligemment équiper les Vaiſſeaux le *Lis* & le *Magnanime*, de ſoixante-quatorze canons chacun; le *Brillant*, l'*Achille* & le *Glorieux*, tous trois de ſoixante-ſix canons; la Frégate l'*Argonaute*, de quarante-ſix canons, l'*Amazone* & la *Bellone*, autres Frégates, de trente-ſix canons chacune; la *Bellone* étoit équipée en Galiote avec deux gros mortiers, l'*Aſtrée*, de vingt-deux canons, & la *Concorde*, de vingt. Cette derniere étoit de quatre cents tonneaux, & devoit ſervir de vivandier à la ſuite de l'Eſcadre; elle étoit principalement chargée de futailles pleines d'eau.

Je choiſis pour monter les Vaiſſeaux, M. le Chevalier de Goyon, M. le Chevalier de Courſerac, M. le Chevalier de Beauve, M. de la Jaille, & M. le Chevalier de Bois-de-la-Motte. M. de Kerguelin monta la Frégate l'*Argonaute*, & les trois autres furent confiées à MM. de Chenais-le-Fer, de Rogon, & de Pradel-Daniel, tous trois de Saint-Malo, & parents des principaux Directeurs de l'Armement.

Je fis en même temps armer à Ro-

chefort le *Fidele* de ſoixante canons, ſous le commandement de M. de la Moinerie-Miniac, ſous prétexte d'aller en courſe, comme il lui étoit ordinaire. L'*Aigle*, Frégate de quarante canons, y fut auſſi équipée & montée par M. de la Mare-Decan, comme pour aller aux Iſles de l'Amérique ; & je fis préparer ſous main deux Traverſiers de la Rochelle, équipés en Galiotes, avec chacun deux mortiers. 1711.

Le Vaiſſeau le *Mars* de cinquante-ſix canons, fut pareillement armé à Dunkerque, & monté par M. de la Cité-Danican, ſous prétexte d'aller en courſe dans les mers du Nord, comme il faiſoit ordinairement, me ſervant pour tous ces Armements de perſonnes que je faiſois agir indirectement.

Je donnai toute mon attention à faire préparer de bonne heure, avec tout le ſecret poſſible, les vivres, les munitions, tentes, outils, enfin tout l'attirail néceſſaire pour camper, & pour former un ſiége. J'eus ſoin auſſi de m'aſſurer d'un bon nombre d'Officiers choiſis, pour mettre à la tête des troupes, & pour bien armer tous ces Vaiſſeaux. M. de Saint-Germain, Major de la Marine à Toulon, fut nommé par la Cour

pour ſervir de Major ſur l'Eſcadre ; &
1711. ſon activité, jointe à ſon intelligence, me fut d'un ſecours infini pendant cette expédition.

Indépendamment de ces préparatifs, & de tous les Vaiſſeaux que nous faiſions armer, mon frere & moi, nous en engageâmes deux autres de Saint Malo, qui étoient relâchés aux rades de la Rochelle ; le *Chancelier* de quarante canons, monté par M. Danican-du-Rocher, & la *Glorieuſe* de trente, par M. de la Perche. Les ſoins que nous prîmes pour accélérer toutes choſes, furent ſi vifs & ſi bien ménagés, que malgré la diſette où étoient les magaſins du Roi, tous les Vaiſſeaux de Breſt & de Dunkerque ſe trouverent prêts à mettre à la voile dans deux mois, à compter du jour de mon arrivée à Breſt.

J'avois eu avis qu'on travailloit en Angleterre à mettre en mer une forte Eſcadre ; & ne doutant pas que ce ne fût pour venir me bloquer dans la rade de Breſt, je changeai le deſſein où j'étois d'y attendre le reſte de mon Eſcadre, en celui de l'aller joindre aux rades de la Rochelle, ne voulant pas même donner à mes Vaiſſeaux le temps d'être entiérement prêts. En effet, je

mis à la voile le trois du mois de Juin ; & deux jours après il parut à l'entrée du Port de Breſt une Eſcadre de vingt Vaiſſeaux de guerre Anglois, dont quelques-uns s'avancerent juſques ſous les batteries, & prirent deux bateaux de pêcheurs, qui les informerent de ma ſortie; d'où il eſt aiſé de juger que ſans l'extrême diligence qui fut apportée à cet Armement, & le parti que je pris de mettre tout d'un coup à la voile, l'entrepriſe étoit échouée. 1711.

J'arrivai le ſixieme aux rades de la Rochelle ; j'y trouvai le *Fidele*, les deux Traverſiers à bombes, & les deux Frégates de Saint-Malo prêts à me ſuivre.

Le neuvieme du mois je mis à la voile avec tous les Vaiſſeaux raſſemblés, à l'exception de la Frégate l'*Aile*, qui avoit beſoin d'un ſouffrage pour être en état de tenir la mer; je lui donnai rendez-vous à l'une des Iſles du Cap-Verd, où je devois, ſuivant les mémoires que l'on m'avoit donnés, faire aiſément de l'eau & trouver des rafraîchiſſements.

Le vingt-un je fis une petite priſe Angloiſe ſortant de Liſbonne, que je jugeai propre à ſervir à la ſuite de l'Eſcadre.

1711. Le deux Juillet je mouillai à l'Iſle Saint-Vincent, l'une de celles du Cap-Verd, où la Frégate l'*Aigle* vint me joindre. J'y trouvai beaucoup de difficulté à faire de l'eau, & très-peu d'apparence d'y avoir des rafraîchiſſements; ainſi je remis à la voile le ſixieme, avec le ſeul avantage d'avoir mis toutes les troupes à terre, & de leur avoir fait connoître l'ordre & le rang qu'elles devoient obſerver à la deſcente.

Je paſſai la ligne le onze du mois d'Août, après avoir eſſuyé pendant plus d'un mois des vents ſi contraires & ſi frais, que tous les Vaiſſeaux de l'Eſcadre, les uns après les autres, démâterent de leur mât de hune.

Le dix-neuf j'eus connoiſſance de l'Iſle de l'Aſcenſion, & le vingt-ſept me trouvant à la hauteur de la Baye de tous les Saints, j'aſſemblai un conſeil, dans lequel je propoſai d'y aller prendre ou brûler, chemin faiſant, ce qui s'y trouveroit de Vaiſſeaux ennemis; pour cet effet, je me fis rendre compte de la quantité d'eau qui reſtoit dans tous les Vaiſſeaux de l'Eſcadre; mais il s'en trouva ſi peu, qu'à peine ſuffiſoit-elle pour nous rendre à Rio Janeiro; ainſi il fut décidé que nous conti-

nuerions notre route pour aller en droiture à notre deſtination. 1711.

Le onze Septembre on trouva fond, ſans avoir cependant connoiſſance de terre. Je fis mes remarques là-deſſus, & ſur la hauteur que l'on avoit obſervée, après quoi profitant d'un vent frais, qui s'éleva à l'entrée de la nuit, je fis forcer de voiles à tous les Vaiſſeaux de l'Eſcadre, malgré la brume & le mauvais temps, afin d'arriver, comme je fis, à la pointe du jour, préciſément à l'entrée de la Baye de Rio-Janeiro. Il étoit évident que le ſuccès de cette expédition dépendoit de la promptitude, & qu'il ne falloit pas donner aux ennemis le temps de ſe reconnoître. Sur ce principe, je ne voulus pas m'arrêter à envoyer à bord de tous les Vaiſſeaux les ordres que chacun devoit obſerver en entrant, les moments étoient trop précieux : j'ordonnai donc à M. le Chevalier de Courſerac, qui connoiſſoit un peu l'entrée de ce Port, de ſe mettre à la tête de l'Eſcadre, & à MM. de Goyon & de Beauve, de le ſuivre. Je me mis après eux, me trouvant de cette façon dans la ſituation la plus convenable pour obſerver ce qui ſe paſſoit à la tête & à la queue, & pour

y donner ordre. Je fis en même temps
1711. ſignal à MM. de la Jaille & de la Moinerie-Miniac, & enſuite à tous les Capitaines de l'Eſcadre, ſuivant le rang & la force de leurs Vaiſſeaux, de s'avancer les uns après les autres. Ils exécuterent cet ordre avec tant de régularité, que je ne puis aſſez élever leur valeur & leur bonne conduite : je n'en excepte pas même les Maîtres des deux Traverſiers, & de la priſe Angloiſe, qui, ſans changer de route, eſſuyerent le feu continuel de toutes les batteries, tant eſt grande la force du bon exemple. M. le Chevalier de Courſerac, ſurtout, ſe couvrit dans cette journée d'une gloire éclatante par ſa bonne manœuvre, & par la fierté avec laquelle il nous fraya le chemin, en eſſuyant le premier feu de toutes les batteries.

Nous forçâmes donc de cette maniere l'entrée de ce Port, qui étoit défendue par une quantité prodigieuſe d'artillerie, & par les quatre Vaiſſeaux & les trois Frégates de guerre, que j'ai marqué ci-deſſus avoir été envoyés par le Roi de Portugal, pour la défenſe de la Place. Ils s'étoient tous traverſés à l'entrée du Port, mais voyant que le feu de leur artillerie, ſoutenu de celui de tous

leurs Forts, n'avoit pas été capable de nous arrêter, & que nous allions bientôt être à portée de les aborder, & de nous emparer d'eux, ils prirent le parti de couper leurs cables, & de s'échouer ſous les batteries de la Ville. Nous eûmes dans cette action environ trois cents hommes hors de combat; & afin qu'on puiſſe juger ſainement du mérite de cette entrée, j'expoſerai ici quelle eſt la ſituation de ce Port, & j'y joindrai celle de la Ville, & de ſes Fortereſſes. 1711.

La Baye de Rio-Janeiro eſt fermée par un goulet, d'un quart plus étroit que celui de Breſt; au milieu de ce Détroit eſt un gros rocher, qui met les Vaiſſeaux dans la néceſſité de paſſer à portée du fuſil des Forts qui en défendent l'entrée des deux côtés.

A droite eſt le Fort de Sainte-Croix, garni de quarante-huit gros canons, depuis dix-huit juſqu'à quarante-huit livres de balle, & une autre batterie de huit pieces, qui eſt un peu en dehors de ce Fort.

A gauche eſt le Fort de Saint-Jean, & deux autres batteries de quarante-huit pieces de gros canons, qui ſont face au Fort de Sainte-Croix.

Au-dedans à l'entrée à droite eſt le

Fort de Notre-Dame de Bon-Voyage;
1711. ſitué ſur une preſqu'iſle, & muni de ſeize pieces de canon de dix-huit à vingt-quatre livres de balle.

Vis-à-vis eſt le Fort de Villegagnon, où il y a vingt pieces du même calibre.

En avant de ce dernier Fort eſt celui de Sainte-Théodore, de ſeize canons qui battent la plage. Les Portugais y ont fait une demi-lune.

Après tous ces Forts on voit l'iſle des Chevres, à portée du fuſil de la Ville, ſur laquelle eſt un Fort à quatre baſtions, garni de dix pieces de canon, & ſur un plateau au bas de l'iſle une autre batterie de quatre pieces.

Vis à-vis de cette iſle, à une des extrêmités de la Ville, eſt le Fort de la Miſéricorde, muni de dix-huit pieces de canon, qui s'avance dans la mer; il y a encore d'autres batteries de l'autre côté de la rade, dont je n'ai pas retenu le nom: enfin les Portugais avertis, avoient placé du canon, & élevé des retranchements par-tout où ils avoient cru qu'on pouvoit tenter une deſcente.

La Ville de Rio-Janeiro eſt bâtie ſur le bord de la mer, au milieu de trois montagnes qui la commandent, & qui ſont couronnées de Forts & de batte-

ries. La plus proche, en entrant, eſt occupée par les Jéſuites : celle qui eſt à l'oppoſite, par les Bénédictins, & la troiſieme par l'Evêque du lieu. 1711.

Sur celle des Jéſuites eſt le Fort de Saint-Sébaſtien, garni de quatorze pieces de canon, & de pluſieurs pierriers : un autre Fort, nommé de Saint Jacques, garni de douze pieces de canon, & un troiſieme, nommé de Sainte Aloyſie, garni de huit, & outre cela une batterie de douze autres pieces de canon.

La montagne occupée par les Bénédictins eſt auſſi fortifiée de bons retranchements & de pluſieurs batteries qui voient de tous côtés.

Celle de l'Evêque, nommée la Conception, eſt retranchée par une haie vive, & munie, de diſtance en diſtance, de canons qui en occupent le pont.

La Ville eſt fortifiée par des redans & par des batteries, dont les feux ſe croiſent ; du côté de la plaine elle eſt défendue par un camp retranché, & par un bon foſſé plein d'eau. Au-dedans de ces retranchements, il y a deux places d'armes, qui peuvent contenir quinze cents hommes en bataille. C'étoit en cet endroit que les Ennemis tenoient le fort de leurs troupes, qui conſiſtoient en

douze ou treize mille hommes au moins;
1711. en y comprenant cinq Régiments de Troupes réglées, nouvellement amenées de l'Europe, par Don Gaſpar d'Acoſta, ſans compter un nombre prodigieux de Noirs diſciplinés.

Surpris de trouver cette Place dans un état ſi différent de celui dont on m'avoit flatté, je cherchai à m'inſtruire de ce qui pouvoit y avoir donné lieu; & j'appris que la Reine Anne d'Angleterre avoit fait partir un paquebot, pour donner avis de mon armement au Roi de Portugal, lequel n'ayant aucun Vaiſſeau prêt pour en aller porter la nouvelle au Bréſil, avoit dépêché le même paquebot pour Rio-Janeiro, & que le hazard l'avoit ſi bien favoriſé, qu'il y étoit arrivé quinze jours avant moi. C'eſt ſur cet avertiſſement que le Gouverneur avoit fait de ſi grands préparatifs.

Toute la journée s'étant paſſée à forcer l'entrée du Port, je fis avancer, pendant la nuit, la Galiotte & les deux Traverſiers à bombes, pour commencer à bombarder; & à la pointe du jour, je détachai M. le Chevalier de Goyon, avec cinq cents hommes d'élite, pour aller s'emparer de l'Iſle des Chevres. Il

l'exécuta

l'exécuta dans le moment, & en chaſſa les Portugais ſi bruſquement, qu'à peine eurent-ils le temps d'enclouer quelques pieces de leurs canons. Ils coulerent à fond, en ſe retirant, deux gros Navires Marchands, entre la montagne des Bénédictins & de l'Iſle des Chevres, & firent ſauter en l'air deux de leurs Vaiſſeaux de guerre, qui étoient échoués ſous le Fort de la Miſéricorde. Ils voulurent en faire autant d'un troiſieme, échoué ſous la pointe de l'Iſle des Chevres; mais M. le Chevalier de Goyon y envoya deux Chaloupes commandées par MM. de Vauréal & de Saint-Ofnan, leſquels, malgré tout le feu des batteries de la Place & des Forts, s'en rendirent maîtres, & y arborerent le pavillon du Roi. Ils ne purent cependant mettre ce Vaiſſeau à flot, parce qu'il s'étoit rempli d'eau par les ouvertures que le canon y avoit faites. 1711.

M. le Chevalier de Goyon m'ayant rendu compte de la ſituation avantageuſe de l'Iſle des Chevres, j'allai viſiter ce poſte, & le trouvant tel qu'il me l'avoit dit, j'ordonnai à MM. de la Ruſſiere, de Kerguelin & Elian, Officiers d'artillerie, d'y établir des batteries de canons & de mortiers. M. le Marquis

— de Saint-Simon, Lieutenant de Vaiſ-
1. ſeau, fut chargé du ſoin de ſoutenir les Travailleurs, avec un corps de Troupes que je lui laiſſai : les uns & les autres y ſervirent avec tout le zele & toute la fermeté que je pouvois ſouhaiter, quoiqu'ils fuſſent expoſés à un feu continuel & très-vif de canon & de mouſqueterie.

Cependant nos Vaiſſeaux manquant d'eau, il n'y avoit pas un moment à perdre pour deſcendre à terre, & pour s'aſſurer d'une aiguade. J'ordonnai pour cet effet à M. le Chevalier de Beauve de faire embarquer la plus grande partie des Troupes dans les Frégates l'*Amazone*, l'*Aigle*, l'*Aſtrée* & la *Concorde*; & je le chargeai de s'emparer de quatre Vaiſſeaux Marchands Portugais, mouillés près de l'endroit où je comptois faire ma deſcente. Cet ordre fut exécuté pendant la nuit, ſi ponctuellement, que le lendemain matin notre débarquement ſe fit ſans confuſion & ſans danger. Il eſt vrai que j'avois tâché d'en ôter la connoiſſance aux Ennemis par d'autres mouvements, & par de fauſſes attaques, qui attirerent toute leur attention.

Le quatorze Septembre, toutes nos Troupes, au nombre de deux mille deux

cents Soldats, & ſept à huit cents Matelots, armés & exercés, ſe trouverent débarqués ; ce qui forma, y compris les Officiers, les Gardes de la Marine, & les Volontaires, un corps d'environ trois mille trois cents hommes. Nous avions outre cela plus de cinq cents hommes attaqués du ſcorbut, qui débarquerent en même temps : ils furent au bout de quatre ou cinq jours en état d'être incorporés avec le reſte des Troupes. 1711.

De tout cela joint enſemble, je compoſai trois brigades de trois bataillons chacune ; celle qui ſervoit d'avant-garde, étoit commandée par M. le Chevalier de Goyon ; celle de l'arriere-garde, par M. le Chevalier de Courſerac ; & je me plaçai au centre avec la troiſieme, dont je donnai le détail à M. le Chevalier de Beauve. Je formai en même temps une Compagnie de ſoixante Caporaux, choiſis dans toutes les Troupes, avec un certain nombre d'Aides de Camp, de Gardes de la Marine, & de Volontaires pour me ſuivre dans l'action, & ſe porter avec moi dans tous les lieux où ma préſence pourroit être néceſſaire.

Je fis auſſi débarquer quatre petits mortiers portatifs, & vingt gros pier-

riers de fonte, afin d'en former une eſpece d'artillerie de campagne. M. le Chevalier de Beauve inventa à ce ſujet des chandeliers de bois à ſix pattes ferrées, qui ſe fichoient en terre, & ſur leſquels les pierriers ſe plaçoient aſſez ſolidement. Cette artillerie marchoit dans le centre au milieu du plus gros bataillon, & quand on jugeoit à propos de s'en ſervir, le bataillon s'ouvroit.

1711.

Toutes nos Troupes & toutes nos munitions étant débarquées, je fis avancer M. le Chevalier de Goyon & M. le Chevalier de Courſerac, tous deux à la tete de leurs Brigades, pour s'emparer de deux hauteurs, d'où l'on découvroit toute la campagne, & une partie des mouvements qui ſe faiſoient dans la Ville. M. d'Auberville, Capitaine des Grenadiers de la Brigade de Goyon, chaſſa quelques partis des Ennemis d'un bois où ils étoient embuſqués pour nous obſerver, après quoi nos Troupes camperent dans cet ordre. La Brigade de Goyon occupa la hauteur qui regardoit la Ville. Celle de Courſerac s'établit ſur la montagne à l'oppoſite, & je me plaçai au milieu avec la Brigade du centre. Par cette ſituation, nous étions à portée de nous ſoutenir les uns & les

autres, & nous demeurions les maîtres du bord de la mer, où les Chaloupes faiſoient de l'eau & apportoient continuellement de nos Vaiſſeaux les munitions de guerre & de bouche dont nous avions beſoin. M. de Ricouart, Intendant de l'Eſcadre, avoit ſoin de ne nous en point laiſſer manquer, & de faire fournir tous les matériaux néceſſaires à l'établiſſement de nos batteries. 1711.

Le quinze Septembre, voulant examiner ſi je ne pourrois pas couper la retraite aux Ennemis, & leur faire voir que nous étions maîtres de la campagne, j'ordonnai que toutes les Troupes ſe miſſent ſous les armes, & je les fis avancer dans la plaine, détachant, juſqu'à la portée du fuſil de la Ville, des partis qui tuerent des Beſtiaux, & pillerent des Maiſons, ſans trouver d'oppoſition, & même ſans que les Ennemis fiſſent aucun mouvement. Leur deſſein étoit de nous attirer dans leurs retranchements, qui étoient les mêmes où ils avoient engagé & défait M. du Clerc. Je pénétrai ſans peine ce deſſein, & voyant qu'ils continuoient à être immobiles, je fis retirer les Troupes en bon ordre. Cependant je donnai toute mon attention à bien reconnoître le ter-

rein ; je le trouvai ſi impratiquable ;
1711. que quand j'aurois eu quinze mille hommes, il m'auroit été impoſſible d'empêcher ces gens-là de ſauver leurs richeſſes dans les bois & dans les montagnes. J'en fus encore mieux convaincu, lorſqu'ayant remarqué un Parti Ennemi au pied d'une montagne, & ayant fait couler des Troupes à droite & à gauche pour le couper, elles trouverent un marais & des broſſailles, qui les arrêterent tout court, & les forcerent de revenir ſur leurs pas.

Le ſeize, un de nos détachements s'étant avancé, les Ennemis firent jouer un fourneau avec tant de précipitation, qu'il ne nous fit aucun mal. Le même jour, je chargeai MM. de Beauve & de Blois, d'établir une batterie de dix canons ſur une preſqu'Iſle qui prenoit à revers les batteries, & une partie des retranchements de la hauteur des Bénédictins.

Le dix-ſept, les Ennemis brûlerent quelques Magaſins qu'ils avoient au bord de la mer, & qui étoient remplis de caiſſes de Surcre, d'agrès, & de munitions. Ils firent auſſi ſauter en l'air le troiſieme Vaiſſeau de guerre, qui étoit demeuré échoué ſous les retranchements

les Bénédictins. Ils brûlerent auſſi les deux Frégates du Roi de Portugal. 1711.

Dans l'intervalle de tous ces mouvements, quelques partis Ennemis, connoiſſant les routes du Pays, ſe coulerent le long des défilés & des bois qui bordoient notre Camp, & après avoir tenté quelques attaques de jour, ils ſurprirent pendant la nuit trois de nos ſentinelles, qu'ils enleverent ſans bruit. Il y eut auſſi quelques-uns de nos Maraudeurs qui tomberent entre leurs mains, cela leur fit naître l'idée d'un ſtratagême aſſez ſingulier.

Un Normand, nommé du Bocage, qui dans les précédentes guerres avoit commandé un ou deux Bâtiments François armés en courſe, avoit depuis paſſé au ſervice du Portugal. Il s'y étoit fait naturaliſer, & il étoit parvenu à monter un de leurs Vaiſſeaux de guerre; il commandoit à Rio-Janeiro le ſecond de ceux que nous y avions trouvés, & après l'avoir fait ſauter, il s'étoit chargé de la garde des retranchements des Bénédictins. Il s'en acquitta ſi bien, & fit ſervir ſes canons ſi à propos, que nos Traverſiers à bombes en furent très-incommodés, & pluſieurs de nos Chaloupes furent très-maltraitées; une en-

[illegible] chargée de quatre gros canons de [illegible] fut percée de deux boulets, [illegible] je ne m'en [illegible] par hazard, en revenant de [illegible] Chevres, & si je ne l'avois [illegible] avec mon Ca- [illegible] voulant faire parler [illegible] la confiance des Portu- [illegible] François, il étoit [illegible] imagina de se dé- guiser en Matelot, avec un bonnet, un [illegible] & des culotes goudronnées. [illegible] conduire par [illegible] Portugais à la prison où nos [illegible] & nos [illegible] enle- [illegible]. On le mit aux fers [illegible] & [illegible] pour un Ma- [illegible] des Frégates de [illegible] écarté de no- [illegible] pris par un parti [illegible] personnage, [illegible] François, trom- [illegible] toutes les lu- [illegible] faire connoître [illegible] Troupes, sur quoi [illegible] résolution d'atta- [illegible] Cap.

[illegible] pour cet effet sortir de leurs [illegible] avant que le jour pa- [illegible] cens hommes de Troupes ré-

glées qui s'avancerent, ſans être découvertes, juſqu'au pied de la montagne, occupée de la Brigade de Goyon. Ces Troupes furent ſuivies par un corps de Milices, qui ſe poſta à moitié chemin de notre Camp, à couvert d'un bois, & à portée de ſoutenir ceux qui nous devoient attaquer. 1711.

Le poſte avancé qu'ils avoient deſſein d'emporter, étoit ſitué ſur une éminence à mi-côte, où il y avoit une maiſon crenelée qui nous ſervoit de Corps-de-garde; & quarante pas au-deſſus régnoit une haie vive fermée par une barriere. Les Ennemis firent paſſer, lorſque le jour commença à paroître, pluſieurs beſtiaux devant cette barriere. Un de nos Sergents, & quatre Soldats avides, les ayant apperçus, ouvrirent, pour s'en ſaiſir, la barriere, ſans en avertir l'Officier; mais à peine eurent-ils fait quelques pas, que les Portugais embuſqués firent feu ſur eux, tuerent le Sergent & deux des Soldats; ils entrerent enſuite, & monterent vers le Corps-de-garde; M. de Lieſta, qui gardoit ce poſte avec cinquante hommes, quoique ſurpris & attaqué vivement, tint ferme, & donna le temps à M. le Chevalier de Goyon d'y envoyer

1711. M. de Bouteville, Aide-Major, avec les Compagnies de M. de Droualin, & d'Auberville. Il me dépêcha en même temps un Aide-de-Camp pour m'informer de ce qui ſe paſſoit ; & en attendant mes ordres, il fit mettre toute ſa Brigade ſous les armes & prête à charger. A l'inſtant je fis partir deux cents Grenadiers par un chemin creux, avec ordre de prendre les Ennemis en flanc, auſſi-tôt qu'ils verroient l'action engagée, & je fis mettre toutes les autres Troupes en mouvement. Je courus enſuite vers le lieu du combat avec ma Compagnie de Caporaux ; j'y arrivai aſſez à temps pour être témoin de la valeur & de la fermeté avec laquelle MM. de Lieſta, de Droualin, & d'Auberville ſoutenoient, ſans s'ébranler tous les efforts des ennemis. A l'approche des Troupes qui me ſuivoient, ils ſe retirerent précipitamment, en laiſſant ſur le champ de Bataille pluſieurs de leurs Soldats tués, & quantité de bleſſés. J'interrogeai ces derniers, & apprenant d'eux les circonſtances que je viens de rapporter, je ne jugeai pas à propos de m'engager dans ce bois & dans ſes défilés. Ainſi je fis faire halte aux Grenadiers & à toutes les autres Troupes qui

étoient en marche. En prenant un autre parti, je donnois au milieu de l'embuſcade, où le corps de Milices étoit poſté. 1711.

M. de Pontlo de Coëtlogon, Aide-de-Camp de M. le Chevalier de Goyon, fut bleſſé en cette occaſion, & nous eûmes trente ſoldats tués où bleſſés. Ce même jour la batterie, dont j'avois laiſſé le ſoin à MM. de Beauve & de Blois, commença à tirer ſur les retranchements des Bénédictins.

Le dix-neuf, M. de la Ruffiniere, Commandant de l'Artillerie, me manda qu'il avoit ſur l'Iſle des Chevres cinq mortiers, & dix-huit pieces de canon de vingt-quatre livres de balle, prêtes à battre en breche, & qu'il attendoit mes ordres pour démaſquer les batteries; je crus qu'il étoit temps de ſommer le Gouverneur; & j'envoyai un tambour lui porter cette Lettre.

„ Le Roi mon maître voulant, Mon-
„ ſieur, tirer raiſon de la cruauté exer-
„ cée envers les Officiers & les troupes
„ que vous fîtes priſonniers l'année der-
„ niere, & Sa Majeſté étant bien infor-
„ mée qu'après avoir fait maſſacrer les
„ Chirurgiens, à qui vous aviez permis
„ de deſcendre de ſes Vaiſſeaux pour
„ panſer les bleſſés, vous avez encore

„ laiſſé périr de faim & de miſere une
711. „ partie de ce qui reſtoit de ces troupes,
„ les retenant toutes en captivité con-
„ tre la teneur du cartel d'échange ar-
„ rêté entre les Couronnes de France &
„ de Portugal. Elle m'a ordonné d'em-
„ ployer ſes Vaiſſeaux & ſes troupes à
„ vous forcer de vous mettre à ſa diſ-
„ crétion, & de me rendre tous les pri-
„ ſonniers François ; comme auſſi de
„ faire payer aux Habitants de cette Co-
„ lonie, des contributions ſuffiſantes pour
„ les punir de leurs cruautés, & qui
„ puiſſent dédommager amplement Sa
„ Majeſté de la dépenſe qu'elle a faite
„ pour un armement auſſi conſidérable.
„ Je n'ai point voulu vous ſommer de
„ vous rendre, que je ne me ſois vu en
„ état de vous y contraindre, & de ré-
„ duire votre Pays & votre Ville en cen-
„ dres, ſi vous ne vous rendez à la diſ-
„ crétion du Roi mon maître, qui m'a
„ commandé de ne point détruire ceux
„ qui ſe ſoumettront de bonne grace, &
„ qui ſe repentiront de l'avoir offenſé
„ dans la perſonne de ſes Officiers & de
„ ſes Troupes. J'apprends auſſi, Mon-
„ ſieur, que l'on a fait aſſaſſiner M. du
„ Clerc qui les commandoit ; je n'ai
„ point voulu uſer de repréſailles ſur

„ les Portugais qui ſont tombés en mon
„ pouvoir, l'intention de Sa Majeſté 1711.
„ n'étant point de faire la guerre d'une
„ façon indigne d'un Roi très-Chré-
„ tien; & je veux croire que vous avez
„ trop d'honneur pour avoir eu part à
„ ce honteux maſſacre; mais ce n'eſt
„ pas aſſez, Sa Majeſté veut que vous
„ m'en nommiez les auteurs, pour en
„ faire une juſtice exemplaire. Si vous
„ différez d'obéir à ſa volonté, tous
„ vos canons, toutes vos barricades,
„ ni toutes vos troupes ne m'empêche-
„ ront pas d'exécuter ſes ordres, & de
„ porter le fer & le feu dans toute l'é-
„ tendue de ce pays. J'attends, Mon-
„ ſieur, votre réponſe; faites-la promp-
„ te & déciſive; autrement vous con-
„ noîtrez que, ſi juſqu'à préſent je vous
„ ai épargné, ce n'a été que pour m'é-
„ pargner à moi-même l'horreur d'en-
„ velopper les innocents avec les cou-
„ pables. Je ſuis, Monſieur, très-par-
„ faitement, &c.

Le Gouverneur renvoya mon Tambour avec cette réponſe:

„ Jai vu, Monſieur, les motifs qui
„ vous ont engagé à venir de France
„ en ce pays. Quant au traitement des
„ priſonniers François, il a été ſuivant

lant de venir mouiller près du *Mars*.
1711. Ces deux Vaiſſeaux & nos batteries firent un feu continuel, qui raſa une partie des retranchements, & je diſpoſai toutes choſes pour livrer l'aſſaut le lendemain à la pointe du jour.

Pour cet effet, auſſi-tôt que la nuit fut fermée, je fis embarquer dans des Chaloupes les Troupes deſtinées à l'attaque des retranchements des Bénédictins, avec ordre de s'aller loger, avec le moins de bruit qu'il ſeroit poſſible, dans les cinq Vaiſſeaux que nous avions remarqués. Elles ſe mirent en devoir de le faire; mais un orage qui ſurvint, les ayant fait appercevoir, à la lueur des éclairs, les Ennemis firent ſur ces Chaloupes un très-grand feu de mouſqueterie. Les diſpoſitions que j'avois vues dans l'air, m'avoient fait prévoir cet inconvénient, & pour y remédier, j'avois envoyé ordre, avant la nuit, au *Brillant* & au *Mars*, & dans toutes nos batteries, de pointer de jour tous leurs canons ſur les retranchements, & de ſe tenir prêts à tirer dans le moment qu'ils verroient partir le coup d'une piece de la batterie où je m'étois poſté. Ainſi dès que les Ennemis eurent commencé à tirer ſur nos

Chaloupes, je mis moi-même le feu au canon qui devoit ſervir de ſignal, lequel fut ſuivi dans l'inſtant d'un feu général & continuel des batteries & des Vaiſſeaux, qui joint aux éclats redoublés d'un tonnerre affreux, & aux éclairs qui ſe ſuccédoient les uns aux autres, ſans laiſſer preſqu'aucun intervalle, rendoit cette nuit épouvantable. La conſternation fut d'autant plus grande parmi les habitants, qu'ils crurent que j'allois leur donner aſſaut au milieu de la nuit. 1711.

Le vingt-un, à la petite pointe du jour, je m'avançai à la tête des troupes pour commencer l'attaque du côté de la Conception; & j'ordonnai à M. le Chevalier de Goyon de filer le long de la côte avec ſa Brigade, & d'attaquer les Ennemis par un autre endroit. J'envoyai en même temps ordre aux troupes portées dans les cinq Vaiſſeaux, de donner l'aſſaut aux retranchements des Bénédictins.

Dans le moment que tout alloit s'ébranler, M. de la Salle, qui avoit ſervi à M. du Clerc d'Aide-de Camp, & qui étoit reſté priſonnier dans Rio-Janeiro, parut & vint me dire que la populace & les milices effrayées de notre

grand feu dès qu'il avoit commencé,
1711. & ne doutant point qu'il ne fût question d'un assaut général, avoient été frappées d'une terreur si grande, que dès ce temps-là même elles avoient abandonné la Ville avec une confusion, que la nuit & l'orage avoient rendue extrême, & que cette terreur s'étant communiquée aux troupes réglées, elles avoient été entraînées par le torrent; mais qu'en se retirant, elles avoient mis le feu aux Magasins les plus riches, & laissé des mines sous les Forts des Bénédictins & des Jésuites, pour y faire périr du moins une partie de nos troupes. Qu'ayant vu de quelle importance il étoit de m'en avertir à temps, il n'avoit rien négligé pour cela, & qu'il avoit profité du désordre pour s'échapper.

Toutes ces circonstances, qui me parurent d'abord incroyables, & qui pourtant se trouverent bien vraies, me firent presser ma marche. Je me rendis maître sans résistance, mais avec précaution, des retranchements de la Conception, & de ceux des Bénédictins; ensuite m'étant mis à la tête des Grenadiers, j'entrai dans la Place, & je m'emparai de tous les Forts, & des

autres poſtes qui méritoient attention. Je donnai en même temps ordre d'éventer les mines : après quoi j'établis la Brigade de Courſerac ſur la montagne des Jéſuites, pour en garder tous les Forts. 1711.

En entrant dans cette Ville abandonnée, je fus ſurpris de trouver d'abord ſur ma route les priſonniers qui étoient reſtés de la défaite de M. du Clerc. Ils avoient dans la confuſion briſé les portes de leurs priſons, & s'étoient répandus de tous côtés dans la Ville pour piller les endroits les plus riches. Cet objet excita l'avidité de nos Soldats, & en porta quelques-uns à ſe débander ; j'en fis faire, ſur le champ même, un châtiment ſévere qui les arrêta ; & j'ordonnai que tous ces priſonniers fuſſent conduits & conſignés dans le Fort des Bénédictins.

J'allai, après cela, réjoindre MM. de Goyon & de Beauve, auxquels j'avois laiſſé le commandement du reſte des Troupes, étant bien-aiſe de conférer avec eux ſur les meſures que nous avions à prendre, afin d'empêcher, ou tout au moins, afin de diminuer le pillage dans une Ville ouverte, pour ainſi dire, de toutes parts. Je fis enſuite po-

ſer des ſentinelles, & établir des Corps-
1711. de-Garde dans tous les endroits néceſſaires, & j'ordonnai que l'on fît jour & nuit des patrouilles, avec défenſe, ſous peine de la vie, aux Soldats & aux Matelots, d'entrer dans la Ville. En un mot, je ne négligeai aucunes de toutes les précautions pratiquables : mais la fureur du pillage l'emporta ſur la crainte du châtiment. Ceux qui compoſoient les Corps-de Garde & les Patrouilles furent les premiers à augmenter le déſordre pendant la nuit; enſorte que le lendemain matin les trois quarts des magaſins & des maiſons ſe trouverent enfoncés, les vins répandus, les vivres, les marchandiſes, & les meubles épars au milieu des rues & de la fange, tout enfin dans un déſordre & dans une confuſion inexprimables. Je fis, ſans rémiſſion, caſſer la tête à pluſieurs qui ſe trouverent dans le cas du Ban publié; mais tous les châtiments réitérés n'étant pas capables d'arrêter cette fureur, je pris le parti, pour ſauver quelque choſe, de faire travailler les Troupes, depuis le matin juſqu'au ſoir, à porter dans des Magaſins tous les effets que l'on put ramaſſer, & M. de Ricouart y plaça des écri-

vains & des gens de confiance.

Le vingt-trois, j'envoyai ſommer le Fort de Sainte-Croix, qui ſe rendit. M. de Beauville, Aide Major général, en prit poſſeſſion, ainſi que des Forts de Saint-Jean & de Villegagnon, & des autres de l'entrée. Il fit, par mon ordre, enclouer tous les canons des batteries qui n'étoient pas fermées. 1711.

Sur ces entrefaites, j'appris par différents Noirs transfuges, que le Gouverneur de la Ville, & Don Galpard d'Acoſta, Commandant de la Flotte, avoient raſſemblé leurs Troupes diſperſées, & qu'ils s'étoient retranchés à une lieue de nous, où ils attendoient un puiſſant ſecours des mines, ſous la conduite de Dom Antoine d'Albuquerque, Général d'un grand renom chez les Portugais. Ainſi je trouvai à propos de me précautionner contre eux. J'établis pour cet effet la Brigade de Goyon à la garde des retranchements qui regardoient la plaine, & je me plaçai avec la Brigade du centre ſur les hauteurs de la Conception, & des Bénédictins, me mettant par là à portée de donner du ſecours à ceux qui en auroient beſoin. La Brigade de Couſerac étoit déja poſtée, comme je l'ai dit, ſur la montagne des Jéſuites.

1711. Ayant l'eſprit tranquille de ce côté-là, je donnai mon attention aux intérêts du Roi, & à ceux des Armateurs. Les Portugais avoient ſauvé leur or dans les bois, brûlé, ou coulé à fond leurs meilleurs Vaiſſeaux, & mis le feu à leurs magaſins les plus riches; tout le reſte étoit en proie à l'avidité des Soldats, que rien ne pouvoit arrêter; d'ailleurs il étoit impoſſible de garder cette place à cauſe du peu de vivres que j'avois trouvés, & de la difficulté de pénétrer dans les terres, pour en recouvrer. Tout cela bien conſidéré, je fis dire ou Gouverneur, que s'il tardoit à racheter ſa Ville par une contribution, j'allois la mettre en cendres, & en ſapper juſqu'aux fondements. Afin de lui rendre même cet avertiſſement plus ſenſible, je détachai deux compagnies de Grenadiers pour aller brûler toutes les maiſons de campagne à demi-lieue à la ronde. Ils exécuterent cet ordre; mais étant tombés dans un corps de Portugais fort ſupérieur, ils auroient été taillés en pieces, ſi je n'euſſe eu la précaution de les faire ſuivre par deux autres Compagnies commandées par MM. de Brugnon & de Cheridan, leſquelles ſoutenues de ma Compagnie de Capo-

raux, enfoncerent les ennemis, en tuerent pluſieurs, & mirent le reſte en fuite. Leur Commandant, nommé Amara, homme en réputation parmi eux, demeura ſur la place; M. de Brugnon me préſenta ſes armes, & ſon cheval, l'un des plus beaux que j'aie vu. Cet Officier s'étoit fort diſtingué dans cette action; ils avoient, lui & M. de Chéridan, percé les premiers, la baïonnette au bout du fuſil. Cependant comme je vis que l'affaire pouvoit devenir ſérieuſe, par rapport au voiſinage du camp des ennemis, je fis avancer deux bataillons ſous le commandement de M. le Chevalier de Beauve. Il pénétra plus avant, brûla la maiſon qui ſervoit de demeure à ce Commandant, & ſe retira. 1711.

Après cet échet, le Gouverneur m'envoya le Préſident de la Chambre de Juſtice, avec un de ſes Meſtres-de-Camp, pour traiter du rachat de la Ville. Ils commencerent par me dire que le peuple les ayant abandonnés, pour tranſporter ſes richeſſes bien ayant dans les bois & dans les montagnes, il leur étoit impoſſible de trouver plus de ſix cents mille Cruzades, encore demandoient-ils un aſſez long terme pour faire

revenir l'or appartenant au Roi de Portugal, qu'ils disoient aussi avoir été porté très-loin dans les terres. Je rejettai la proposition, & congédiai ces Députés, après leur avoir fait voir que je faisois ruiner tous les lieux que le feu ne pourroit pas entiérement détruire.

1721.

Ces gens partis, je n'entendis plus parler du Gouverneur; j'appris au contraire par des Negres déserteurs, que cet Antoine d'Albuquerque s'approchoit, & devoit le joindre incessamment avec un puissant secours, & qu'il lui avoit dépêché un Exprès pour l'en avertir. Inquiet de cette nouvelle, je compris la nécessité où j'étois de faire un effort avant leur jonction, si je voulois tirer parti d'eux. Ainsi j'ordonnai que toutes mes troupes que j'avois recrutées d'environ cinq cents hommes, restés de la défaite de M. du Clerc, décampassent, & se missent en marche sans tambour, & à la sourdine, quand la nuit seroit un peu avancée. Cet ordre fut exécuté, malgré l'obscurité & la difficulté des chemins, avec tant d'ardeur & de régularité, que je me trouvai à la pointe du jour, en présence des Ennemis. L'avant-garde, commandée par M. le Chevalier de Goyon,

Goyon, ne fit halte qu'à demi-portée de fuſil de la hauteur qu'ils occupoient, & ſur laquelle leurs Troupes parurent en bataille ; elles avoient été renforcées de douze cents hommes arrivés depuis peu de quartier de l'Iſle Grande. Je fis ranger tous nos bataillons en front de banniere, autant que le terrein put le permettre, prêt à leur livrer combat ; & j'eus ſoin de faire occuper les hauteurs & les défilés, détachant en même temps divers petits corps pour aller faire un aſſez grand tour, avec ordre de tomber ſur le flanc des ennemis, auſſitôt qu'ils auroient connoiſſance que l'action ſeroit engagée. 1711.

Le Gouverneur ſurpris, envoya un Jéſuite, homme d'eſprit, avec deux de ſes principaux Officiers, pour me repréſenter qu'il avoit offert pour racheter ſa Ville tout l'or dont il pouvoit diſpoſer, & que dans l'impoſſibilité où il étoit d'en trouver davantage, tout ce qu'il pouvoit faire étoit d'y joindre dix mille Cruzades de ſa propre bourſe, cinq cents caiſſes de ſucre, & tous les beſtiaux dont je pourrois avoir beſoin pour la ſubſiſtance de nos troupes. Que ſi je refuſois d'accepter ces offres, j'étois le maître de les combattre, de dé-

truire la Ville & la Colonie, & de
1711. prendre tel autre parti que je jugerois à propos.

J'aſſemblai le Conſeil là-deſſus, lequel conclut unanimement que, ſi nous paſſions ſur le ventre de ces gens-là, bien loin d'en tirer avantage, nous perdrions l'unique eſpoir qui nous reſtoit de les faire contribuer, & qu'il ne falloit pas balancer d'accepter cette propoſition. J'en compris auſſi la néceſſité; je me fis donner en conſéquence ſur le champ douze des principaux Officiers pour ôtages; & je pris une ſoumiſſion de payer les ſix cents mille Cruzades dans quinze jours, & de me fournir tous les beſtiaux dont j'aurois beſoin. On arrêta en même temps qu'il ſeroit permis à tous les Marchands Portugais de venir à bord de nos Vaiſſeaux & dans la Ville pour y racheter les effets, qui leur conviendroient, en payant comptant.

Le lendemain onze Octobre, Dom Antoine d'Albuquerque arriva au camp des ennemis, avec trois mille hommes de Troupes réglées, moitié Cavalerie & moitié Infanterie. Pour s'y rendre plus promptement, il avoit fait mettre l'Infanterie en croupe, & il s'étoit fait ſuivre par plus de ſix mille Noirs bien

armés, qui arriverent le jour ſuivant. Ce ſecours, quoique venant un peu tard, étoit trop conſidérable pour que je ne redoublaſſe pas mes attentions; je me tins donc continuellement ſur mes gardes, d'autant plus que les Noirs qui ſe rendoient à nous, aſſuroient que malgré les ôtages livrés, les Portugais vouloient nous ſurprendre & nous attaquer pendant la nuit; mais cela ne m'empêcha pas de faire travailler à porter dans nos Vaiſſeaux toutes les caiſſes de ſucre, & à remplir nos magaſins de ce que l'on put raſſembler d'autres effets. La plus grande partie, n'étant propre que pour la Mer du Sud, auroit tombé en pure perte, ſi on les avoit apportés en France. La difficulté étoit d'avoir des Bâtiments capables d'entreprendre un tel voyage, il ne s'en trouva qu'un ſeul de ſix cents tonneaux en état d'y aller, encore ne pouvoit-il contenir qu'une partie des marchandiſes; de maniere que pour ſauver le reſte, nous jugeâmes à propos, M. de Ricouart & moi, d'y joindre la *Concorde*. 1711.

J'ordonnai en conſéquence qu'on travaillât jour & nuit à charger ces deux Vaiſſeaux; & comme il reſtoit encore cinq cents caiſſes de ſucre, je les fis met-

tre dans la moins mauvaiſe de nos priſes;
1711 que chaque Vaiſſeau contribua à équiper, & dont M. de la Ruffiniere prit le commandement; les autres Vaiſſeaux pris furent vendus aux Portugais, ainſi que les marchandiſes gâtées, dont on tira le meilleur parti que l'on put.

Le quatre Novembre les Ennemis ayant achevé leur dernier paiement, je leur remis la Ville & fis embarquer les troupes, gardant ſeulement le Fort de l'Iſle des Chevres & celui de Villegagnon, ainſi que ceux de l'entrée, afin d'aſſurer notre départ.

Je fis enſuite mettre le feu au Vaiſſeau de guerre Portugais que l'on n'avoit pu relever, & à un autre Vaiſſeau marchand que l'on n'avoit pas trouvé à vendre.

Dès le premier jour que j'étois entré dans la Ville, j'avois eu un très-grand ſoin de faire raſſembler tous les Vaſes ſacrés, l'argenterie, & les ornements des Egliſes, & je les avois fait mettre, par nos Aumôniers, dans de grands coffres, après avoir fait punir de mort tous les Soldats ou Matelots qui avoient eu l'impiété de les profaner, & qui s'en étoient trouvés ſaiſis. Lorſque je fus ſur le point de partir, je confiai ce dépôt aux Jéſuites, comme aux ſeuls Eccléſiaſtiques de

ce Pays-là, qui m'avoient paru dignes de ma confiance; & je les chargeai de le remettre à l'Evêque du lieu. Je dois rendre à ces Peres la juſtice de dire qu'ils contribuerent beaucoup à ſauver cette floriſſante Colonie, en portant le Gouverneur à racheter ſa Ville, ſans quoi je l'aurois raſée de fond en comble, malgré l'arrivée d'Antoine d'Albuquerque, & de tous ſes Noirs. Cette perte, qui auroit été irréparable pour le Roi de Portugal, n'auroit été d'aucune utilité à mon armement. 1711.

Avant que de parler de mon retour en France, il eſt bien juſte de témoigner ici que le ſuccès de cette expédition eſt dû à la valeur des Officiers en général, & à celle des Capitaines en particulier; mais ſur-tout à la fermeté & à la bonne conduite de MM. de Goyon, de Courſerac, de Beauve & de Saint-Germain. Ces quatre Officiers me furent d'une reſſource infinie dans tout le cours de cette entrepriſe, & j'avoue, avec plaiſir, que c'eſt par leur activité, par leurs conſeils, que je ſuis parvenu à ſurmonter un grand nombre d'obſtacles qui me paroiſſoient au-deſſus de nos forces.

Le treize, toute l'Eſcadre mit à la voile; & le même jour les Bâtiments deſtinés

1711. pour la mer du Sud, partirent auſſi, bien équipés de tout ce qui leur étoit néceſſaire. J'embarquai ſur nos Vaiſſeaux un Officier, quatre Gardes de la Marine, & près de cinq cents Soldats, reſtant de l'aventure de M. du Clerc; tous les autres Officiers avoient été envoyés à la Baye de tous les Saints. J'avois formé la réſolution de les y aller délivrer, & il eſt certain que je l'aurois exécuté, & même que j'aurois tiré de cette Colonie une autre contribution, ſi je n'avois eu le malheur d'être cruellement traverſé par les vents contraires pendant plus de quarante jours; de ſorte qu'il nous reſtoit à peine des vivres ſuffiſamment pour nous conduire en France. Dans cette ſituation, il y auroit eu de la témérité, & même de la folie à s'expoſer aux plus grandes extrêmités.

Ce défaut de vivres nous fit délibérer ſi nous irions relâcher aux Iſles de l'Amérique; la ſeule incertitude de pouvoir y en trouver aſſez pour un ſi grand nombre de Vaiſſeaux, m'empêcha de prendre ce parti. Nous fûmes même dans l'obligation de laiſſer la priſe chargée de ſucre, parce qu'elle nous faiſoit perdre trop de chemin, & que dans l'état où nous étions, le moindre retardement

nous exposoit à de fâcheux événements.
La Frégate l'*Aigle*, eut ordre de conser- 1711.
ver cette prise, & de l'escorter jusques dans le premier Port de France.

Le vingt Décembre, après avoir es-
suyé bien des vents contraires, nous pas-
sâmes la ligne équinoxiale, & le vingt-
neuf Janvier 1712, nous nous trouvâ- 1712.
mes à la hauteur des Açores. Jusques-là toute l'Escadre s'étoit conservée ; mais nous fûmes pris sur ces parages de trois coups de vent consécutifs, & si violents, qu'ils nous séparerent tous les uns des autres ; les gros Vaisseaux furent dans un danger évident de périr ; le *Lys*, que je montois, quoique l'un des meilleurs de l'Escadre, ne pouvoit gouverner par l'impétuosité du vent, & je fus obligé de me tenir en personne au gouvernail pendant plus de six heures, & d'être continuellement attentif à prévenir toutes les vagues qui pourroient faire venir le Vaisseau en travers. Mon attention n'empêcha pas que toutes mes voiles ne fussent emportées, que toutes mes chaînes de haubans ne fussent rompues les unes après les autres, & que mon grand mât ne rompit entre les deux ponts ; nous faisions d'ailleurs de l'eau à trois pompes, & ma situation devint si pres-

1712. ſante au milieu de la nuit, que je me trouvai dans le cas d'avoir recours aux ſignaux d'incommodité, en tirant des coups de canon, & mettant des feux à mes haubans. Mais tous les Vaiſſeaux de mon Eſcadre étant pour le moins auſſi maltraités que le mien, ne purent me conſerver, & je me trouvai avec la ſeule Frégate l'*Argonaute*, montée par M. le Chevalier du Bois-de-la-Mothe, qui dans cette occaſion voulut bien s'expoſer à périr, pour ſe tenir à portée de me donner du ſecours.

Cette tempête continua pendant deux jours avec la même violence, & mon Vaiſſeau fut ſur le point d'en être abymé, en faiſant un effort pour joindre trois de mes Camarades, que je découvrois ſous le vent. En effet, ayant voulu faire vent arriere ſur eux avec les fonds de ma miſaine ſeulement, une groſſe vague vint de l'arriere qui éleva ma pouppe en l'air, & dans le même inſtant il en vint une autre encore plus groſſe de l'avant, qui paſſant par-deſſus mon beaupré & ma hune de miſaine, engloutit tout le devant de mon Vaiſſeau juſqu'à ſon grand mât. L'effort qu'il fit pour déplacer cette épouvantable colonne d'eau dont il étoit affaiſſé, nous fit dreſſer les cheveux, &

enviſager, pendant quelques inſtants, une mort inévitable au milieu des abymes de la mer. La ſecouſſe des mâts & de toutes les parties du Vaiſſeau fut ſi grande que c'eſt une eſpece de miracle que nous n'y ayons pas péri ; & je ne le comprends pas encore. Cet orage appaiſé, je rejoignis le *Brillant*, l'*Argonaute*, la *Bellone*, l'*Amazone* & l'*Aſtrée* ; nous mîmes pluſieurs fois en travers pour attendre le reſte de l'Eſcadre, & n'en ayant pas eu connoiſſance, nous entrâmes dans la rade de Breſt le ſix Février 1712; l'*Achille* & le *Glorieux* s'y rendirent deux jours après nous. Le *Mars* ayant été démâté de tous ſes mâts, ſe trouva dans un danger évident faute de vivres ; & après avoir infiniment ſouffert, il arriva dans le Port de la Corogne, d'où il ſe rendit au Port-Louis. 1712.

L'*Aigle* relâcha à l'Iſle de Caïenne avec la priſe qu'il eſcortoit ; il y périt à l'ancre, & ſon Equipage s'embarqua dans cette priſe pour repaſſer en France.

A l'égard du *Magnanime* & du *Fidele*, je me flattai long-temps de jour en jour de les voir arriver ; mais on n'en a eu depuis aucunes nouvelles ; & on ne peut douter à préſent que dans cette horrible tempête il ne leur ſoit arrivé quel-

que aventure à peu près pareille à celle
1712. du *Lys*, dont ils ont eu le malheur de ne ſe pas tirer comme moi.

Ces deux Vaiſſeaux avoient près de douze cents hommes d'équipage, & quantité d'Officiers & de Gardes de la Marine, gens de mérite & de naiſſance, que je regretterai toujours infiniment; mais entr'autres M. le Chevalier de Courſerac, mon fidele compagnon d'armes, qui dans pluſieurs de mes expéditions m'avoit ſecondé avec une valeur peu commune, & qui rapportoit en France la gloire diſtinguée de nous avoir frayé l'entrée du Port de Rio-Janeiro, comme je l'ai dit : la tendre eſtime qui nous uniſſoit depuis très-long-temps, & qui n'avoit jamais été traverſée par un moment de froideur, m'a fait reſſentir ſa perte auſſi vivement que celle de mes freres; ma confiance en lui étoit ſi grande, que j'avois fait charger ſur le *Magnanime*, qu'il montoit, plus de ſix cents mille livres en or & en argent. Ce Vaiſſeau étoit outre cela rempli d'une grande quantité de marchandiſes; il eſt vrai que c'étoit le plus grand de l'Eſcadre, & le plus capable en apparence de réſiſter aux efforts de la tempête & à ceux des Ennemis. Preſque toutes nos richeſ-

ſes étoient embarquées ſur ce Vaiſſeau, & ſur celui que je montois. 1712.

Les retours du chargement des deux Vaiſſeaux que j'avois envoyés à la mer du Sud, joint à l'or & aux autres effets apportés de Rio Janeiro, payerent la dépenſe de mon armement, & donnerent quatre-vingt-douze pour cent de profit à ceux qui s'y étoient intéreſſés. Il eſt encore reſté à la mer du Sud plus de cent mille piaſtres de mauvais crédits par la fripponnerie de ceux auxquels on s'eſt confié. Cette perte, jointe à celle des Vaiſſeaux le *Magnanime*, le *Fidele*, & l'*Aigle*, fit manquer encore cent pour cent de bénéfice : ce ſont de ces malheurs que toute la prudence humaine ne peut empêcher.

Les avantages que l'on a retirés de cette expédition ſont petits, en comparaiſon du dommage que les Portugais en ont ſouffert, tant par la contribution à laquelle je les forçai, que par la perte de quatre Vaiſſeaux, & de deux Frégates de guerre, & de plus de ſoixante Vaiſſeaux marchands, outre une prodigieuſe quantité de marchandiſes brûlées, pillées, ou embarquées ſur nos Vaiſſeaux. Le ſeul bruit de cet armement cauſa une grande diverſion, & beaucoup de dé-

1712. penſe aux Hollandois & aux Anglois. Ces derniers mirent d'abord en mer une Eſcadre de vingt Vaiſſeaux de guerre, dans le deſſein de me bloquer dans la rade de Breſt ; & appréhendant que mon armement ne fût deſtiné à porter le Prétendant en Angleterre, ils rappellerent de Flandre ſix mille hommes de leurs troupes ; & ſe donnerent de grands mouvements pour ſe mettre en état de s'oppoſer à une deſcente ſur leurs côtes. Ils envoyerent en même temps des Vaiſſeaux d'Avis & des Navires de guerre dans leurs principales Colonies, avec une inquiétude d'autant plus grande, qu'ils ignoroient abſolument la deſtination de mon armement.

Deux mois après mon arrivée à Breſt, je me rendis à Verſailles pour faire ma cour au Roi ; il eut la bonté de me témoigner beaucoup de ſatisfaction de ma conduite, & une grande diſpoſition à m'en accorder la récompenſe. M. le Comte de Pontchartrain me protégea ouvertement dans cette occaſion, & me rendit auprès de Sa Majeſté de ſi bons offices, que malgré les brigues & la malignité des jaloux & des envieux, Elle fut ſur le point de me nommer dès-lors Chef d'Eſcadre par une promotion particuliere.

re. Mais comme il y avoit nombre d'anciens Capitaines de Vaiſſeaux diſtingués par leur naiſſance, Sa Majeſté jugea à propos de différer juſqu'à une promotion générale, & en attendant, Elle eut la bonté de me gratifier d'une penſion de deux mille livres ſur l'Ordre de Saint Louis. 1712.

J'étois à Verſailles lorſque le Roi voulut bien m'honorer de la Cornette; c'étoit au commencement de mois d'Août 1715. Un jour que j'étois dans la foule des Courtiſans ſur ſon paſſage, lorſqu'il alloit à la Meſſe, il s'arrêta en m'appercevant, fit un pas, comme pour s'approcher de moi, & daigna m'annoncer lui-même cette nouvelle, dans des termes ſi pleins de bonté, & de cette douceur majeſtueuſe qui accompagnoit juſqu'aux moindres de ſes actions, que j'en fus pénétré; mais je remarquai, avec une douleur qui égaloit ma reconnoiſſance, à ſa voix affoiblie, & à tout ſon maintien, que le mal qui le minoit depuis quelque temps, avoit fait de grands progrès, & je ne diſtinguai que trop les efforts que ſon grand courage lui faiſoit faire pour le ſurmonter. Peu de jours après il fut contraint de céder; je ne quittai point les avenues de ſa 1715

chambre, jusqu'au moment où la mort
1715. enleva à la France un si bon maître & à l'Univers son plus grand ornement. On peut juger de la profonde affliction où je me trouvai. Dès ma tendre jeunesse, j'avois eu pour sa personne & pour ses vertus, des sentiments d'amour & d'admiration; & j'aurois sacrifié mille fois ma vie pour conserver ses jours. Je ne pus soutenir un spectacle si touchant; je partis brusquement en poste, & je vins me confiner dans un coin de ma Province, pour y donner un libre cours à mes pleurs & à mes regrets.

C'est ici que finissent les Mémoires de M. du Guay. Quoique le reste de sa vie ait été rempli d'époques honorables, qui ont toujours fait voir le cas que le Ministre faisoit de lui, il n'en avoit point écrit l'Histoire, & on ne l'a tirée que de quelques Pieces qu'on a trouvées parmi ses papiers après sa mort. On a cru que le Public auroit pris assez d'intérêt dans la personne de M. du Guay, par toutes les actions qu'on vient de lire, pour être curieux de l'Histoire de son repos, & des dernieres années de sa vie.

La Paix que Louis XIV laissa en

mourant, ôta bien à M. du Guay les moyens qu'on regarde comme les plus éclatants, de faire valoir ſon zele pour le bien de l'Etat ; mais ce zele ne demeura pas inutile. Il ne ſeroit en effet gueres poſſible qu'un homme qui poſſede tous les talents d'un art auſſi difficile que celui de la guerre, n'en eût pas pluſieurs de ceux qui ſervent pendant la paix. Les ſoins & l'intelligence pour perfectionner la conſtruction des Vaiſſeaux, la vigilance & l'ordre pour entretenir la diſcipline dans les Ports où M. du Guay commandoit, ſont des choſes moins brillantes que des combats, mais dont il s'acquittoit avec la même ardeur, parce qu'il ſavoit qu'elles ne ſont pas moins importantes.

La confiance qu'avoit en lui le grand Prince qui gouverna la France pendant la minorité, parut dans une occaſion qui avoit un rapport très-immédiat au bien de l'Etat. M. le Régent jugea qu'un homme, tel que M. du Guay, ſeroit fort utile dans le Conſeil des Indes, il le nomma à la tête de quelques Officiers de Marine, qui devoient former une partie de ce Conſeil. Sa ſanté ne lui permettoit gueres alors ni d'aſſiſter aux Aſſemblées, ni de s'appliquer à des

rivé ce matin, m'empêche, Monſeigneur, d'aller prendre vos ordres; auſſitôt qu'il ſera calmé, j'aurai cet honneur. Je ſuis, &c.

RÉPONSE.

A Verſailles, le 1723.

VOTRE zele, Monſieur, pour le ſervice du Roi, votre politeſſe, & votre complaiſance pour tout ce qu'on peut deſirer de vous, ſont autant connus que vos talents & vos actions. Je ſuis ſenſiblement touché de la maniere dont vous m'écrivez, elle m'engage à vous répondre ſur le champ, qu'il faut préférer votre ſanté à tout. Je vous eſtime trop pour ne pas penſer que votre guériſon eſt un ſoin qui intéreſſe l'Etat. Ne penſez donc qu'au rétabliſſement de votre ſanté, auquel je voudrois pouvoir contribuer; & pour cet effet, ſi les ſecours des habiles gens que nous avons ici vous ſont utiles, ils vous aideront de leurs conſeils & de leurs ſoins. S'il vous convenoit même de vous tranſporter à Verſailles, ils ſe-

ſeil des Indes. J'ai tant de fois ſacrifié ma ſanté, & je me ſuis livré à tant de périls pour le ſervice du Roi, que je ne balancerai jamais ſur l'obéiſſance que je dois à ſes ordres ; ainſi, Monſeigneur, vous êtes le maître de diſpoſer de moi en tout ce qui regarde ſon ſervice & le bien de l'Etat. Cependant je me trouve dans la dure néceſſité de repréſenter à V. E. que depuis long-temps je ſuis attaqué d'une maladie très-grave, laquelle m'a fait venir à Paris, où je ſuis dans les traitements, ſans ſavoir quand je pourrai en ſortir ; ſi-tôt qu'ils ſeront terminés, je ſerai obligé, pour raffermir ma ſanté, de prendre le lait d'ânesſe à la campagne, & enſuite les eaux Minérales : d'ailleurs tous mes meubles & mes domeſtiques ſont à Breſt ; & ſi dans l'état fâcheux où ſe trouve ma ſanté, il faut encore les tranſporter, ce ſera pour moi un ſurcroît d'embarras & de chagrin très-ſenſible ; après cela, Monſeigneur, diſpoſez de mon ſort ; ſi vous m'eſtimez aſſez pour croire que le ſacrifice de ma ſanté, & du repos dont j'ai grand beſoin, ſoit néceſſaire au bien de l'Etat, ordonnez & vous ſerez obéi avec toute l'ardeur & le zele dont je ſuis capable. Un accident, qui m'eſt ar-

tes les attentions qu'il avoit pour ſa ſanté, ſouhaitoit qu'il acceptât la propoſition qu'il lui avoit faite, & qu'il le croyoit néceſſaire au Conſeil des Indes. Auſſitôt il oublia toutes ſes incommodités, & ne penſa plus qu'à répondre à la confiance qu'avoit en lui le Miniſtre. Il alloit aſſidument toutes les ſemaines lui porter les réflexions qu'il faiſoit, tant ſur l'adminiſtration générale de la Compagnie, que ſur tous les détails.

La premiere choſe que M. du Guay propoſa à M. le Cardinal Dubois, qui venoit de lui donner une place ſi honorable dans le Conſeil des Indes, fut de ſupprimer ce Conſeil, du moins d'en changer la forme, qu'il jugea trop faſtueuſe pour une aſſemblée de commerce. Il croyoit la ſimplicité & la confiance, que demande le commerce, peu compatibles avec un ſi grand appareil, & penſoit qu'une compagnie de Négociants habiles, & d'une probité reconnue, qui travailleroient ſous les yeux du miniſtere, ſeroit plus propre à entretenir cette confiance, que toute autre adminiſtration. M. du Guay fit ſur cela un Mémoire dans lequel il propoſoit un plan qu'on peut croire d'autant meilleur, qu'il reſſembloit davantage

bient auprès de vous, & vous auriez ous les jours leurs ſecours, l'air de la ampagne, & le lait. Il ſuffira, juſqu'à e que votre ſanté ſoit bien affermie, & vos affaires arrangées, que vous ailiez la Compagnie des Indes de vos onſeils, ou ici ou à Paris. Je n'ai pas oulu, non ſeulement donner au public, mais même j'ai arrêté les Réglements qui doivent fixer l'arrangement du Conſeil des Indes, & ce qu'il convient mieux que chacun y faſſe, juſqu'au emps où vous ſerez en état de me donner votre avis; ainſi je vous prie, aux heures que vos indiſpoſitions vous pourront donner, de me faire un petit mémoire de ce que vous croyez qu'on peut faire de mieux, pour faire proſpérer le commerce de la Compagnie, qui eſt le principal du Royaume. Faites-moi part de vos refléxions ſur ce ſujet tout à votre aiſe; car, encore une fois, je préfere votre ſanté à tout le reſte; & je ſouhaite de faire connoître, par les attentions que j'aurai pour vous, Monſieur, le cas que je veux faire du mérite dans tout mon miniſtere. *Signé*, C. DUBOIS.

M. du Guay vit par cette réponſe que M. le Cardinal Dubois, malgré tou-

tes les attentions qu'il avoit pour ſa ſanté, ſouhaitoit qu'il acceptât la propoſition qu'il lui avoit faite, & qu'il le croyoit néceſſaire au Conſeil des Indes. Auſſitôt il oublia toutes ſes incommodités, & ne penſa plus qu'à répondre à la confiance qu'avoit en lui le Miniſtre. Il alloit aſſidument toutes les ſemaines lui porter les réflexions qu'il faiſoit, tant ſur l'adminiſtration générale de la Compagnie, que ſur tous les détails.

La premiere choſe que M. du Guay propoſa à M. le Cardinal Dubois, qui venoit de lui donner une place ſi honorable dans le Conſeil des Indes, fut de ſupprimer ce Conſeil, du moins d'en changer la forme, qu'il jugea trop faſtueuſe pour une aſſemblée de commerce. Il croyoit la ſimplicité & la confiance, que demande le commerce, peu compatibles avec un ſi grand appareil, & penſoit qu'une compagnie de Négociants habiles, & d'une probité reconnue, qui travailleroient ſous les yeux du miniſtere, ſeroit plus propre à entretenir cette confiance, que toute autre adminiſtration. M. du Guay fit ſur cela un Mémoire dans lequel il propoſoit un plan qu'on peut croire d'autant meilleur, qu'il reſſembloit davantage

à celui qu'on voit aujourd'hui établi dans la Compagnie des Indes, & qui eſt ſi bien juſtifié par le ſuccès.

Cependant M. le Cardinal Dubois, quoiqu'il approuvât ce plan, ne jugea pas à propos de changer ſi promptement la forme de la Compagnie, après tant de changements qu'elle avoit déja éprouvés; & il arriva ici ce qui arrive quelquefois, qu'on remit à un autre temps une choſe qui étoit bonne dès-lors. En effet, tout changement a toujours quelques déſavantages, & quoique l'état nouveau qu'on enviſage ſoit préférable, il n'eſt pas toujours facile de peſer juſte le dommage & l'avantage qu'apportera le changement.

M. du Guay tourna alors toutes ſes vues vers le commerce de la Compagnie des Indes, c'eſt-à-dire, vers le nombre de Vaiſſeaux qu'elle devoit envoyer, & la quantité des marchandiſes qu'elle devoit rapporter, afin que non-ſeulement elle fournît le Royaume de tout ce qui étoit néceſſaire pour ſa conſommation, mais encore afin que toutes les marchandiſes des Indes fuſſent aſſez communes, & à un aſſez bas prix, pour faire ceſſer tout le profit que pourroient faire les Etrangers, en introduiſant en France ces marchandiſes.

Roi envoya dans le Levant, qui étoit compoſée des Vaiſſeaux l'*Eſpérance*, de ſoixante douze canons, monté par M. du Guay ; le *Léopard*, de ſoixante, par M. de Camilly ; le *Toulouſe* de ſoixante, par M. de Voiſins ; & l'*Alcyon*, de cinquante-quatre, par M. de la Valette-Thomas. Cette Eſcadre deſtinée à ſoutenir l'éclat de la Nation Françoiſe dans toute la Méditerranée, partit le 3 Juin ; elle arriva bientôt à Alger, où M. du Guay fit rendre par le Dey pluſieurs eſclaves Italiens pris ſur nos côtes. De là elle alla à Tunis, où M. du Guay ayant marqué au Dey que la Cour n'étoit pas contente de ſes Corſaires, l'affaire fut auſſi tôt terminée à l'honneur de la Nation, & à l'avantage du commerce ; paſſant enſuite à Tripoli de Barbarie, M. du Guay affermit la bonne intelligence qui eſt entre notre Nation & ſon Dey, dont il reçut les plus grands honneurs.

M. du Guay jugea à propos, pour abréger la campagne, de détacher le *Léopard* & l'*Alcyon*, qui furent viſiter Alexandrie, Saint-Jean d'Acre, & Seyde, tandis qu'il alloit, avec l'*Eſpérance* & le *Toulouſe*, à Alexandrette & à Tripoli de Syrie. L'Eſcadre le rejoignit à l'Iſle de Chipre :

Chipre ; & après avoir mouillé dans différentes Iſles de l'Archipel, vint à Smirne. M. du Guay y parut avec beaucoup de dignité, & y régla toutes les affaires avec autant de ſuccès. De là il fit voile vers Toulon, où il arriva le premier Novembre. Le principal mérite d'une expédition de cette eſpece, qui ne préſentoit pas à M. du Guay d'occaſions d'exercer ſa valeur, étoit d'inſpirer du reſpect pour la Nation, de régler les affaires d'une maniere avantageuſe pour le commerce, & d'y parvenir de la maniere la plus prompte, & qui coutât le moins de dépenſe au Roi. Toutes ces choſes furent remplies.

Après cette campagne M. du Guay demeura dans l'inaction, mais la guerre avec l'Empereur s'étant allumée en 1733, & les armements conſidérables que les Anglois faiſoient, étant ſuſpects, la Cour donna à M. du Guay le commandement d'une Eſcadre qu'elle fit armer à Breſt.

Après tant d'années de paix, l'eſpoir prochain de ſignaler ſon zele pour le ſervice de l'Etat, lui fit oublier tous les accidents qui menaçoient ſa ſanté depuis long temps. Jamais Officier dans la fleur de ſon âge, dans la ſoif la plus forte de réputation, n'a montré plus d'ardeur,

ni plus d'activité que M. du Guay en montroit; allant continuellement visiter les Vaisseaux, faisant faire à ses troupes tous les jours de nouveaux exercices, & tous les mouvements auxquels il les destinoit, sur-tout les exerçant pour les descentes, qu'il regardoit comme celles de toutes les opérations maritimes qui demandent le plus d'ordre & de précaution.

Cependant tous ces préparatifs furent inutiles. Les Vaisseaux, sans être sortis de la rade, rentrerent dans le Port, & la paix qui se fit bientôt après avec l'Empereur, fit perdre à M. du Guay toutes les espérances qu'il avoit conçues. Il ressentit alors ses incommodités, qu'il n'y avoit que ses projets qui fussent capables de suspendre; il fut bientôt dans un état si triste, que s'étant fait transporter avec grande peine à Paris, les Médecins jugerent que tout leur art lui seroit inutile. Sentant lui même approcher sa fin, il écrivit à M. le Cardinal de Fleury une Lettre, à laquelle S. E. qui connoissoit tout son mérite, voulut bien faire la réponse suivante, qu'on nous permettra de rapporter, comme un monument précieux pour sa mémoire.

A Verſailles, le Septembre 1736.

SI j'ai différé, Monſieur, de répondre à votre Lettre du dix-ſept, ce n'a été que pour la pouvoir lire au Roi, qui en a été attendri, & je n'ai pu moi-même m'empêcher de répandre des larmes : vous pouvez être aſſuré que S. M. ſera diſpoſée, en cas que Dieu vous appelle à lui, à donner des marques de ſa bonté à votre famille ; & je n'aurai pas de peine à faire valoir auprès d'elle votre zele & vos ſervices. Dans le triſte état où vous êtes, je n'oſe vous écrire une plus longue Lettre, & je vous prie d'être perſuadé que je connois toute l'étendue de la perte que nous ferons, & que perſonne au monde n'a pour vous des ſentiments plus remplis deſtime & de conſidération, que ceux avec leſquels je fais profeſſion, Monſieur, de vous honorer. *Signé*, le C. FLEURY.

Après avoir reçu ce dernier témoignage des bontés du Roi & de l'eſtime de M. le Cardinal de Fleury, il ne penſa plus qu'à la mort : & cette mort mépriſée dans les combats, mais qui a effrayé quelquefois les plus grands Capitaines qui l'attendoient dans leur lit, ne

parut pas à M. du Guay différente de ce qu'il l'avoit vue ſi ſouvent & ne lui cauſa plus d'alarmes. Il l'attendit avec toute la fermeté qu'un grand courage peut donner ; & après avoir rempli tous les devoirs de la Religion, il mourut le 27 Septembre 1736.

M. du Guay-Trouin avoit une de ces phyſionomies qui annoncent ce que ſont les hommes, & la ſienne n'avoit rien que de grand à annoncer. Il étoit d'une taille avantageuſe & bien proportionnée, & il avoit pour tous les exercices du corps, un goût & une adreſſe qui l'avoient ſervi dans pluſieurs occaſions. Son tempérament le portoit à la triſteſſe, ou du moins à une eſpece de mélancolie, qui ne lui permettoit pas de ſe prêter à toutes les converſations ; & l'habitude qu'il avoit de s'occuper de grands projets, l'entretenoit dans cette indifférence pour les choſes dont la plupart des gens s'occupent. Souvent après lui avoir parlé long-temps, on s'appercevoit qu'il n'avoit ni écouté, ni entendu ; ſon eſprit étoit cependant vif & juſte ; perſonne ne ſentoit mieux que lui tout ce qui étoit néceſſaire pour faire réuſſir une entrepriſe ou ce qui pourroit la faire manquer ; aucunes des circonſtances

ne lui échappoit. Lorſqu'il projettoit, il ſembloit qu'il ne comptât pour rien ſa valeur, & qu'il ne dût réuſſir qu'à force de prudence ; lorſqu'il exécutoit, il paroiſſoit pouſſer la confiance juſqu'à la témérité

M. du Guay avoit, comme on a pu voir dans ſes Mémoires, certaines opinions ſingulieres ſur la prédeſtination & les preſſentiments : s'il eſt vrai que ces opinions peuvent contribuer à la ſécurité dans les périls, il eſt vrai auſſi qu'il n'y a que les ames très-courageuſes chez qui elles puiſſent s'établir aſſez pour les faire agir conſéquemment.

Le caractere de M. du Guay étoit tel qu'on auroit pu le deſirer dans un homme dont il auroit fait tout le mérite : jamais homme n'a porté les ſentiments d'honneur à un plus haut point ; & jamais homme n'a été d'un commerce plus ſûr & plus doux. Jamais ni ſes actions, ni leurs ſuccès n'ont changé ſes mœurs. Dans ſa plus grande élévation il vivoit avec ſes anciens amis comme il eût fait, s'il n'eût eu que le même mérite & la même fortune qu'eux : il ſeroit cependant ſubitement paſſé de cette ſimplicité à la plus grande hauteur avec ceux qui auroient voulu prendre ſur lui

quelque air de ſupériorité qu'ils n'auroient pas mérirée. Il étoit prêt alors à regarder ſa gloire comme une partie du bien de l'Etat, & à la ſoutenir de la maniere la plus vive. C'eſt par ces qualités qu'il s'eſt toujours fait aimer & conſidérer dans le corps de la Marine, où il y a un ſi grand nombre d'Officiers diſtingués par leur valeur & par leur naiſſance.

On a reproché à M. du Guay un peu de dureté dans la diſcipline militaire. Connoiſſant combien cette diſcipline eſt importante, & craignant trop de ne pas parvenir à ſon but, peut-être avoit-il tiré un peu au deſſus pour l'atteindre.

M. du Guay poſſedoit une vertu que nous devons d'autant moins paſſer ſous ſilence, qu'on ne la croit peut-être pas aſſez liée aux autres vertus des Héros. Il étoit d'un tel déſintéreſſement, qu'après tant de Vaiſſeaux pris, & une Ville du Bréſil réduite ſous ſa puiſſance, il n'a laiſſé qu'un bien médiocre, quoique ſa dépenſe ait toujours été bien réglée.

Il n'a jamais aimé ni le vin ni la table; il eût été à ſouhaiter qu'il eût eu la même retenue ſur un des autres plaiſirs de la vie; mais ne pouvant réſiſter à ſon penchant pour les femmes, il ne s'étoit

attaché qu'à éviter les paſſions fortes & longues, capables de trop occuper le cœur.

LETTRES DE NOBLESSE

DE MM. DE LA BARBINAIS ET DU GUAY, *dont il eſt parlé à la page* 158 *de ces Mémoires.*

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à tous préſents & à venir : SALUT. Aucune récompenſe ne touchant plus ceux de nos Sujets qui ſe diſtinguent par leur mérite, que celles qui ſont honorables & paſſent à leur poſtérité, Nous avons bien voulu accorder nos Lettres d'annobliſſement à nos chers & biens amés Luc Trouin de la Barbinais, & René Trouin du Guay, Capitaines de Vaiſſeaux. Ces deux freres animés par l'exemple de leur aïeul & de leur pere, qui ont utilement ſervi pendant longues années dans la place de Conſul de la Nation Françoiſe à Malgue, n'ont rien oublié pour mériter la grace que nous voulons aujourd'hui leur départir. Le ſieur Luc Trouin de la Barbinais, après nous

avoir auſſi ſervi dans la même place de Conſul à Malgue & y avoir ſoutenu nos intérêts, & ceux de la Nation, avec tout le zele & la fidélité qu'on pouvoit deſirer, s'adonna particuliérement en notre Ville & Port de Saint-Malo à armer des Vaiſſeaux, tant pour l'avantage du Commerce de nos Sujets, que pour troubler celui de nos Ennemis : & ces Armements ont été portés juſqu'à un tel point, qu'étant commandés par ſes freres, ils ont eu tout le ſuccès qu'on devoit attendre de braves Officiers ; deux de ſeſdits freres ayant été tués en combattant glorieuſement pour l'honneur de la nation, ce que ledit ſieur de la Barbinais a ſoutenu avec une grande dépenſe, préférant toujours le bien de notre ſervice à ſes intérêts : enſorte que juſqu'à préſent il a, par ſes ſoins, par ſon propre bien & ſon crédit, tenu en mer des Eſcadres conſidérables de Vaiſſeaux, tant pour le commerce, que pour faire la guerre aux Ennemis. C'eſt dans le commandement de ces Vaiſſeaux & de ces Eſcadres entieres, que ledit René Trouin-du-Guay ſon frere a montré qu'il eſt digne des graces les plus honorables ; car en 1689, n'ayant encore que quinze ans, il commença à ſervir Volontaire ſur un Vaiſſeau

Corſaire de dix-huit canons ; il donna les premieres preuves de ſa valeur à la priſe d'un Vaiſſeau Fleſſinguois de même force, dont ledit Corſaire ſe rendit maître après deux heures de combat. Il ſe diſtingua de même en ſervant ſur un autre Corſaire de vingt-ſix canons à l'attaque d'une Flotte de quatorze Navires Anglois de différentes forces, que le Commandant dudit Vaiſſeau ſe réſolut d'attaquer ſur les vives inſtances dudit ſieur du Guay. Auſſi étant rempli d'ardeur & de bonne volonté, il ſauta le premier à bord du Commandant Ennemi, qui fut enlevé, & ſon activité en cette occaſion fut telle, qu'après la priſe de celui-là, il ſe trouva encore le premier à l'abordage d'un des plus gros Navires de la même Flotte. Ses campagnes de 1691, 1693 & 1694, furent marquées par une deſcente qu'il fit dans la riviere de Limérik, où il prit un Brulot, trois Bâtiments, & enleva deux Vaiſſeaux Anglois, qui eſcortoient une Flotte, & prit auſſi un Vaiſſeau, de quatre Hollandois qu'il attaqua avec une de nos Frégates dont nous lui avions confié le commandement. Il acquit même beaucoup de gloire dans le commandement de cette même Frégate, quoiqu'il

ſe vit réduit à céder & ſe rendre à quatre Vaiſſeaux de guerre Anglois, contre leſquels il combattit pendant quatre heures & y fut dangereuſement bleſſé : & s'étant évadé des priſons d'Angleterre par une entrepriſe hardie, cette même année 1694 ne ſe paſſa pas ſans qu'il donnât de nouvelles marques de ſa valeur, ayant avec un de nos Vaiſſeaux de quarante-huit canons, attaqué & pris deux Vaiſſeaux Anglois de trente-ſix & quarante-ſix canons, après un combat de deux jours ; & peu de temps après il prit trois Vaiſſeaux venant des Indes richement chargés. En 1695, ſe ſervant d'un Vaiſſeau qu'il avoit pris la campagne précédente, & d'une autre Frégate commandée par un de ſes freres, il fit une deſcente près du Port de Vigo, brûla un gros bourg, enleva deux priſes conſidérables qu'il amena en France, après avoir perdu ſon frere en cette occaſion, & avoir défendu ces deux priſes contre l'Avant-Garde des Ennemis. Le Baron de Waſſenaër, à préſent Vice-Amiral d'Hollande, qui commandoit en 1696 trois Vaiſſeaux Hollandois, eſcortant une Flotte de Vaiſſeaux marchands de la même Nation, éprouva la valeur dudit ſieur Trouin du Guay, qui

le combattit à forces inégales, & cependant ſe rendit maître du Vaiſſeau que ledit ſieur de Waſſenaër commandoit, & d'un partie de la Flotte qui étoit ſous ſon eſcorte. La guerre préſente ayant commencé, il eut le commandement d'une de nos Frégates de trente-ſix canons, & prit un Vaiſſeau Hollandois de pareille force. L'année 1704 fut encore marquée par la priſe qu'il fit d'un Vaiſſeau Anglois, de ſoixante-douze canons, n'ayant qu'un Vaiſſeau de cinquante-quatre qu'il montoit; prit encore un autre Vaiſſeau de cinquante-quatre canons. En 1705 il ſe rendit maître d'un Vaiſſeau Fleſſinguois, de trente-huit canons, après un rude combat; & un de ſes freres étant à la pourſuite de ceux qui lui avoient échappé, il reçut une bleſſure dont il mourut quatre jours après. Pour l'attacher encore plus particuliérement à notre ſervice, nous l'honorâmes d'une commiſſion de Capitaine de Vaiſſeau; peu de temps après il attaqua une Flotte de treize Navires, eſcortée par une Frégate de trente-quatre canons, ſe rendit maître de la Frégate & de preſque tous les Vaiſſeaux de la Flotte: & ayant, en 1707, joint une Eſcadre de nos Vaiſſeaux armés à Dun-

kerque, il ſut y ſevir ſi utilement avec quatre Vaiſſeaux qu'il avoit ſous ſon commandement, que notre Eſcadre ayant attaqué une Flotte eſcortée par cinq gros Vaiſſeaux de guerre Anglois, ledit ſieur du Guay-Trouin eut le bonheur d'attaquer & prendre à l'abordage le Commandant de quatre-vingt-deux canons, & de contribuer beaucoup aux autres avantages que l'Eſcadre de nos Vaiſſeaux remporta, tant ſur les Vaiſſeaux de guerre Anglois, que ſur la Flotte. Enfin, en la préſente année 1709, ayant le commandement de quatre Vaiſſeaux de ſoixante, de quarante, & de vingt canons, il attaqua une autre Flotte eſcortée par trois Vaiſſeaux Anglois de cinquante, ſoixante, & ſoixante & dix canons, & en prit pluſieurs, & peu de temps après prit encore à l'abordage un autre Vaiſſeau Anglois de ſoixante canons, qu'il n'abandonna que quand il s'y vit contraint, à la vue de dix-ſept Vaiſſeaux de guerre ennemis; en ſorte que ledit ſieur du Guay Trouin peut compter qu'il a pris depuis qu'il s'eſt adonné à la Marine, plus de trois cents Navires marchands, & vingt Vaiſſeaux de guerre ou Corſaires ennemis. Toutes ces actions conſidérables, & le zele dudit ſieur

de la Barbinais ſon frere, dont nous ſommes pleinement ſatisfaits, nous ont excité à leur en donner des marques. A CES CAUSES & autres conſidérations, à ce nous mouvant, de notre propre mouvement, grace ſpéciale, pleine puiſſance & autorité Royale, Nous avons leſdits Luc Trouin de la Barbinais & René Trouin-du-Guay, leurs enfants & poſtérité nés & à naître en légitime mariage, annoblis, & annobliſſons par ces Préſentes ſignées de notre main; & du titre & qualité de Nobles & d'Ecuyers, les avons décorés & décorons. Voulons & Nous plaît, qu'en tous lieux & endroits, tant en jugement que dehors, ils ſoient tenus, cenſés, réputés Nobles & Gentilshommes, & comme tels qu'ils puiſſent prendre la qualité de Nobles & d'Ecuyers, & parvenir à tous degrés de Chevalerie & autres dignités, titres, & qualités réſervées à la Nobleſſe; jouir & uſer de tous les honneurs, privileges, prérogatives, prééminences, franchiſes, libertés & exemptions dont jouiſſent les autres Nobles de notre Royaume, tout ainſi que s'ils étoient iſſus de noble & ancienne race, tenir & poſſéder tous Fiefs, Terres & Seigneuries Nobles, de quelque titre & qua-

kerque, il ſut y ſevir ſi utilement avec quatre Vaiſſeaux qu'il avoit ſous ſon commandement, que notre Eſcadre ayant attaqué une Flotte eſcortée par cinq gros Vaiſſeaux de guerre Anglois, ledit ſieur du Guay-Trouin eut le bonheur d'attaquer & prendre à l'abordage le Commandant de quatre-vingt-deux canons, & de contribuer beaucoup aux autres avantages que l'Eſcadre de nos Vaiſſeaux remporta, tant ſur les Vaiſſeaux de guerre Anglois, que ſur la Flotte. Enfin, en la préſente année 1709, ayant le commandement de quatre Vaiſſeaux de ſoixante, de quarante, & de vingt canons, il attaqua une autre Flotte eſcortée par trois Vaiſſeaux Anglois de cinquante, ſoixante, & ſoixante & dix canons, & en prit pluſieurs, & peu de temps après prit encore à l'abordage un autre Vaiſſeau Anglois de ſoixante canons, qu'il n'abandonna que quand il s'y vit contraint, à la vue de dix-ſept Vaiſſeaux de guerre ennemis; en ſorte que ledit ſieur du Guay Trouin peut compter qu'il a pris depuis qu'il s'eſt adonné à la Marine, plus de trois cents Navires marchands, & vingt Vaiſſeaux de guerre ou Corſaires ennemis. Toutes ces actions conſidérables, & le zele dudit ſieur

féaux Conſeillers les gens tenant nos Cours de Parlement, Chambre des Comptes de Bretagne, que ces Préſentes ils aient à faire regiſtrer, & du contenu en icelles, faire jouir & uſer leſdits ſieurs Trouin, leurs enfants & poſtérité, nés & à naître en loyal mariage, pleinement paiſiblement, & perpétuellement, ceſſant & faiſant ceſſer tous troubles & empêchements, nonobſtant toutes Ordonnances, Arrêts & Réglements à ce contraires, auxquels & aux dérogatoires y contenus, Nous avons dérogé & dérogeons par ceſdites Préſentes: CAR tel eſt notre plaiſir; & afin que ce ſoit choſe ferme & ſtable à toujours, Nous avons fait mettre notre ſcel à ceſdites Préſentes. DONNÉ à Verſailles au mois de Juin, l'an de grace mil ſept cent neuf, & de notre Regne le ſoixante-ſeptieme. *Signé*, LOUIS. *Et plus bas*, Par le Roi. PHELYPEAUX.

de deux Fleurs-de-Lys d'or; cet Ecu timbré d'un Caſque de profil, orné de ſes lambrequins d'or, d'azur, d'argent, & de ſable; & au-deſſus en cimier, pour deviſe, DEDIT HÆC INSIGNIA VIRTUS.

LETTRE DE SON ALTESSE Monſeigneur le Comte de Toulouſe, Amiral de France.

A Marly, le 14 Février 1712.

J'Ai appris avec un extrême plaiſ votre arrivée à Breſt, & je n'en pas moins eu à lire la relation que vo m'avez envoyé du détail de votre Ca pagne, quoique vous ayez été fort d tentif, à votre ordinaire, à n'y poi parler de vous Je ſai trop de qu vous êtes capable pour n'avoir pas ſup pléé ce qui manquoit, quand je n'e aurois pas été inſtruit par perſonne mais le ſieur de Saint-Germain ne m rien laiſſé à deſirer là-deſſus, & m expliqué fort en détail tous les contre temps que vous avez eu à eſſuyer, & toute la capacité & l'habileté dont vous avez eu beſoin pour les ſurmonter. Je m'en réjouis pour vous & pour la Marine, à qui cette entrepriſe fait beaucoup d'honneur; vous devez être perſuadé que cela augmente encore l'eſtime que j'ai toujours eue pour vous, & l'envie que j'aurois, en toute occaſion,

pouvoir vous en donner des mar-
s. *Signé*, L. A. DE BOURBON.

TRE DE M DE COETLOGON,
Premier Lieutenant-Général des Armées Navales.

A Vitré, le 14 Février 1712.

Ai appris, Monſieur, avec beau-
oup de joie, que vous étiez de re-
r de votre voyage de long cours,
couvert de gloire par les incroya-
s ſuccès que vous avez eus dans vo-
entrepriſe, la plus belle & la plus
nde qu'on puiſſe imaginer & tenter.
i lu pluſieurs fois votre Relation qui
très-bien détaillée, faiſant parfaite-
nt connoître toute l'action, les gran-
forces des Ennemis, leurs fortifica-
s, & leurs grands retranchements, &
ore mieux votre grande conduite &
re valeur ordinaire, quelque mo-
te que vous ſoyez ſur votre ſujet. Je
s en chemin pour me rendre à la
ur & à Paris, où j'entendrai avec
iſir parler de vos faits & de ceux de
s Compagnons de gloire. Je vous prie
aſſurer Meſſieurs de Courſerac, de
oyon, de Beauve, de la Jaille, de la

LETTRE DE SON ALTESSE S. Monſeigneur le Comte de Toulouſe, Amiral de France.

A Marly, le 14 Février 1712.

J'Ai appris avec un extrême plaiſir votre arrivée à Breſt, & je n'en ai pas moins eu à lire la relation que vous m'avez envoyé du détail de votre Campagne, quoique vous ayez été fort attentif, à votre ordinaire, à n'y point parler de vous Je ſai trop de quoi vous êtes capable pour n'avoir pas ſuppléé ce qui manquoit, quand je n'en aurois pas été inſtruit par perſonne; mais le ſieur de Saint-Germain ne m'a rien laiſſé à deſirer là-deſſus, & m'a expliqué fort en détail tous les contretemps que vous avez eu à eſſuyer, & toute la capacité & l'habileté dont vous avez eu beſoin pour les ſurmonter. Je m'en réjouis pour vous & pour la Marine, à qui cette entrepriſe fait beaucoup d'honneur; vous devez être perſuadé que cela augmente encore l'eſtime que j'ai toujours eue pour vous, & l'envie que j'aurois, en toute occaſion,

pouvoir vous en donner des mar-
ues. *Signé*, L. A. DE BOURBON.

LETTRE DE M DE COETLOGON, Premier Lieutenant-Général des Armées Navales.

A Vitré, le 14 Février 1712.

J'Ai appris, Monſieur, avec beaucoup de joie, que vous étiez de retour de votre voyage de long cours, tout couvert de gloire par les incroyables ſuccès que vous avez eus dans votre entrepriſe, la plus belle & la plus grande qu'on puiſſe imaginer & tenter. J'ai lu pluſieurs fois votre Relation qui eſt très-bien détaillée, faiſant parfaitement connoître toute l'action, les grandes forces des Ennemis, leurs fortifications, & leurs grands retranchements, & encore mieux votre grande conduite & votre valeur ordinaire, quelque modeſte que vous ſoyez ſur votre ſujet. Je vais en chemin pour me rendre à la Cour & à Paris, où j'entendrai avec plaiſir parler de vos faits & de ceux de vos Compagnons de gloire. Je vous prie d'aſſurer Meſſieurs de Courſerac, de Boyon, de Beauve, de la Jaille, de la

Rufiniere & tous ces Meſſieurs de qui vous parlez ſi honorablement, combien je ſuis ſenſible à la gloire qu'ils ont acquiſe & à leur heureux retour. Il faut à préſent que vous donniez le temps à votre ſanté de ſe rétablir, & de ſe fortifier aſſez pour pouvoir ſuivre votre courage dans les occaſions qui pourront dans la ſuite ſurvenir, ſi Dieu ne nous donnoit la paix. Je m'intéreſſerai toûjours plus que perſonne à tout ce qui vous arrivera, vous honorant depuis long temps, & étant avec toute l'eſtime poſſible, Monſieur, &c. *Signé*, COETLOGON.

LETTRE DE M. LE MARÉCHAL de Châteaurenault.

A Renes, le 15 Février 1712.

J'Ai reçu, Monſieur, par le Bureau de M. de Pontchartrain, la relation de votre voyage, & la Lettre que vous avez pris la peine de m'écrire par le Courier que vous avez envoyé à la Cour; j'ai pris beaucoup de plaiſir à y voir la bonne conduite, & les belles & bonnes actions que vous avez faites dans cette Campagne. J'y ai pris, dis-je,

aucoup de plaiſir & d'intérêt par l'an-enne eſtime & amitié que j'ai pour us ; je vous prie d'être perſuadé que vous en donnerai toujours des témoi-ages dans quelque occaſion qui puiſſe river de vous faire connoître combien ſuis effectivement votre, &c. *Signé*, le aréchal DE CHATEAURENAULT.

LETTRE DE M. DE SOREL, Inſpecteur des Troupes de la Marine.

A Paris, le 15 Février 1712.

VOus êtes, Monſieur, de retour tout couvert de lauriers ; je vous ire que je ſuis dans la joie de mon eur. Si vous m'aviez montré un plan que celui que m'a fait voir M. de int-Germain à Verſailles, j'entends ant votre départ de Breſt, je vous rois défendu d'entreprendre votre g'o-ux projet, à moins que vous n'euſſiez au moins trois fois autant de trou-s que vous en aviez. Mais je vois en, Monſieur, que le Roi n'a qu'à us mettre en œuvre pour être ſur de réuſſire de toutes vos entrepriſes ; doit ſouhaiter que Dieu vous conſer-une bonne ſanté, pour continuer

de vous mettre ſes intérêts entre les mains. La mort de Madame la Dauphine a fait oublier un peu votre belle action, mais ce ne ſera que pour peu de jours Ne ſongez-vous pas de venir à la Cour? Du moins je vous le conſeille, & puis vous aſſurer qu'on ſera bienaiſe d'y voir un Héros comme vous. Ne doutez pas, je vous prie, que perſonne ait l'honneur d'être plus véritablement que moi, Monſieur, votre, &c.

Signé, DE SOREL.

LETTRE DE M. DE Beauharnois,

Datée du 15 Février 1712.

VOus pouvez juger, Monſieur, par l'eſtime que vous me connoiſſez pour vous, combien j'ai été ſenſible à la nouvelle que mon frere de Beauville m'a donnée du ſuccès de votre Campagne & de votre retour triomphant; perſonne ne vous ſouhaite aſſurément plus de dignités que je fais, proportionnées à vos ſervices. Je vous prie d'être toujours autant de mes amis, que je ſuis très-parfaitement, Monſieur, votre, &c. *Signé*, DE BEAUHARNOIS.

ÉTAT

DES OFFICIERS MAJORS, & Equipages des Vaiſſeaux du Roi, commandés par M. du GUAY-TROUIN, pendant les années ci-après, dont les Armements ont été faits au Port de Breſt.

Année 1702.

La Bellonne & la Railleuſe.

La Bellonne.

MESSIEURS,

Du Guay-Trouin, Capitaine. . .	1
Launay-Gravé, Capitaine en ſecond.	1
Séverin, premier Lieutenant. . .	1
Trouin, ſecond Lieutenant. . .	1
Du Servi, troiſieme Lieutenant. .	1
Jauray, premier Enſeigne. . . .	1
Lhoſtellier, ſecond Enſeigne. . .	1
Aumônier	1
Ecrivain.	1
Chirurgien	1
Officiers, Mariniers & Matelots .	192
Soldats ou *Volontaires.*	56
Hommes,	258

La-Railleuſe.

MESSIEURS,

La Mothe-Daniel, Capitaine. . .	1
Pradel-Daniel, ſecond Capitaine. .	1
Fontenay Prud'homme, Lieutenant.	1
Broſſin, ſecond Lieutenant. . . .	1
Chapelle-le Roy, Enſeigne. . .	1
. . . ſecond Enſeigne. . . .	1
Aumônier	1
Ecrivain.	1
Chirurgien	1
Officiers, *Mariniers*, & *Matelots*.	69
Soldats ou *Volontaires*.	39
Hommes,	117

Année 1703.

L'Eclatant, *le Furieux*, *le Bienvenu.*

L'Eclatant.

MESSIEURS,

Du Guay-Trouin, Capitaine. . .	1
Courſerac, ſecond Capitaine. . .	1
Saint-Auban, Lieutenant. . . .	1
Duchatelet, Sous Lieutenant. . .	1
Trouin, troiſieme Lieutenant. . .	1
Hommes,	5

Suite de l'Eclatant.

it, Enſeigne.	1
l, ſecond Enſeigne. . . .	1
ıy.	1
. . . . .	1
).	1
s *Majors*	10
ıier	1
in	1
gien	1
s, *Mariniers & Matelots* .	441
ou *Volontaires*.	92
s.	21
Hommes,	577

Le Furieux.

MESSIEURS,

ets Herpein, Capitaine. . .	1
elin, ſecond Capitaine. . .	1
erry, Lieutenant.	1
ny, Sous-Lieutenant. . . .	1
lers, troiſieme Lieutenant. .	1
ort, quatrieme Lieutenant. .	1
eur Jegou, Enſeigne. . . .	1
r, ſecond Enſeigne. . . .	1
troiſieme Enſeigne. . . .	1
Hommes,	9

Suite du Furieux.

Aumônier	1
Ecrivain	1
Chirurgien	1
Officiers, Mariniers, & Matelots	355
Soldats ou *Volontaires*	82
Mouſſes	7
Hommes	456

Le Bienvenu.

MESSIEURS,

Deſmarques, Capitaine	1
Des Urſins, ſecond Capitaine	1
La Vergne, Lieutenant	1
Salvi, ſecond Lieutenant	1
Maiſon-Neuve, Enſeigne	1
Renneval, ſecond Enſeigne	1
Le Fricq, troiſieme Enſeigne	1
Milliers, quatrieme Enſeigne	1
Aumônier	1
Ecrivain	1
Chirurgien	1
Officiers, Mariniers & Matelots	191
Soldats ou *Volontaires*	37
Hommes	239

Année 1704.

n , l'Auguſte , la Valeur & la Mouche ; differentes ſorties.

Le Jaſon, premiere ſortie.

MESSIEURS,

y-Trouin , Capitaine. . .	1
ıban , ſecond Capitaine. .	1
e , Lieutenant.	1
ins, ſecond Lieutenant. . .	1
; , troiſieme Lieutenant. . .	1
, Enſeigne	1
llay , ſecond Enſeigne. . .	1
oy , troiſieme Enſeigne. . .	1
uatrieme Enſeigne. . . .	1
cinquieme Enſeigne. . .	1
; , ſixieme Enſeigne. . .	1
er , ſeptieme Enſeigne. . .	1
. . . . .	1
. . . . .	1
n.	1
Mariniers & Matelots. .	327
u *Volontaires.*	78
Mouſſes.	18
Hommes ,	438

L'Auguſte, premiere ſortie.

MESSIEURS,

Deſmarques, Capitaine.	1
Dauſmont, ſecond Capitaine.	1
Duchatel, Lieutenant.	1
Deplane, ſecond Lieutenant.	1
Cholenne, troiſieme Lieutenant.	1
Martonne, Enſeigne.	1
Du Gaſpern, ſecond Enſeigne.	1
Maiſon-Neuve, troiſieme Enſeigne.	1
Deſchelles, quatrieme Enſeigne.	1
Kerouriou, cinquieme Enſeigne.	1
Filouze, ſixieme Enſeigne.	1
Aumônier.	1
Ecrivain.	1
Chirurgien	1
Officiers, Mariniers & Matelots.	310
Soldats ou *Volontaires*	68
Valets & Mouſſes.	27
Hommes,	419

La Valeur, premiere ſortie.

MESSIEURS,

Trouin, Capitaine	1
Meillac-Gravé, ſecond Capitaine.	1
Hommes,	2

Suite de la Valeur.

ımeraye-Loquet, Lieutenant.	1
ınde-Loquet, ſecond Lieutenant.	1
efort, troiſieme Lieutenant.	1
tel, Enſeigne.	1
ſſin, ſecond Enſeigne.	1
ıiel, troiſieme Enſeigne.	1
zônier	1
ivain.	1
urgien	1
iers, Mariniers & Matelots.	124
ats.	25
ts & Mouſſes.	14
Hommes,	174

La Mouche, premiere ſortie.

MESSIEURS,

nay-Gravé, Capitaine.	1

ota. On n'a pû trouver le nom des autres iers.

iers, Mariniers & Matelots.	42
ıtaires & Mouſſes	12
Hommes,	55

Le Jaſon, ſeconde ſortie.

MESSIEURS,

Du Guay-Trouin, Capitaine. . . 1
Montholon, Commandant. . . . 1
Saint-Auban, ſecond Capitaine. . . 1
La Jaille, Lieutenant. 1
Des Urſins, ſecond Lieutenant. . . 1
Foſſieres, troiſieme Lieutenant. . . 1
Nogent, Enſeigne. 1
Du Houllay, ſecond Enſeigne. . . 1
Du Belloy, troiſieme Enſeigne. . . 1
Salvy, quatrieme Enſeigne. . . . 1
Barilly, cinquieme Enſeigne. . . . 1
Ferrieres, ſixieme Enſeigne. . . . 1
Du Vivier, ſeptieme Enſeigne. . . 1
Aumônier. 1
Ecrivain. 1
Chirurgien. 1

Equipage à peu près comme à la premiere ſortie.

L'Auguſte, ſeconde ſortie.

MESSIEURS,

Deſmarques, Capitaine. 1
Dauſmont, ſecond Capitaine. . . 1
Duchaſtel, Lieutenant. 1
Deplane, ſecond Lieutenant. . . . 1

Hommes, 4

Suite de l'Auguſte.

onne, Enſeigne. 1
Gaſpern, ſecond Enſeigne. . . 1
on-Neuve, troiſieme Enſeigne . 1
helles, quatrieme Enſeigne. . . 1
uriou, cinquieme Enſeigne. . . 1
ize, ſixieme Enſeigne. . . . 1
ônier 1
vain 1
rgien. 1

quipage à peu près comme à ſa premiere ſortie.

La Valeur, ſeconde ſortie.

MESSIEURS,

iin, Capitaine. 1
lac-Gravé, ſecond Capitaine. . 1
meraye-Loquet, Lieutenant. . 1
ide-Loquet, ſecond Lieutenant. . 1
fort, troiſieme Lieutenant. . . 1
ard, Enſeigne. 1

Le reſte comme à ſa premiere ſortie.

Le Jaſon, troiſieme ſortie.

MESSIEURS,

Guay-Trouin, Capitaine. . . 1
Roſcouet, Commandant. . . . 1

Hommes, 2

Suite du Jaſon.

De la Jaille, ſecond Capitaine. . . 1
Des Urſins, Lieutenant. 1
Foſſiéres, ſecond Lieutenant. . . 1
Nogent, troiſieme Lieutenant. . . 1
Du Houllay, Enſeigne. 1
Du Belloy, ſecond Enſeigne. . . 1
Salvy, troiſieme Enſeigne. . . . 1
Barilly, quatrieme Enſeigne. . . 1
Ferrieres, cinquieme Enſeigne. . . 1

Le reſte à peu près comme à ſa premiere ſortie.

L'Auguſte, troiſieme ſortie.

MESSIEURS,

Dauſmont, Capitaine 1
Deplane, ſecond Capitaine. . . . 1
De Cours, Lieutenant. 1
De Lieſta, ſecond Lieutenant. . . 1
Du Gaſté, troiſieme Lieutenant. . 1
Bourville, quatrieme Lieutenant. . 1
Martonne, Enſeigne. 1
Du Gaſpern, ſecond Enſeigne. . . 1
Maiſon-Neuve, troiſieme Enſeigne. 1
Deſchelles, quatrieme Enſeigne. . 1
Leſtobec, cinquieme Enſeigne. . . 1
Pitre, ſixieme Enſeigne. 1

Hommes, 12

Suite de l'Auguſte.

Aumônier. 1
Ecrivain. 1
Chirurgien 1

Le reſte à peu près comme à ſa premiere ſortie.

La Valeur, troiſieme ſortie.

MESSIEURS,

Trouin, Capitaine. 1
Ville-Fort, ſecond Capitaine. . . 1
Martel, Lieutenant. 1
Durand, ſecond Lieutenant. . . 1
Boyer, Enſeigne. 1
Hignard, ſecond Enſeigne. . . . 1
Keranmoal, troiſieme Enſeigne . . 1

Le reſte à peu près comme à ſa premiere ſortie.

Le Jaſon, quatrieme ſortie.

MESSIEURS,

Du Guay-Trouin, Capitaine. . . 1
Du Roſcouet, Commiſſaire. . . . 1
La Jaille, ſecond Capitaine. . . . 1
Des Urſins, Lieutenant. 1
Beautruen, ſecond Lieutenant. . . 1
Folliéres, troiſieme Lieutenant. . . 1
Nogent, quatrieme Lieutenant. . . 1

Hommes, 7

Suite du Jaſon.

De la Jaille, ſecond Capitaine. . . 1
Des Urſins, Lieutenant. 1
Foſſiéres, ſecond Lieutenant. . . 1
Nogent, troiſieme Lieutenant. . . 1
Du Houllay, Enſeigne. 1
Du Belloy, ſecond Enſeigne. . . 1
Salvy, troiſieme Enſeigne. . . . 1
Barilly, quatrieme Enſeigne. . . 1
Ferrieres, cinquieme Enſeigne. . . 1

Le reſte à peu près comme à ſa premiere ſortie.

L'Auguſte, troiſieme ſortie.

MESSIEURS,

Dauſmont, Capitaine 1
Deplane, ſecond Capitaine. . . . 1
De Cours, Lieutenant. 1
De Lieſta, ſecond Lieutenant. . . 1
Du Gaſté, troiſieme Lieutenant. . 1
Bourville, quatrieme Lieutenant. . 1
Martonne, Enſeigne. 1
Du Gaſpern, ſecond Enſeigne. . . 1
Maiſon-Neuve, troiſieme Enſeigne. 1
Deſchelles, quatrieme Enſeigne. . 1
Leſtobec, cinquieme Enſeigne. . . 1
Pitre, ſixieme Enſeigne. 1

Hommes, 12

Suite de l'Auguſte.

ier. 1
in. 1
ien 1
ſte à peu près comme à ſa premiere

La Valeur, troiſieme ſortie.

MESSIEURS,

, Capitaine. 1
ort, ſecond Capitaine. . . 1
, Lieutenant. 1
l. ſecond Lieutenant. . . 1
, Enſeigne. 1
d, ſecond Enſeigne. . . . 1
noal, troiſieme Enſeigne . . 1
ſte à peu près comme à ſa premiere

Le Jaſon, quatrieme ſortie.

MESSIEURS,

ay-Trouin, Capitaine. . . 1
couet, Commiſſaire. . . . 1
e, ſecond Capitaine. . . . 1
ſins, Lieutenant. 1
ien, ſecond Lieutenant. . . 1
s, troiſieme Lieutenant. . . 1
, quatrieme Lieutenant. . . 1

Hommes, 7

L'Auguſte, premiere ſortie, fut pris.

MESSIEURS,

Le Chev. de Neſmond, Capitaine. . 1
De Cours, ſecond Capitaine. . . . 1
De Lieſta, Lieutenant. 1
Paillard, ſecond Lieutenant. . . . 1
Pottin, troiſieme Lieutenant. . . 1
Bourville, quatrieme Lieutenant. . 1
Du Perré, Enſeigne. 1
Deſchelles, ſecond Enſeigne. . . 1
Théréſien, troiſieme Enſeigne. . . 1
Leſtobec, quatrieme Enſeigne. . . 1
Deſgigoux, cinquieme Enſeigne. . 1
Aumônier 1
Ecrivain. 1
Chirurgien 1
Officiers, Mariniers & Matelots. . 356
Soldats ou *Volontaires* 52
Valets & Mouſſes. 25

Hommes, 447

La Valeur, premiere ſortie.

MESSIEURS,

Saint-Auban, Capitaine. 1
Villefort, ſecond Capitaine. . . . 1

Hommes, 2

Année 1705.

'aſon, l'Auguſte, la Valeur, differentes ſorties.

Le Jaſon, premiere ſortie.

MESSIEURS,

Guay-Trouin, Capitaine.	1
Jaille, ſecond Capitaine.	1
Urſins, Lieutenant.	1
eres, ſecond Lieutenant.	1
ıay Gravé, troiſieme Lieutenant.	1
ent, quatrieme Lieutenant.	1
Houllay, Enſeigne.	1
Belloy, ſecond Enſeigne.	1
lly, troiſieme Enſeigne.	1
bert, quatrieme Enſeigne.	1
ieres, cinquieme Enſeigne.	1
ieres, ſixieme Enſeigne.	1
ers, ſeptieme Enſeigne.	1
ônier.	1
vain.	1
urgien	1
iers, Mariniers & Matelots.	255
ats ou *Volontaires.*	70
ts & Mouſſes.	21
Hommes,	362

L'Auguſte, premiere ſortie, fut pris.

MESSIEURS,

Le Chev. de Neſmond, Capitaine.	1
De Cours, ſecond Capitaine.	1
De Lieſta, Lieutenant.	1
Paillard, ſecond Lieutenant.	1
Pottin, troiſieme Lieutenant.	1
Bourville, quatrieme Lieutenant.	1
Du Perré, Enſeigne.	1
Deſchelles, ſecond Enſeigne.	1
Théréſien, troiſieme Enſeigne	1
Leſtobec, quatrieme Enſeigne.	1
Deſgigoux, cinquieme Enſeigne.	1
Aumônier	1
Ecrivain.	1
Chirurgien	1
Officiers, Mariniers & Matelots.	356
Soldats ou *Volontaires*	52
Valets & Mouſſes.	25
Hommes,	447

La Valeur, premiere ſortie.

MESSIEURS,

Saint-Auban, Capitaine.	1
Villefort, ſecond Capitaine.	1
Hommes,	2

Suite du Jaſon.

Ecrivain.	1
Chirurgien	1
Officiers, Mariniers & Matelots.	333
Soldats ou *Volontaires*	71
Valets & Mouſſes.	17
Hommes,	436

Le Paon, premiere ſortie.

MESSIEURS,

De la Jaille, Capitaine.	1
Dandenne, Lieutenant.	1
Barry, ſecond Lieutenant.	1
Marſilly, Enſeigne.	1
Aumônier	1
Ecrivain.	1
Chirurgien	1
Officiers, Mariniers & Matelots	87
Soldats.	22
Mouſſes.	11
Hommes,	127

Le Jaſon, ſeconde ſortie.

MESSIEURS,

Du Guay-Trouin, Capitaine.	1
Hommes,	1

Suite du Jaſon.

Des Urſins, ſecond Capitaine. . . 1
Foſſieres, Lieutenant. 1
Launay-Gravé, ſecond Lieutenant. . 1
Pottin, troiſieme Lieutenant. . . 1
Du Hollay, quatrieme Lieutenant. . 1
Barilly, Enſeigne. 1
Mesbles, ſecond Enſeigne. . . . 1
Ciret de Brom, troiſieme Enſeigne. 1
Ferrieres, quatrieme Enſeigne. . . 1
Deſgigoux, cinquieme Enſeigne. . 1
Dupleſſis, ſixieme Enſeigne. . . 1
Aumônier 1
Ecrivain. 1
Chirurgien. 1

Le reſte de l'Equipage à peu près comme à ſa premiere ſortie.

Année 1707.

Le Lys, l'Achille, le Jaſon, l'Amazone, la Gloire & l'Aſtrée.

Le Lys.

MESSIEURS,

Du Guay-Trouin, Capitaine. . . 1
Saint-Auban, ſecond Capitaine. . 1
Brugnon, Lieutenant. 1

Hommes, 3

Suite du Jaſon.

vain.	1
urgien	1
iers, Mariniers & Matelots.	333
ats ou *Volontaires*	71
ts & Mouſſes.	17
Hommes,	436

Le Paon, premiere ſortie.

MESSIEURS,

la Jaille, Capitaine.	1
denne, Lieutenant.	1
y, ſecond Lieutenant. . . .	1
ſilly, Enſeigne.	1
nônier	1
vain.	1
urgien	1
iers, Mariniers & Matelots . .	87
ats.	22
ſſes.	11
Hommes,	127

Le Jaſon, ſeconde ſortie.

MESSIEURS,

Guay-Trouin, Capitaine. . .	1
Hommes,	1

Suite du Jaſon.

Des Urſins, ſecond Capitaine. . . 1
Foſſieres, Lieutenant. 1
Launay-Gravé, ſecond Lieutenant. . 1
Pottin, troiſieme Lieutenant. . . 1
Du Hollay, quatrieme Lieutenant. . 1
Barilly, Enſeigne. 1
Mesbles, ſecond Enſeigne. . . . 1
Ciret de Brom, troiſieme Enſeigne. 1
Ferrieres, quatrieme Enſeigne. . . 1
Deſgigoux, cinquieme Enſeigne. . 1
Dupleſſis, ſixieme Enſeigne. . . 1
Aumônier 1
Ecrivain. 1
Chirurgien. 1

Le reſte de l'Equipage à peu près comme à ſa premiere ſortie.

Année 1707.

Le Lys, l'Achille, le Jaſon, l'Amazone, la Gloire & l'Aſtrée.

Le Lys.

MESSIEURS,

Du Guay-Trouin, Capitaine. . . 1
Saint-Auban, ſecond Capitaine. . 1
Brugnon, Lieutenant. 1

Hommes, 3

Suite du Lys.

Ioullay, ſecond Lieutenant. . 1
ly, troiſieme Lieutenant. . . 1
n, quatrieme Lieutenant. . . 1
ly, Enſeigne. 1
rs Sainte Croix, ſecond Enſeigne. 1
rieu, troiſieme Enſeigne. . . 1
de Brom, quatrieme Enſeigne. 1
ic, cinquieme Enſeigne. . . 1
. de la Bedoyere, ſixieme Enſeig. 1
eres, ſeptieme Enſeigne. . . 1
igoux, huitieme Enſeigne. . . 1
rs-Saint-Paul, neuvieme Enſeig. 1
run, Commiſſaire. 1
nier. 1
ain. 1
rgien. 1
rs, Mariniers. 105
lots. 346
ts 150
taires. 19
es. 14

Hommes, 653

Suite de l'Aſtrée.

Du Halgouet, ſecond Enſeigne. . . 1
Coulombe, troiſieme Enſeigne. . . 1
Aumônier 1
Ecrivain. 1
Chirurgien. 1
Officiers, Mariniers. 35
Matelots. 69
Soldats. 45
Volontaire. 1
Valets. 9
Mouſſes. 7

Hommes, 175

Année 1708.

Le Lys, le S. Michel, l'Achille, le Jaſon, l'Amazone, la Gloire, l'Aſtrée, la Catherine.

Le Lys.

MESSIEURS,

Du Guay Trouin, Capitaine. . . 1
Le Comte d'Arquin, ſecond Capit. . 1
Ruys, Lieutenant. 1
De Bayne, ſecond Lieutenant. . . 1
Joganville, troiſieme Lieutenant. . 1
Brugnon, Enſeigne. 1

Hommes, 6

Le Jaſon.

MESSIEURS,

Chev. de Courſerac, Capitaine.	1
albert-Cléron, ſecond Capitaine.	1
quigny-Daché, Lieutenant. . .	1
llieres, ſecond Lieutenant. . .	1
le-Iſle, troiſieme Lieutenant. . .	1
ny, quatrieme Lieutenant. . .	1
ibert-Guay, Enſeigne.	1
emergat, ſecond Enſeigne. . .	1
rennes, troiſieme Enſeigne. . .	1
iſſy, quatrieme Enſeigne. . . .	1
alude de la Juſſeliere, cinquieme Enſeigne.	1
mônier.	1
ivain.	1
rurgien.	1
ciers, Mariniers.	71
atelots.	226
dats	90
'ontaire.	1
lets.	17
ouſſes.	21
Hommes,	440

Suite du Saint-Michel.

Bouchau, troiſieme Lieutenant. . . 1
Saint-Hilaire, Enſeigne. 1
Darcy, ſecond Enſeigne. 1
Staffort, troiſieme Enſeigne. . . . 1
Le Marquis de Conflans, quatrieme Enſeigne. 1
De Preſle, cinquieme Enſeigne. . 1
Barilly, ſixieme Enſeigne. . . . 1
Goubert, ſeptieme Enſeigne. . . 1
Aumônier 1
Ecrivain 1
Chirurgien 1
Officiers, Mariniers. 114
Matelots. 351
Garde de la Marine. 1
Volontaire. 1
Soldats & Valets. 139
Mouſſes. 14

Hommes, 635

L'Achille.

MESSIEURS,

Le Chev. de Courſerac, Capitaine. . 1
De Plane, ſecond Capitaine. . . 1
Boiſvilliers, Lieutenant. 1
Sabrevois, ſecond Lieutenant. . . 1

Hommes, 4

Suite de la Gloire.

le-Neuve-Fromont, Lieutenant. 1
illes, ſecond Lieutenant. . . 1
e-Gouthere, troiſieme Lieutenant. 1
ndenne, Enſeigne. 1
menaye, ſecond Enſeigne. . . 1
riteau, troiſieme Enſeigne. . . 1
lande, quatrieme Enſeigne. . . 1
t, cinquieme Enſeigne. . . . 1
nônier. 1
ivain. 1
rurgien 1
ciers, Mariniers. 1
telots. 150
lats. 90
ontaire 1
ets. 14
uſſes 22

Hommes, 291

L'Aſtrée.

MESSIEURS,

le-Adam, Capitaine. 1
nt-Hilaire, ſecond Capitaine. . 1
. Goutet, Lieutenant. 1
. Portail, Enſeigne. 1

Hommes, 4

Suite du Jaſon.

Ecrivain.	1
Chirurgien	1
Officiers, Mariniers..	78
Matelots.	251
Gardes de la Marine.	6
Volontaire	1
Soldats	73
Valets.	12
Mouſſes	7
Hommes,	437

L'Amazone.

MESSIEURS,

Le Chevalier de Courſerac l'ainé, Capitaine.	1
Marigny-Longueil, ſecond Capitaine.	1
Guerſan, Lieutenant.	1
Murat de Brouſte, Enſeigne.	1
Tonnancourt, ſecond Enſeigne.	1
Aumônier	1
Ecrivain.	1
Chirurgien	1
Officiers, Mariniers.	62
Matelots.	159
Gardes de la Marine.	3
Volontaire.	1
Hommes,	233

Suite du Lys.

Houllay, ſecond Enſeigne. . . 1
tin, troiſieme Enſeigne. . . . 1
nier, quatrieme Enſeigne. . . 1
Belloy, cinquieme Enſeigne. . 1
y-Nogent, ſixieme Enſeigne. . 1
Soudraye, Commiſſaire. . . . 1
nônier. 1
ivain. 1
urgien. 1
iers, Mariniers 121
telots. 345
ntaires 6
des de la Marine. 8
lats 132
ets 21
uſſes. 22

Hommes, 670

Le Saint-Michel.

MESSIEURS,

aldin, Capitaine. 1
ouart Longue-Joue, ſecond Cap. 1
iteland de Noirey, Lieutenant. . 1
Mauſſon, ſecond Lieutenant. . 1

Hommes, 7

Suite du Jaſon.

Ecrivain. 1
Chirurgien 1
Officiers, Mariniers. 78
Matelots. 251
Gardes de la Marine. 6
Volontaire 1
Soldats 73
Valets. 12
Mouſſes 7

Hommes, 437

L'Amazone.

MESSIEURS,

Le Chevalier de Courſerac l'ainé, Capitaine. 1
Marigny-Longueil, ſecond Capitaine. 1
Guerſan, Lieutenant. 1
Murat de Brouſte, Enſeigne. . . . 1
Tonnancourt, ſecond Enſeigne. . . 1
Aumônier 1
Ecrivain. 1
Chirurgien 1
Officiers, Mariniers. 62
Matelots. 159
Gardes de la Marine. 3
Volontaire. 1

Hommes, 233

Suite

Suite de l'Amazone.

dats.	54
'ets.	10
uſſes.	7
Hommes,	304

La Gloire.

MESSIEURS,

Jaille, Capitaine.	1
Calandre, ſecond Capitaine.	1
illes, Lieutenant.	1
mond de Ville-Neuve, ſecond Lieutenant.	1
le-Gouthere, Enſeigne.	1
ré, ſecond Enſeigne.	1
Chevalier Dumenaye, troiſieme Enſeigne.	1
lée, quatrieme Enſeigne.	1
nônier.	1
ivain.	1
rurgien.	1
ciers, Mariniers.	70
itelots.	158
ontaires	3
dats.	66
'ets.	12
uſſes.	16
Hommes,	336

Suite du Lys.

Officiers, Mariniers.	95
Matelots.	326
Soldats.	120
Volontaires.	4
Valets.	17
Mouſſes.	21
Hommes,	599

Le Jaſon.

MESSIEURS,

Le Chev. de Courſerac, Capitaine.	1
Joganville, ſecond Capitaine. . .	1
Du Houllay, Lieutenant.	1
Barilly, ſecond Lieutenant. . . .	1
Beliſle, troiſieme Lieutenant. . .	1
Du Vigné, quatrieme Lieutenant. .	1
Sully de Nogent, cinquieme Lieut.	1
Liſle-Gouthere, Enſeigne. , . .	1
Du Héron, ſecond Enſeigne. . . .	1
De Kret, troiſieme Enſeigne. . .	1
Marronne, quatrieme Enſeigne. . .	1
Fromentiere, cinquieme Enſeigne.	1
Aumônier	1
Ecrivain.	1
Chirurgien	1
Officiers, Mariniers & Matelots .	309
Hommes,	324

Suite de la Catherine.

ntaire. 1
ts. 5
ſſe. 1

Hommes, 47

Année 1709.

Lys, le Jaſon, l'Amazone, la Gloire & l'Aſtrée.

Le Lys.

MESSIEURS,

Guay-Trouin, Capitaine. . . 1
Harteloire de Betz, ſecond Capit. 1
revois, Lieutenant. 1
quigny, ſecond Lieutenant. . . 1
Houllay, troiſieme Lieutenant. . 1
Vignier, Enſeigne. 1
éridan, ſecond Enſeigne. . . 1
ſy, troiſieme Enſeigne. . . . 1
Grieu, quatrieme Enſeigne. . . 1
ivello, cinquieme Enſeigne. . . 1
Juſſeliere, ſixieme Enſeigne. . 1
tonne, ſeptieme Enſeigne. . . 1
mereux, huitieme Enſeigne. . 1
nônier 1
vain. 1
urgien 1

Hommes, 16

Matelots. 144
Volontaires. 6
Soldats. 74
Mouſſes & Valets. 24

Hommes, 315

La Gloire.

MESSIEURS,

La Jaille, Capitaine. 1
La Calandre, ſecond Capitaine. . 1
Millet, Lieutenant. 1
Fromont-de-Ville-Neuve, ſec. Lieut. 1
Noilles, troiſieme Lieutenant. . . 1
Dumenaye, Enſeigne. 1
Meré, ſecond Enſeigne. 1
Bedée, troiſieme Enſeigne. . . . 1
Aumônier. 1
Ecrivain, Chirurgien 2
Officiers, Mariniers & Matelots. . 214
Volontaire. 1
Soldats. 73
Valets & Mouſſes. 23

Hommes, 322

L'Aſtrée.

MESSIEURS,

Kerguelin, Capitaine. 1
Kerburce, ſecond Capitaine. . . 1

Hommes, 2

Suite du Jaſon.

Soldats ou *Volontaires*. 91
Valets & Mouſſes. 26

Hommes, 441

L'Amazone.

MESSIEURS,

Le Chev. de Courſerac, Capitaine. . 1
Joganville, ſecond Capitaine. . . 1
Belle-Iſle, Lieutenant. 1
Sully de Nogent, ſecond Lieutenant. 1
Liſle-Gouthere, Enſeigne. . . . 1
Du Héron, ſecond Enſeigne. . . 1
De Kret, troiſieme Enſeigne. . . 1
Aumônier 1
Ecrivain. 1
Chirurgien. 1

Remplacement.

MESSIEURS,

De Courſerac l'ainé, Capitaine. . 1
Marigny, ſecond Capitaine. . . 1
Thivas, Lieutenant. 1
Schéridan, ſecond Lieutenant. . . 1
Du Gaſpern, Enſeigne. 1
Gouvello, ſecond Enſeigne. . . . 1
Lo Juſſeliere, troiſieme Enſeigne. . 1
Franey, quatrieme Enſeigne. . . 1
Officiers, *Mariniers*. 59

Hommes, 67

Suite du Lys.

La Potterie, quatrieme Enſeigne. . 1
La Bedoyere, cinquieme Enſeigne. 1
Martonne, ſixieme Enſeigne. . . 1
Kerloret, ſeptieme Enſeigne. . . 1
De Roſſel, huitieme Enſeigne. . . 1
La Coudraye, Commiſſaire. . . . 1
Aumônier 1
Ecrivain. 1
Chirurgien. 1
Officiers, Mariniers 100
Matelots. 348
Volontaires. 5
Soldats. 21
Mouſſes. 15

Hommes, 509

L'Achille.

MESSIEURS,

Le Comte d'Arquen, Capitaine. . 1
Leſtanduere, ſecond Capitaine. . . 1
Bercy, Lieutenant. 1
Du Houllay, ſecond Lieutenant. . 1
Bourville, troiſieme Lieutenant. . 1
Goubert, quatrieme Lieutenant. . . 1
Foligny, Enſeigne. 1
Liſle-Gouthere, ſecond Enſeigne. . 1

Hommes, 8

Suite de l'Aſtr.e.

Goutet, Lieutenant. 1
tiere, Enſeigne. 1
oul, ſecond Enſeigne. . . . 1
ınier 1
ain. 1
rgien. 1
rs, *Mariniers & Matelots.* . 113
ts. 43
s *& Mouſſes.* 16

Hommes, 180

Septembre 1709.

s, l'Achille, le Jaſon, l'Amazone, & le René.

Le Lys.

MESSIEURS,

uay-Trouin, Capitaine. . . 1
nt, ſecond Capitaine. . . . 1
ville, Lieutenant. 1
ıon, ſecond Lieutenant. . . 1
ieſta, troiſieme Lieutenant. . . 1
y, quatrieme Lieutenant. . . 1
gné, cinquieme Lieutenant. . 1
dan, ſixieme Lieutenant. . . 1
elles, Enſeigne. 1
ux, ſecond Enſeigne. . . . 1
gné, troiſieme Enſeigne. . . 1

Hommes, 11

Suite du Jaſon.

Forſan de Houx, ſixieme Enſeigne. 1
Aumônier 1
Ecrivain. 1
Chirurgien 1
Officiers, Mariniers & Matelots. . 283
Soldats & Volontaires. 93
Valets & Mouſſes. 26

Hommes, 415

L'Amazone.

MESSIEURS,

Kerguelin, Capitaine. 1
De Cours, ſecond Capitaine. . . 1
Longueville-Chammoreau, Lieuten. 1
Le Marquis de Conflans, ſecond L. 1
Du Goutet, Enſeigne. 1
Breſcanvel, ſecond Enſeigne. . . . 1
Darnault, troiſieme Enſeigne. . . 1
Château-Thiéry, quatrieme Enſeig. 1
Barry, cinquieme Enſeigne. . . . 1
Aumônier 1
Ecrivain 1
Chirurgien 1
Officiers, Mariniers & Matelots . 220
Soldats 66
Valets & Mouſſes. 22

Hommes, 320

Suite de l'Achille.

Boiſmillon, troiſieme Enſeigne. . . 1
Courtois, quatrieme Enſeigne. . . 1
David, cinquieme Enſeigne. . . . 1
Chev. de Conflans, ſeptieme Enſeig. 1
Ch. de Rochechouart, huitieme Enſ. 1
Scunis, neuvieme Enſeigne . . . 1
Deſcayrac, dixieme Enſeigne. . . 1
Aumônier. 1
Ecrivain. 1
Chirurgien 1
Officiers, Mariniers & Matelots. . 359
Soldats & Volontaires. 126
Valets & Mouſſes. 31

Hommes, 534

Le Jaſon.

MESSIEURS,

Le Ch. de Courſerac, l'ainé, Capit. 1
Marigny, ſecond Capitaine. . . . 1
Thivas, Lieutenant. 1
La Prévalaye, ſecond Lieutenant. . 1
Du Gaſpern, Enſeigne. 1
La Juſſeliere, ſecond Enſeigne. . . 1
Gouvello, troiſieme Enſeigne. . . 1
La Roche-Coëtlogon, quatrieme Enſ. 1
Kerſauſon, cinquieme Enſeigne. . 1

Hommes, 9

LISTE

DES OFFICIERS DE MARINE embarqués ſur les Vaiſſeaux & Frégates de SA MAJESTÉ, commandés par M. DU GUAY-TROUIN, *pour l'expédition de Rio-Janeiro, en* 1711.

Le Lys, le Brillant, le Magnanime, l'Achille, le Glorieux, l'Amazone, la Bellone, l'Aſtrée, l'Argonaute, le Mars, la Concorde, le Chancelier, la Glorieuſe, la Françoiſe, le Patient, le Fidele, l'Aigle.

Le Lys.

MESSIEURS,

Du Guay-Trouin, Capitaine de Vaiſſeau, Commandant. . . . 1
Terville, Lieutenant de Vaiſſeau. . 1
Saint-Prix, ſecond Lieutenant. . . 1
Daché, troiſieme Lieutenant. . . 1
Saint-Germain, quatr. Lieutenant, Aide-Major, ſervant de Major. . 1
Brugnon, Enſeig. de Vaiſſeau, Lieut. de la Compagnie de Saint-Quentin. 1

Hommes, 6

Le René.

MESSIEURS,

ıiel, Capitaine.	1
lier, ſecond Capitaine. . . .	1
Riviere Pénifort, Lieutenant. . .	1
rand, Enſeigne.	1
ivain.	1
rurgien.	1
:iers, Mariniers & Matelots. .	35
lats.	9
ets & Mouſſes.	7
Hommes,	57

Suite du Brillant.

Dauberville, Enſeigne de Vaiſſeau ; Lieutenant de la Compagnie de Lambourg. 1
De Lieſta, Enſeigne de Vaiſſeau, Lieutenant de Conſeil. 1
De Brouel, Lieutenant de Bonnail. 1
De Leſcoue, Lieutenant Enſeigne de Duchatel. 1
De Kéroulas, Enſeigne. 1
Coëtlogon, ſecond Enſeigne. . . . 1
Officiers, Mariniers. 72
Matelots. 165
Valets. 18
Gardes de la Marine. 11
Soldats. 241
Mouſſes. 15

Hommes, 532

Le Magnanime.

MESSIEURS,

Le Chevalier de Courſerac, Capitaine de Frégate. 1
Kéravel, Lieutenant de Vaiſſeau & Capitaine de Compagnie. . . 1
Longuejoue, Lieutenant de Vaiſſeau. 1
Bernouge, ſecond Lieutenant. . . 1
Vaureal, troiſieme Lieutenant. . . 1

Hommes, 5

Suite du Magnanime.

Cottantré, Enſeigne de Vaiſſeau, Lieuten. de la Comp. de Dréville. 1
Mordant-d'Héricourt, ſecond Enſeigne de Vaiſſeau. 1
La Riviere-Pourlo, troiſieme Enſ. Lieut. de la Comp. de Merval. . 1
Duchatelet, quatrieme Enſeigne, Lieutenant de Kéralio. 1
La Riviere Foulon, Capitaine, Enſeigne de la Boiſſonniere. . . . 1
Staffort, ſixieme Enſ. de Vaiſſeau. 1
Pottin, ſeptieme Enſeigne de la Compagnie de Langou. . . . 1
Montmarly, huitieme Enſeigne de la Compagnie de Dréville. . . 1
Coulombe, neuvieme Enſeigne. . 1
Souchefne, dixieme Enſeigne. . . 1
Officiers, Mariniers. 84
Matelots. 212
Valets. 20
Gardes de la Marine. 13
Mouſſes. 19
Soldats 295

Hommes, 658

L'Achille.

MESSIEURS,

Le Chev. de Beauve, Lieut. de Vaiſſ. 1
Marviel, Lieut. de V. Cap. de Comp. 1
Gayon-Tavilliers, Lieut. de Vaiſſ. 1
Heuzé de Grammont, Enſeigne de Vaiſſeau, Lieutenant de Boiſſieux. 1
Dains, ſecond Enſeigne, Lieutenant de la Compagnie de Leſtang. 1
De Vaſſan, troiſ. Enſ. de S. Lazare. 1
La Jonquiere, quatrieme Enſeigne. . 1
De Murat, cinquieme Enſeigne de Vaiſſeau, Lieut. de Montmaure. . 1
Kerbuce, ſixieme Enſeigne, Lieutenant de Reignac. 1
Chevalier de Carman, ſeptieme Enſeigne & de Merval. 1
De Preſle, huitieme Enſeigne. . . 1
Longueville, neuvieme Enſeigne, & de la Compag. de S. Quentin. . 1
Chev. de Fomentiere, dixieme Enſ. 1
Chevalier, Lieutenant de Frégate. . 1
Officiers, Mariniers. 72
Matelots. 169
Valets. 19
Gardes de la Marine. 9
Soldats. 244
Mouſſes. 18

Hommes, 545

Suite du Magnanime.

Cottantré, Enſeigne de Vaiſſeau, Lieuten. de la Comp. de Dréville. 1
Mordant-d'Héricourt, ſecond Enſeigne de Vaiſſeau. 1
La Riviere-Pourlo, troiſieme Enſ. Lieut. de la Comp. de Merval. . 1
Duchatelet, quatrieme Enſeigne, Lieutenant de Kéralio. 1
La Riviere Foulon, Capitaine, Enſeigne de la Boiſſonniere. . . . 1
Staffort, ſixieme Enſ. de Vaiſſeau. 1
Pottin, ſeptieme Enſeigne de la Compagnie de Langou. . . . 1
Montmarly, huitieme Enſeigne de la Compagnie de Dréville. . . 1
Coulombe, neuvieme Enſeigne. . 1
Souchefne, dixieme Enſeigne. . . 1
Officiers, Mariniers. 84
Matelots. 212
Valets. 20
Gardes de la Marine. 13
Mouſſes. 19
Soldats 295

Hommes, 658

L'Amazone.

MESSIEURS,

Du Chesnay-le Fer, ayant rang de Lieutenant de Vaisseau . . . 1
Du Houllay, Enseigne de Vaisseau, & de la Compagnie de Courserac. 1
Lescouet, second Enseigne, & de la Compagnie de Daittan. . . . 1
Noilles, troisieme Enseigne, & de la Compagnie de Bonnail. . . 1
Officiers, Mariniers. 49
Matelots. 90
Valets. 9
Gardes de la Marine. 6
Soldats. 118
Mousses. 12

Hommes, 288

La Bellone.

MESSIEURS,

Kerguelin, Capitaine de Brulot. . 1
Derry, Enseigne de Vaisseau, Lieutenant du Chevalier du Bosquet. . 1
Massiac, Aide d'Artillerie. . . . 1
Officiers, Mariniers 35
Matelots. 67
Valets 8
Gardes de la Marine. 5

Hommes, 118

Suite de l'Argonaute.

Officiers, Mariniers.	51
Matelots.	97
Valets.	9
Gardes de la Marine.	7
Soldats.	106
Mouſſes.	13
Hommes,	287

Le Mars.

MESSIEURS,

La Cité-Danican, ayant rang de Capitaine de Frégate	1
Marigny, Lieutenant de Vaiſſeau.	1
Du Hainault, ſecond Lieutenant.	1
Nanclars, troiſième Lieutenant. .	1
Beaudretun, Enſeigne.	1
Des Valaſſes, ſecond Enſeigne. . .	1
Keſſel, Lieut. de la Comp. de Barentin.	1
Deſgrés Demont-Saint-Pere, Enſ. .	1
Teſſier de la Cointerie, L. de Frég. Enſ.	1
Barentin.	1
Caron, Lieutenant de Frégate. . .	1
Officiers, Mariniers.	70
Matelots	118
Valets.	17
Gardes de la Marine.	2
Soldats	300
Mouſſes.	23
Hommes,	541

La Concorde.

MESSIEURS,

Pradel Daniel, Capitaine. . . 1
iel, Lieutenant. 1
/etius, ſecond Lieutenant. . . 1
tier, Enſeigne. 1
nefort, ſecond Enſeigne. . . 1
iers, Mariniers. 15
telots. 29
its. 8
rons. 2
ats 25
ſſes 10

Hommes, 94

Le Chancelier.

MONSIEUR,

rocher-Danican. 1
lats. 14

La Glorieuſe.

MONSIEUR,

Perche. 1
lats. 36

Françoiſe, *Patient*, } *Traverſiers commandés par deux Pilotes.*

Le Fidele.

MESSIEURS,

la Moinerie-Miniac, ſervant de Capitaine de Frégate par ordre. . 1

Homme, 1

Suite du Fidele.

Pimont, Lieut. Capitaine de Comp. 1
Le Marquis de Saint-Simon. . . 1
La Solaye, Lieutenant de Comp. . 1
La Vie de Hou, Enſeigne de Comp. 1
Saint-Sulpice, Enſeigne. 1
Le Chev. de Villette, Enſ de Comp. 1
Le Comte d'Aumale, Enſ. de Comp. 1
Conſolin, Chef de Brigade. . . . 1
Francine, Garde de la Marine, ſervant d'Officier. 1
Baſteres. 1
Du Cazau. 1
La Grange-Ducaniel, Garde de la Marine, ſervant d'Officier. . . 1
Laſcou, Garde la Marine, ſervant d'Officier. 1
La Gérouardiére. 1
D'Aire de Villermin. 1
Pimont, de la Compagnie de Breſt. 1
Officiers, Mariniers. 70
Matelots. 137
Valets. 15
Gardes de la Marine. 8
Soldats 235
Mouſſes. 6

Hommes, 481

L'Aigle.

MESSIEURS,

la Mar de Can, Capit. de Flutte.	1
ſcoyeux Pouras, Lieut. de Comp.	1
Grange, Lieutenant de Comp.	1
mpané, Enſeigne de Compagnie.	1
nt Hermin de la Sarice, Enſeigne de Compagnie.	1
ırigny, Chef de Brigade. . .	1
rtauville, Sous-Brigadier, Garde de la Marine.	1
llers, ſecond Sous Brigadier. . .	1
ontholon, troiſieme Sous-Brigadier.	1
Biche, quatrieme Sous-Brigadier.	1
iciers, Mariniers.	47
atelots.	63
ılets.	11
ırdes de la Marine.	4
ldats.	93
ſouſſes.	11
Hommes,	239

FIN.

ELOGE
DE RENÉ
DU GUAY-TROUIN,

LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES NAVALES, COMMANDEUR DE L'ORDRE ROYAL ET MILITAIRE DE S. LOUIS.

DISCOURS qui a remporté le Prix de l'Académie Françoiſe en 1761.

ÉLOGE
DE RENÉ
DU GUAY-TROUIN,
LIEUTENANT-GÉNERAL DES ARMÉES NAVALES.

DE tous les grands ſpectacles que le génie de l'homme a donnés au monde, il n'en peut être aucun de plus admirable que la navigation. Un être foible & mortel, rampant ſur la terre, a oſé créer des édifices mobiles & flottants, & qu'il a ſuſpendus ſur des abymes, aſſervir un élément inconnu, & terrible, donner des loix aux vents, & voler aux extrémités de l'univers, ſous un Ciel qui n'étoit point fait pour lui.

Mais tel eſt notre deſtinée. L'eſprit humain eſt auſſi pervers qu'il eſt grand,

France, tu as vu la mer ſe courber ſous tes vaiſſeaux ; & l'Univers n'a point oublié les hommes célebres qui t'ont rendue victorieuſe ſur cet élément. Longtemps la Renommée a publié dans l'Europe le nom de DU GUAY-TROUIN. Il a droit à la reconnoiſſance de ſa patrie, puiſqu'il en fut le vengeur.

Dans Athenes c'étoient les plus fameux Orateurs qui célébroient les vainqueurs de Salamine & de Marathon ; & ils avoient pour Auditeurs les Socrate & les Périclès. Je n'ai point les mêmes talents, & j'ai des Juges auſſi redoutables : mais ici la vérité ſera preſque toujours étonnante par elle-même. Dans un ſujet

ſes rochers, & parmi les orages de ſon Gouvernement, a ſouvent fait pencher la balance de l'Europe. La Hollande, pauvre & eſclave, a trouvé dans ſes vaiſſeaux la richeſſe & la grandeur ; ſes pavillons ont été l'étendard de ſa liberté. La Turquie a été au plus haut point de gloire & de puiſſance, lorſque Dragut & Barberouſſe commandoient les flottes immenſes de Soliman. Si nous tournons les yeux ſur la France, nous y verrons la Marine peu connue ſous la premiere race de nos Rois, ranimée ſous Charlemagne, ſervir de barriere aux inondations du Nord, négligée ſous ſes ſucceſſeurs qui négligerent tout, rétablie ſous le premier des Philippes, porter des Conquérants dans l'Aſie, s'élever par des progrès lents juſqu'à François I, retombée pendant les orages funeſtes des guerres civiles, reparoître ſous Louis XIII, où elle trouva Richelieu, étonner & faire trembler l'Europe ſous Louis XIV, toujours liée à de grands événements, ou recevant l'impulſion des grands génies.

ſuſſi grand, c'eſt être éloquent que d'être ſincere.

Je peindrai DU GUAY-TROUIN, d'abord ſimple Armateur, & faiſant dans cette école belliqueuſe l'apprentiſſage de la Marine. Je le peindrai enſuite dans la Marine Royale, & ſervant la France dans les plus grandes entrepriſes.

Le ſujet que je traite m'annonce que j'exciterai l'attention de mes Concitoyens. Quelle que ſoit l'indifférence de notre ſiecle pour les talents qui l'honorent, il rend du moins juſtice à ceux qui ne ſont plus.

PREMIERE PARTIE.

Qu'eſt-ce qu'un homme de mer (1) ?

(1) Les victoires d'un homme de mer dépendent de trois choſes ; de ſes vaiſſeaux, des vents & de la mer. Il eſt d'abord eſſentiel qu'il connoiſſe les qualités de ſes navires, leur ſolidité, leurs proportions, leur viteſſe ou leur lenteur. C'eſt ſur cette connoiſſance qu'il doit régler la plupart de ſes opérations, pour l'attaque ou pour la défenſe, pour le combat ou pour la retraite.

Les vents ſont le ſecond objet de ſon étude ; ils avoient d'abord été créés par la nature pour être les bienfaiteurs du monde, pour purifier l'air en l'agitant, pour amener ou pour diſſiper les pluies, pour tranſporter & répandre les germes des plantes, pour fortifier les végétaux par d'utiles ſecouſſes, pour établir un commerce entre toutes les nations de l'Univers. Mais depuis qu'ils ont reçu une nouvelle deſtination de la fureur des hommes, ce ſont eux qui décident preſque toujours du ſuccès des combats de mer. Il faut donc les connoître pour triompher de leurs obſtacles, mettre à profit leurs avan-

C'eſt un homme, qui, placé ſur un élément orageux, où il a des ennemis à combattre, doit mettre toute la nature d'intelligence avec lui-même. Connoître toutes les qualités du navire qu'il monte; en ſaiſir d'un coup d'œil toutes les parties; leur commander comme l'ame commande au corps, avec le même empire & la même rapidité; diſtinguer

tages, régler ſur eux le choix des poſtes, tirer d'eux le plus grand ſecours lorſqu'ils ſont favorables, les forcer de ſervir lorſqu'ils ſont contraires.

La mer eſt le troiſiéme objet qui doit fixer l'attention d'un Marin. Elle a des vagues qui choquent continuellement le navire, il faut eſtimer leur action: elle a une ſurface toujours agitée, il faut obéir à ſes différents mouvements: elle a des courants, il faut connoître & mettre à profit leur direction: elle a des marées, il faut calculer leur temps, leur force, leur effet.

Enfin l'homme de mer a des ennemis à combattre; il faut qu'il ſache eſtimer par la raiſon, par les obſtacles, dans quel temps les vaiſſeaux ennemis peuvent ſe trouver à telle hauteur; s'il les attend, il faut qu'il ſache leur fermer le paſſage; s'il les pourſuit, leur couper chemin; s'il les évite, choiſir celle de toutes les routes où ſon vaiſſeau a la plus grande vîteſſe poſſible; s'il les combat, il doit, par leurs mouvements, connoître leurs intentions; les forcer par ſa manœuvre à ſouffrir l'abordage, ou ſavoir l'éviter ſoi-même. Tous ces détails ſi multipliés, ſi combinés, ne peuvent être que le réſultat de beaucoup d'étude & d'expérience. L'homme a beſoin d'apprendre les choſes mêmes les plus ſimples. Il eſt condamné à ſe traîner en rampant d'une vérité à l'autre. Que ſera-ce donc d'un art auſſi compliqué que celui de la Marine? Il faut une ignorance bien hardie pour ſe flatter d'y réuſſir ſans l'avoir étudiée. La nature donne les talents, l'autorité donne les titres, l'étude ſeule donne les connoiſſances.

la direction réelle des vents, de leur direction apparente ; diminuer ou augmenter à ſon gré leur impulſion ; tirer de la même force des effets tout contraires, ſe rendre maître de l'agitation des vagues, ou même la faire concourir à la victoire ; enchaîner l'inconſtance de tant de cauſes différentes, de la combinaiſon deſquelles réſulte le ſuccès ; enfin calculer les probabilités, & maîtriſer les haſards : tel eſt l'art d'un homme de mer.

La nature ſans doute contribue à le former : elle lui donne le génie des détails, ce coup d'œil qui ſaiſit les rapports, cet inſtinct sûr & prompt qui décide ; tandis que la raiſon balance, & ce courage qui agit quand la prudence délibere. Mais la nature ne fait que commencer l'ouvrage, c'eſt à l'homme à l'achever. Il faut qu'il ajoute les connoiſſances aux talents. Où les prendra-t-il ? Sera-ce au milieu de la pompe des Cours ? Parmi les voluptés des Villes ? Dans l'oiſiveté des Ports ? Non : ce ſera parmi les travaux, les dangers & les épreuves de la mer. Mais ces épreuves ne doivent point être dangereuſes pour la patrie ; il faut que l'homme de mer ſoit éprouvé au plus grand riſque pour lui-même, au moindre pour l'Etat. J'oſerai donc le di-

re, (car les préjugés nationaux n'ont point d'empire ſur la vérité,) nous ne ſerons puiſſants ſur les mers, que lorſque la Marine marchande ſera la pépiniere de la Marine royale. Rome, qui conquit le monde, ramaſſoit chez tous les Peuples de l'Univers tout ce qu'elle trouvoit d'utile. Imitons ſon génie; ou ſi nos ames ſont trop foibles pour adopter la vérité qui nous eſt montrée par un ennemi (1), laiſſons-nous convaincre par l'exemple de nos grands hommes. C'eſt

(1) En Angleterre, la Marine marchande eſt une école où les particuliers riſquent leurs fortunes pour apprendre à ſoutenir un jour la fortune publique. Le ſervice dans l'une eſt un degré pour paſſer à l'autre. Il n'eſt pas extraordinaire de voir les Lords envoyer leurs enfants faire pluſieurs campagnes ſur des vaiſſeaux marchands; c'eſt, pour ainſi dire, une partie de l'éducation publique. Peut-être l'Angleterre doit-elle ſa grandeur à ce ſyſtême: il produit du moins de grands avantages. Le commerce eſt honoré: la ſcience de la Marine ſe répand dans tous les états: la Marine Royale ſe peuple d'Officiers excellents, qui ſe forment même au ſein de la paix; & nous, avec nos préjugés & notre orgueil, nous reſtons dans l'ignorance. C'eſt ce que l'Amiral Hawke dit dans dans cette guerre à un Officier François qui étoit priſonnier: » Jamais en France » vous n'aurez de Marine, tant que vous croirez qu'il y » a du déshonneur à ſervir ſur des vaiſſeaux marchands. » Je n'étois pas né pour être matelot, ajouta-t-il, ce» pendant je me ſuis fait matelot pour apprendre la » manœuvre «. Que du moins nos ennemis nous inſtruiſent. Ces réflexions ne ſont dictées ni par l'enthouſiaſme, ni par l'envie de cenſurer; c'eſt le cri de la raiſon & de la vérité.

du ſein de la Marine marchande que ſont ſortis Jean Bart, Tourville & le Chevalier Paul (1): c'eſt elle qui a formé DU GUAY-TROUIN.

(1) C'eſt une choſe qui mérite d'être remarquée, que la plupart des grands hommes de mer que la France a produits, ſe ſont formés dans la Marine marchande.

Jean Bart, né à Dunkerque, d'un courage intrépide, d'une force de corps extraordinaire, de ſimple pêcheur devint Chef d'Eſcadre : fit les plus grandes choſes, parce qu'il ne craignit jamais rien : il mourut en 1702.

Le Comte de Tourville fit ſes premieres armes dans un vaiſſeau armé en courſe contre les Algériens. Il livra en 1661 un combat terrible à des corſaires Turcs. Il continua à s'exercer & à s'inſtruire dans la même école juſqu'en 1667, que le Roi l'attacha à la Marine Royale, en lui donnant le titre de Capitaine de vaiſſeau. Il fut nommé Chef d'Eſcadre en 1667, Lieutenant-Général en 1681, Vice-Amiral & Général des Armées Navales du Roi en 1690. Maréchal de France en 1693. Il mourut en 1701 le 27 Mai. Il combattit long-temps ſous Duquesne, & mérita de remplacer ce grand homme. La bataille de la Hogue, quoique perdue, augmenta ſa gloire.

Le Commandeur Paul fit long-temps la guerre d'Armateur. Il entra enfin dans la Marine Royale : & en 1663 Louis XIV lui confia une Eſcadre de ſix vaiſſeaux de Guerre contre les Pirates de Tunis & d'Alger. Il montra dans cette expédition beaucoup d'intelligence, de courage & d'activité, & fit trembler par ſes victoires toutes les côtes de Barbarie.

Sur la fin du regne de Louis XIV il y eut encore en France un Armateur, né avec le plus grand génie pour la mer, & qui n'avoit pas moins d'intrépidité que de talents. Il s'appelloit Caſſart. Il ſe diſtingua long-temps par la quantité & la richeſſe de ſes priſes. En 1712 il commanda une Eſcadre de ſix vaiſſeaux de guerre & de deux frégates, à la tête de laquelle il ravagea dans une même campagne pluſieurs Colonies du

La nature, qui le deſtinoit à faire de grandes choſes, lui accorda la faveur de naître ſans aïeux. La véritable nobleſſe eſt de ſervir l'Etat : le ſang qui coule pour la patrie eſt toujours noble.

Remarquons (1), à l'honneur de la

Portugal, de la Hollande & de l'Angleterre. Mais il avoit des défauts qui quelquefois tiennent au courage ; un caractere dur & une ame trop inflexible. Il choqua la Cour, & la Cour le laiſſa dans l'oubli. Un jour, du Guay-Trouin étoit à Verſailles dans l'antichambre du Roi, où il s'entretenoit avec pluſieurs Seigneurs : tout à coup il apperçoit dans un coin un homme ſeul, & dont l'extérieur annonçoit la miſere. c'étoit Caſſart. Du Guay-Trouin quitte les Seigneurs dont il étoit entouré, & va cauſer avec lui près de trois quarts-d'heure. Les Seigneurs étonnés lui demanderent à ſon retour avec qui il étoit. Comment, s'écria du Guay-Trouin, avec qui j'étois ! avec le plus grand homme de mer que la France ait aujourd'hui. Il eſt probable que cet homme auroit pu rendre les plus grands ſervices à la Nation, s'il eût été employé : mais il n'a ſervi qu'à prouver par ſon exemple combien la Cour doit craindre d'étouffer le mérite, & combien on doit ménager la Cour, puiſque c'eſt d'elle en partie que dépendent la réputation & la gloire. Nous avons du moins la ſatisfaction de rendre à ſa mémoire la juſtice qui ne lui a pas été rendue pendant ſa vie, d'apprendre à la France qu'elle pouvoit avoir un grand homme de plus.

(1) René du Guay-Trouin naquit à S. Malo le 10 Juin 1673, d'une famille de Négociants. Son pere y commandoit des vaiſſeaux armés, tantôt en guerre, tantôt pour le commerce : il s'étoit acquis la réputation d'un très-brave homme & d'un habile Marin. Du Guay-Trouin eut trois freres. L'aîné, nommé Trouin de la Barbinais, homme intelligent & actif, fut d'abord Conſul de France à Malgues en Eſpagne : il fut enſuite occupé le reſte de ſa vie à ſeconder ſon frere pour ſes armements & toutes ſes entrepriſes. Les deux autres,

Bretagne, que cette Province lui donna le jour; & à la gloire du commerce, qu'il naquit au ſein de cette profeſſion que l'orgueil dédaigne, & qui fait la grandeur des Etats.

La France qui étoit alors toute-puiſſante, ſoutenoit la guerre contre l'Europe. C'eſt parmi les ſecouſſes du monde qu'eſt né DU GUAY-TROUIN. L'année même de ſa naiſſance, trois batailles navales enſanglanterent les mers (1).

Accoutumé dès l'enfance au ſpectacle des Vaiſſeaux, il éprouve à cette vue cette émotion douce & puiſſante qui eſt la voix du génie. Déja ſon ame s'élance ſur les mers. Mais le traité de Nimegue a déſarmé les nations. Bientôt un nouvel orage s'éleve du ſein de l'Angleterre. Un Prince qui, dans un corps foible & ſous des dehors froids, cachoit tout le feu & toute l'activité d'une ame

plus jeunes que lui, périrent glorieuſement en ſervant l'Etat dans la Marine.

(1) L'année 1673, où naquit du Guay-Trouin, Louis XIV étoit en guerre avec l'Empire, la Hollande & l'Eſpagne. Cette année même il ſe livra trois batailles navales conſécutives, les 7, 14 & 21 de Juin, entre la flotte Hollandoiſe d'un côté, & celles de France & d'Angleterre de l'autre. La Cour de Londres ſervoit alors celle de Verſailles. Bientôt tout devoit changer, & la France avoit vu naître celui qui devoit faire tant de mal à l'Angleterre.

ambitieuſe ; auſtere dans ſes mœurs, profond dans ſa politique, opiniâtre dans ſes deſſeins, guerrier auſſi habile que malheureux ; aſſez maître de lui-même pour choiſir ſes vertus ou ſes vices, Guillaume avoit ſu mettre à profit pour ſa grandeur, l'orgueil inquiet de ce peuple qui juge ſes Rois.

Le crime d'un ſeul homme devient le ſignal des malheurs du monde (1).

(1) En 1680, 1681, 1682, la Marine fut élevée à un point de grandeur que les François eux-mêmes n'auroient oſé eſpérer. Louis XIV, qui portoit dans toutes les parties de l'adminiſtration de la hauteur de ſon ame, avoit formé le projet de donner à la France l'empire de la mer. Colbert étoit digne d'exécuter ce projet. L'activité du Miniſtre ſeconda les vues du Prince. Bientôt le port de Toulon ſur la Méditerranée, le port de Breſt ſur l'Océan, furent perfectionnés à frais immenſes. La nature fut forcée à Rochefort. Dunkerque & le Havre-de-Grace furent remplis de vaiſſeaux. Un homme de génie, mais qui ſans Colbert n'eût peut-être jamais été connu, Renaud inventa pour la conſtruction une méthode plus réguliere & plus facile. C'eſt à lui auſſi qu'on doit l'invention des galiotes à bombes ; ſi cependant une telle invention eſt un ſervice rendu au genre-humain : des écoles de Gardes-Marine furent inſtituées dans les ports. La foule des citoyens ou inutiles à l'Etat par leur oiſiveté, ou dangereux par leur occupation, ou onéreux à des Provinces qui ne pouvoient les nourrir, fut enrôlée ; on en forma ſoixante mille matelots. L'Ordonnance de la Marine parut ; des loix juſtes diſciplinerent ce peuple immenſe & féroce, loix néceſſaires ſur la mer, où la ſociété polit moins les mœurs, & où la rudeſſe de l'élément ſe communique aux eſprits. La France eut alors plus de cent vaiſſeaux de ligne, dont pluſieurs étoient

Louis XIV qui ne voyoit point le danger par-tout où il voyoit la gloire, accoutumé à donner asyle à des Rois, s'arme encore pour remettre Jacques II sur le Trône. Tandis que Boufflers & Vauban réunis font trembler l'Allemagne, que Luxembourg en Flandre fait revivre Condé, que Catinat déploie en Italie l'ame d'un héros & d'un sage, les flottes de Louis couvrent les mers. O jours de notre grandeur!

L'ame des sujets s'éleve insensiblement au niveau de celle des Rois; & toute nation est capable de grandes choses sous un grand Prince. De toutes les Provinces maritimes partent des Vaisseaux qui, sous l'étendard commun de la patrie, unissent la guerre au commerce. C'est sur une Frégate armée par sa famille que DU GUAY-TROUIN commence sa carriere (1). Qu'elle est redoutable cette Frégate,

montés de cent canons. D'Estrées, Duquesne, Tourville, Château-Renaud, Jean Bart & Forbin, portoient de tous côtés la gloire de notre Marine. Du Guay-Trouin commençoit à s'élever. Les Anglois & les Hollandois, jusqu'alors maîtres de la mer, furent vaincus en plusieurs batailles rangées. Les vaisseaux ennemis se cachoient par-tout devant les flottes de Louis XIV. On sait que la Marine Françoise conserva cette supériorité jusqu'à l'affaire de la Hogue.

(1) Ce fut en 1689 que du Guay-Trouin fit sa premiere campagne. Il obtint de sa famille la permission de s'embarquer en qualité de volontaire sur une fré-

& quel deſtin elle porte ! Nations ennemies, frémiſſez. Il commence comme Turenne ; & pour commander un jour, il apprend à obéir.

Si jamais l'homme eut occaſion de déployer cet inſtinct de courage que lui donna la nature, c'eſt dans les combats qui ſe livrent ſur mer. Les batailles de terre préſentent, à la vérité, un ſpectacle terrible : mais du moins le ſol qui porte les combattants ne menace point de s'entr'ouvrir ſous leurs pas ; l'air qui les environne n'eſt pas leur ennemi, & les laiſſe diriger leurs mouvements à leur gré : la terre entiere leur eſt ouverte pour échapper au danger. Dans les combats de mer, les éléments, principes de la vie, deviennent tous les miniſtres de la mort. L'eau n'offre que de vaſtes abymes, dont la ſurface

gate de 18 canons. On eût dit que la nature vouloit l'éprouver. Pendant cette campagne, il fut continuellement incommodé du mal de mer ; une tempête affreuſe lui montra de près le naufrage : bientôt il fut témoin d'un abordage ſanglant ; un de ſes compagnons qui étoit à côté de lui, en voulant ſauter dans le vaiſſeau ennemi, tomba entre les deux vaiſſeaux, qui dans le même inſtant venant à ſe joindre, écraſerent tous les membres de ce malheureux : une partie de ſa cervelle rejaillit juſques ſur les habits de du Guay-Trouin. Dans le même temps le feu prit au vaiſſeau ennemi. Ces ſpectacles d'horreur furent les premiers que du Guay-Trouin vit ſur mer.

balancée par d'éternelles ſecouſſes, eſt toujours prête à s'ouvrir. L'air agité par les vents, produit les orages, trompe les efforts de l'homme, & le précipite au-devant de la mort qu'il veut éviter. Le feu déploie ſur les eaux ſon activité terrible, entr'ouvre les Vaiſſeaux, & réunit la double horreur d'un naufrage & d'un embraſement. La terre reculée à une diſtance immenſe, refuſe ſon aſyle; ſa proximité même eſt dangereuſe, & le refuge eſt ſouvent un écueil. L'homme iſolé & ſéparé du monde entier, eſt reſſerré dans une priſon étroite, d'où il ne peut ſortir, tandis que la mort y entre de tous côtés. Mais parmi ces horreurs il trouve quelque choſe de plus terrible pour lui, c'eſt l'homme ſon ſemblable, qui armé du fer, mêlant l'art à la fureur, l'approche, le joint, le combat, lutte contre lui ſur ce vaſte tombeau, & unit les efforts de ſa rage à celle de l'eau, des vents & du feu.

DU GUAY-TROUIN avoit reçu en partage cette intrépidité d'ame qui fait voir le danger comme ſi on n'y étoit pas expoſé, & qui le fait braver, comme ſi on ne le voyoit pas. Son courage étoit encore affermi par une eſpece de philoſophie guerriere. Il avoit adopté l'o-

pinion qui nous peint tous les événements enchaînés par un ordre irrévocable ; opinion dangereuſe pour le philoſophe, accablante pour le Citoyen paiſible, mais favorable au guerrier, & qui fut celle des Conquérants Arabes, de Charles XII & de Pierre le Grand. L'intrépidité qu'elle inſpire fut la premiere qualité que l'on vit briller dans DU GUAY-TROUIN. Il y a du progrès dans le génie qui ne ſe développe que par degrés : il n'y en a point dans la valeur, qui eſt tout à coup ce qu'elle doit être.

Quinze vaiſſeaux ennemis déploient le pavillon d'Angleterre, & préſentent un front redoutable. Le Capitaine de la Frégate où eſt DU GUAY-TROIN ſe livre à une terreur qu'il eſt en droit d'appeller prudence. Il veut fuir ; DU GUAY-TROUIN en eſt indigné ; il prend cet aſcendant que les grandes ames ont ſur les foibles ; le courage qui l'anime a paſſé dans tous les cœurs. On combat : il auroit eu trop de regrets ſi quelqu'un avant lui ſe fût élancé dans le premier vaiſſeau ennemi. Son ſang coule, il s'applaudit de le voir couler. C'eſt la premiere offrande qu'il fait à la patrie : Déja il eſt vengé, & le vaiſſeau porte le pavillon François. C'eſt peu pour lui

d'avoir vaincu, tandis qu'il peut encore combattre; il eſt prêt à s'élancer pour un ſecond abordage : l'impétuoſité du choc le précipite dans les flots ; mais le génie de la France veilloit ſur lui, il va ſe couvrir du ſang des ennemis. Sa valeur a décidé cette ſeconde victoire : il vole à une troiſieme. Tout cede à ſon courage. Un tranquille obſervateur de la nature, qui, aſſis ſur le ſommet d'un rocher, a paſſé des heures délicieuſes à contempler une belle campagne, voit avec regret ſur le ſoir l'ombre qui s'épaiſſit, & qui vient lui dérober ce ſpectacle. DU GUAY-TROUIN vainqueur de trois vaiſſeaux, & tout couvert de ſang, s'afflige que la lumiere en fuyant interrompe ſes triomphes.

Déja il eſt digne de commander. Sa famille lui confie un vaiſſeau ; bientôt ſon Roi lui confiera ceux de l'Etat. Une ame telle que la ſienne dût être flattée d'être indépendante. La fortune peut élever contre lui des tempêtes ; mais elle ne peut lui ôter l'ardeur de ſe ſignaler. Jetté ſur les côtes d'Irlande, il met à profit les orages (1). La flamme des

(1) En 1691, ſa famille étonnée du courage qu'il avoit fait paroître dans la priſe de ces trois vaiſſeaux, crut pouvoir lui confier une frégate de 14 canons. Il

vaiſſeaux qu'il brûle éclaire ces triſtes campagnes, où fume encore le ſang des malheureux ſoldats de Jacques II, & leurs ombres errantes ſur deux champs de bataille, connurent au moins qu'elles avoient un vengeur. Le peuple qui découvrit & ſubjugua le nouveau Monde, commence à redouter ſes efforts. Mais ce n'eſt point à l'Eſpagne qu'il doit ſe rendre terrible : ſon deſtin eſt de la ſervir un jour. O mers enſanglantées par la défaite de la Hogue, & couvertes des débris de nos vaiſſeaux, vous vîtes DU GUAY-TROUIN déployer dans le même temps l'étendard de la victoire (1); & l'Angleterre, après avoir vaincu la France, fut vaincue par lui.

n'avoit alors que dix-huit ans. Il fut jetté par la tempête ſur les côtes d'Irlande, il s'y empara d'un château & brûla deux navires, malgré l'oppoſition d'un nombre de troupes aſſez conſidérable qu'il fallut combattre. C'étoit après la bataille de la Boine, où le Roi Jacques fut défait, & la bataille de Kilconnel, gagnée auſſi par le parti du Prince d'Orange.

(1) La Bataille de la Hogue fut livrée le 29 Mai 1692 : Tourville, qui n'avoit que quarante-quatre vaiſſeaux, reçut ordre d'attaquer les flottes d'Angleterre & de Hollande, fortes de près de cent voiles. La ſupériorité du nombre l'emporta. Les François couverts de gloire, mais vaincus, céderent après un combat de dix heures. L'Amiral Anglois nous brûla 15 vaiſſeaux à la Hogue & à Cherbourg. Dans le même temps du Guay-Trouin remporta pluſieurs avantages ſur les Anglois. Monté ſur une frégate de 18 canons, il combattit ſeul & prit deux frégates de guerre qui eſcortoient

Tant qu'il reſtera ſur la terre quelque ſentiment d'humanité, l'on ſe ſouviendra avec horreur de cette machine, merveille funeſte du génie de la deſtruction, qui devoit en un inſtant écraſer une Ville entiere (1). O DU GUAY-TROUIN! c'eſt à toi de venger le lieu de ta naiſſance. Je le vois qui cherche par-tout ſur le vaſte Océan

30 vaiſſeaux marchands. Quelque temps après, avec une frégate de 28 canons, il prit encore ſix vaiſſeaux. Ainſi la fortune de du Guay-Trouin s'élevoit au-deſſus de deux puiſſants Empires qui s'écraſoient.

(1) Les Anglois étoient irrités contre la ville de Saint Malo, à cauſe du nombre & de l'audace de ſes Armateurs qui déſoloient leur commerce. Ils eſpérerent détruire entiérement cette ville par le moyen de leur *Machine Infernale*. C'étoit un bâtiment en forme de galiote, de 90 pieds de long, chargé au fond de plus de 100 barils de poudre, & rempli de bombes, de grenades, de boulets, de gros morceaux de fer, & de toutes ſortes de matieres combuſtibles. Ils parurent devant S. Malo le 26 Novembre 1693. La nuit du 30 au premier Décembre, l'air étant ſerein, la mer calme, ils firent partir leur fatale Machine. Elle s'avança à pleines voiles vers la muraille où elle devoit être attachée ſans être apperçue. Elle n'étoit plus qu'à 50 pas, lorſqu'un coup de vent la détourna & la porta ſur un rocher. Le vaiſſeau s'ouvrit; l'Ingénieur qui la conduiſoit ſe hâta d'y mettre le feu, mais l'eau avoit déja gagné les poudres du fond de cale, & la plus grande partie ne prit point. Cependant le bâtiment ſauta en l'air avec un fracas horrible; toute la ville en fut ébranlée, les vitres & les ardoiſes de plus de 300 maiſons ſe briſerent. L'on doit rendre grace à l'Etre bienfaiſant, qui veille ſur le genre-humain, de ce qu'il fit échouer cet attentat contre l'humanité. Les hommes n'ont pas beſoin d'être excités au crime par des ſuccès auſſi affreux.

des ennemis à combattre. Mais les vaiſſeaux ſemblent fuir devant lui. Quel eſt cet homme extraordinaire ? Quels ſont ces preſſentiments qu'il éprouve (1) ? N'eſt ce que l'effet d'une imagination ardente qui voit ce qu'elle deſire ? Ou bien les ames des Héros ont-elles un inſtinct ſupérieur qui n'eſt pas même ſoupçonné des ames vulgaires ? Le Ciel le juſtifie, & la victoire eſt venu le chercher ; par-tout elle le ſuit. Le pavillon de Fleſſingue a frappé ſes regards ; Fleſſingue, patrie de Rhuiter (2) ! Il

(1) Du Guay-Trouin ajoutoit foi à ces preſſentiments. Il aſſure dans ſes Mémoires, qu'il a toujours ſuivi ces mouvements ſecrets de l'ame, & que jamais il n'a été trompé. Ce ſeroit ſans doute être plus Orateur que Philoſophe, de donner aux grands hommes une eſpece de divination, & de les comparer à ces hautes montagnes, dont le ſommet eſt éclairé par les rayons de la lumiere, tandis que les régions inférieures du globe ſont encore enſevelies dans les ombres. Quoi qu'il en ſoit, il n'y a guere eu d'hommes célebres qui n'aient eu quelque opinion ſinguliere ; & celle-ci ſur les preſſentiments ne méſied pas à un Héros d'une imagination ardente, & plus guerrier que métaphyſicien ; elle prouve du moins combien ſon ame étoit profondément occupée de vaiſſeaux, de combats, de victoires : c'eſt le génie de Socrate, c'eſt le fantôme qui apparut à Brutus.

(2) Rhuiter eſt le plus grand homme de mer qu'ait produit la Hollande. Il naquit à Fleſſingue en 1607. Dès l'âge de 11 ans il ſervit ſur mer, & commença par être mouſſe de vaiſſeau. On oſe dire qu'il n'en étoit que plus grand : & chez des Républicains, il n'en fut que plus reſpecté. Il devint ſucceſſivement Capitaine de

croit voir ce grand homme, il se le représente, non point chargé d'honneurs, non point décoré par l'Espagne de tous les titres de la grandeur : il le voit montant par sa valeur des derniers rangs aux premiers, dispersant ses triomphes sur toutes les mers ; il le voit mourant pour son pays. Cette image l'enflamme. Il combat : trois vaisseaux fuient, le plus redoutable succombe & reconnoît son vainqueur.

Mais il est une école supérieure peut-

vaisseau, Commandeur, Contre-Amiral, Vice-Amiral, & enfin Lieutenant-Amiral-Général des Provinces-Unies. Il se rendit célebre sur toutes les mers, & mourut en 1676, d'un coup de canon qu'il reçut dans la seconde bataille contre la flotte Françoise, devant la ville d'Agoust en Sicile. Tous ceux qui connurent ce grand homme, s'empressèrent à honorer son mérite. Le Roi de Danemarck lui donna une pension & des Lettres de Noblesse. Des Barbares sur les côtes d'Afrique, pleins d'admiration pour sa valeur, voulurent qu'il entrât dans leur ville en triomphe. D'Estrées, qui avoit combattu contre lui, écrivit en 1673 à Colbert : *Je voudrois avoir payé de ma vie la gloire que Rhuiter vient d'acquérir.* Le Conseil d'Espagne lui donna le titre & les Patentes de Duc. Louis XIV fut affligé de sa mort ; & comme on lui représentoit qu'il étoit délivré d'un ennemi dangereux : *on ne peut s'empêcher*, dit-il, *d'être sensible à la mort d'un grand homme.* La Hollande, qui l'avoit comblé d'honneurs pendant sa vie, lui fit dresser après sa mort un monument superbe. Sa mémoire y est encore dans la plus grande vénération. Puisse un pareil exemple exciter l'émulation chez tous les peuples où le nom de Rhuiter sera connu !

être à celle de la victoire : c'eſt celle du malheur. Ne craignez rien pour la gloire de DU GUAY-TROUIN. C'eſt le caractere des Héros d'être plus grands dans l'infortune que dans le ſuccès. Marius aſſis ſur les ruines de Carthage m'étonne plus que Marius porté dans Rome ſur un char de triomphe.

Six vaiſſeaux de guerre ont environné DU GUAY-TROUIN (1). Il eſt ſeul, & il

(1) En 1694, du Guay-Trouin, monté ſur une frégate de 40 canons, tomba dans une Eſcadre de ſix vaiſſeaux de guerre Anglois de 50 à 60 canons. Il combattit avec courage près de 4 heures contre le plus fort ; enfin ſe voyant démâté, il prend la réſolution hardie de ſauter, avec tout ſon équipage, dans le vaiſſeau ennemi pour s'en emparer. Déja tout étoit prêt ; la mépriſe d'un Officier, qui changea la barre du gouvernail, fit échouer ce projet. En même temps un autre vaiſſeau de 66 canons vient le combattre à la portée du piſtolet, tandis que les trois autres le canonnoient de toutes parts. Ses gens épouvantés quittent leur poſte & vont ſe cacher à fond de cale. Du Guay-Trouin indigné court à eux, & leur préſente le piſtolet & l'épée pour les arrêter. Pour comble de malheur, le feu prend au magaſin des poudres. Il y deſcend, fait éteindre les flammes. Il falloit encore obliger les ſoldats à combattre ; il ſe fait apporter des barils pleins de grenades, & les lance dans le fond de cale. Ses ſoldats épouvantés retournent à leur poſte ; mais lui-même en remontant eſt fort étonné de trouver ſon pavillon bas, ſoit que le cordage qui le ſoutenoit eût été coupé par une bale, ſoit que, dans l'abſence de du Guay-Trouin, il eût été abaiſſé par quelqu'un de ces hommes qui préferent la vie à l'honneur. Il ordonne à l'inſtant qu'on le remette. Ses Officiers le conjurent de ne pas livrer le reſte de ſon équipage à la boucherie. Du Guay-

oſe

oſe les combattre. Loin de lui cette prudence timide qui ne voit que les dangers, & ne voit pas l'honneur. Quatre heures de combat n'ont pas épuiſé ſon courage. Cent pieces d'artillerie tonnent ſur ſon vaiſſeau. Ses mâts ſont rompus, ſes voiles ſont déchirées : bientôt ſes débris couvriront la mer. Une ame foible n'eût penſé qu'à ſe rendre ; une ame bouillante & féroce n'eût penſé qu'à mourir ; DU GUAY-TROUIN oſe encore eſpérer de vaincre. Soldats de ce Héros, ſoyez dignes de le ſervir. Mais il eſt un point au-delà duquel les ames communes ne paſſent jamais : & c'eſt là que l'extrême intrépidité ſe change tout à coup en extreme foibleſſe. Ses Soldats ſe révoltent, & refuſent de combattre. Malheureux, qui

Trouin frémiſſant & déſeſpéré, ne ſavoit quel parti prendre. Son irréſolution fut terminée par un boulet de canon, qui étant ſur ſa fin, vint le frapper, & le renverſa. Il fut près d'un quart-d'heure ſans connoiſſance. Le Capitaine Anglois, touché de ſa bravoure, le fit traiter avec autant de ſoin, que s'il eût été ſon propre fils. L'Eſcadre Angloiſe ayant relâché à Plimouth, du Guay-Trouin eut d'abord la ville pour priſon ; mais bientôt après il fut arrêté par les ordres de l'Amirauté. Sa priſon ne fut pas longue. Du Guay-Trouin étoit auſſi aimable que courageux. Il avoit ſu plaire à une jeune Angloiſe : ce fut celle qui briſa ſes fers, & l'amour rendit un Héros à la France.

oſent préférer la honte à la mort ! En même temps le vaiſſeau s'embraſe. Du Guay-Trouin fait éteindre les flammes, court à ſes Soldats, les anime, les ramene ; mais il eſt lui-même frappé. Il tombe, il n'y a que l'inſtant de ſa chûte qui puiſſe devenir le ſignal de ſa défaite. Guerriers, ce n'eſt pas vous qui diſpoſez du ſort des combats ; mais votre gloire eſt en vos mains. Du Guay-Trouin vous apprend qu'il en eſt une indépendante du ſuccès. Les ennemis ſe rendirent maîtres de ſa perſonne & de ſon vaiſſeau ; mais ſes vertus, mais ce courage altier & indomtable, cet honneur, l'idole d'un guerrier, & ſurtout d'un François, cette ame ſi fiere & ſi élevée ; rien de tout cela ne fut en leur pouvoir ; & malgré la fortune, il fut reſpectable dans les fers.

Il eſt utile pour l'Etat qu'un grand homme ait, ou des fautes à réparer, ou des diſgraces à faire oublier. Peut-être ſans la défaite de Mariendal, Turenne eût fait moins de grandes choſes, & peut-être Villars, s'il n'eût été vaincu à Malplaquet, n'eût pas été vainqueur à Dénain. Par quels exploits du Guay-Trouin ſe venge de ſa pri-

ſon (1)! Les côtes d'Angleterre deviennent le premier théatre de ſes victoires. Déja il traîne ſix vaiſſeaux enchaînés. Il court au-devant d'une flotte de ſoixante voiles, eſcortée par deux vaiſſeaux de guerre. La foudre lui en a ſoumis un, trois abordages ſanglants l'ont rendu maître de l'autre. Son Roi daigne lui envoyer une épée, préſent digne de DU GUAY-TROUIN! Il ſe joint à une Eſcadre, & prêt d'en venir aux mains, il donne au monde un exemple bien grand, celui de ne pas combattre, par eſprit de ſubordination (2).

(1) On eût dit réellement que la défaite & la priſon de du Guay-Trouin lui euſſent donné de nouvelles forces. Peu de jours après ſon retour en France, il va croiſer ſur les côtes d'Angleterre, où il prit d'abord ſix vaiſſeaux. Il apprend par le dernier l'arrivée d'une flotte de 50 voiles, eſcortée par deux vaiſſeaux de guerre Anglois. Il court au-devant de cette flotte, la rencontre, attaque ſans héſiter les deux vaiſſeaux de guerre, & s'en rend maître. L'un d'eux étoit monté par un des plus braves Capitaines de toute l'Angleterre. C'étoit lui qui avec ce même vaiſſeau avoit pris à l'abordage, en 1689, le fameux Jean Bart, & le Chevalier de Forbin. Du Guay-Trouin n'avoit que 21 ans. Il commençoit dès-lors à fixer l'attention du Gouvernement. Louis XIV, après cette action, lui envoya une épée. M. de Pontchartrain, Miniſtre de la Marine, lui écrivit une de ces lettres obligeantes, qui coûtent ou qui doivent coûter ſi peu, & qui produiſent de ſi grands effets dans les ames ſenſibles à l'honneur.

(2) Sur la fin de l'année 1694, du Guay-Trouin, par ordre de la Cour, ſe joignit à une Eſcadre du Marquis de Neſmond. Comme il étoit prêt d'aborder

Il faut qu'il montre à tous les ennemis de la France celui qui en eſt le vengeur (1). Les côtes d'Eſpagne le voient ſe couvrir de gloire, comme celles d'Angleterre. Son frere, qui le ſeconde, combat, triomphe & meurt à ſes côtés (2). Ne

un gros vaiſſeau Anglois, M. le Marquis de Neſmond fit tirer un coup de canon à balle. Du Guay-Trouin crut que c'étoit un ordre de ne point attaquer l'ennemi; & quoiqu'il fût impatient de combattre & preſqu'aſſuré de vaincre, il ſe retira par eſprit de ſubordination. Cet exemple eſt bien frappant dans un homme tel que du Guay-Trouin. Il nous fait voir quelle idée il avoit de la diſcipline militaire.

(1) En 1695, il prend ſur les côtes d'Irlande, trois vaiſſeaux Anglois qui venoient des Indes Orientales, conſidérables par leur force, & encore plus par leurs richeſſes.

En 1696, monté ſur le *Sans-Pareil*, vaiſſeau Anglois qu'il avoit pris, il va croiſer ſur les côtes d'Eſpagne, & s'y rend maître par ſtratagême de deux vaiſſeaux Hollandois. A la pointe du jour, il ſe trouva à trois lieues de l'Armée Navale des ennemis. Il prend ſon parti ſans balancer, ordonne à ſes deux priſes d'arborer pavillon Hollandois, & de le venir joindre par derriere, après l'avoir ſalué de ſept coups de canon: enſuite il fait voile vers l'Armée ennemie, avec autant d'aſſurance & de tranquillité que s'il avoit été réellement un des leurs. Les ennemis trompés par ſa manœuvre & par la fabrique de ſon vaiſſeau qui étoit Anglois, crurent que c'étoit un de leurs vaiſſeaux qui avoit parlé à des navires Hollandois, & qui venoit rejoindre la flotte. Cependant une de leurs frégates s'étant approchée un peu trop près, il oſa la combattre à la vue même de l'Armée ennemie: & pour dérober cette fregate à ſes coups, il fallut le ſecours d'une partie de la flotte.

(2) Du Guay-Trouin avoit un jeune frere plein de qualités aimables, & qui joignoit le courage & la ca-

le plaignons pas, puiſqu'il eſt mort pour ſa patrie: plaignons DU GUAY-TROUIN qui perd un frere, & la France qui perd un Héros.

pacité à ce don heureux de plaire. Il lui avoit donné une frégate de ſeize canons à commander. Comme ils croiſoient enſemble ſur les côtes d'Eſpagne, ils firent une deſcente auprès de Vigo, & forcerent, l'épée à la main, des retranchements d'où l'on avoit tiré ſur eux. De là ils marcherent à un gros Bourg, défendu par des Milices Eſpagnoles. Le jeune frere de du Guay-Trouin, ardent, impétueux, brûlant de ſe ſignaler, preſſe ſa marche, vole à l'attaque, & force le premier les retranchements du Bourg; mais en les forçant il eſt bleſſé d'un coup de fuſil, qui lui traverſe l'eſtomac. Du Guay-Trouin étoit occupé à combattre d'un autre côté, où il étoit auſſi vainqueur. On vint lui apprendre cette nouvelle. Il reſta quelque temps immobile; bientôt le déſeſpoir le rendit furieux; il court ſur les ennemis & en fait un grand carnage Cependant une troupe de cavalerie commençoit à paroître ſur les hauteurs. Forcé de ſe retirer, il raſſemble ſes ſoldats, & court chercher ſon frere; il le trouve couché à terre, nageant dans ſon ſang, qu'on tâchoit vainement d'arrêter. Il ſe précipite ſur lui, l'embraſſe ſans pouvoir lui dire un mot, le baigne de ſes larmes, & le fait emporter dans ſon vaiſſeau. Ce malheureux jeune homme ne vécut que deux jours: il mourut entre les bras de ſon frere. On porta ſon corps dans une ville Portugaiſe, où du Guay-Trouin lui fit rendre les derniers devoirs avec tous les honneurs qui ſont dus à la valeur. Sa tombe fut arroſée des larmes de tout l'Equipage & de toute la Nobleſſe des environs, qui aſſiſta aux funérailles, pleura un jeune Guerrier mort par un excès de courage, & enſeveli loin de ſa patrie ſur une rive étrangere. Pendant long-temps rien ne put calmer la douleur de du Guay-Trouin. L'image de ſon frere expirant entre ſes bras le pourſuivoit ſans ceſſe; elle le tourmentoit le jour, elle le réveilloit en ſurſaut pendant les nuits; enfin ayant déſarmé, la mélancolie profonde qu'il nourriſſoit le porta à vouloir renoncer pour toujours à la

Il eſt appellé à de plus hautes entrepriſes, & les obſtacles ſe multiplient pour augmenter ſa gloire. Ce peuple qui couvre toutes les mers de ſes flottes, qui, d'abord eſclave de l'Eſpagne, a commencé par la vaincre, & a fini par la protéger; grand, dès qu'il eſt devenu libre, puiſſant & reſpecté dans l'Europe, conquérant & légiſlateur dans les Indes, commerçant dans toutes les parties du monde, les Hollandois oppoſent à DU GUAY-TROUIN des forces redoutables. Elles ſont dirigées par une de ces ames fortes & vigoureuſes, qui dans les combats regardent la mort comme un honneur, & n'eſtiment la vie que pour la victoire (1). DU GUAY-

gloire & au ſervice. On peut juger par cette réſolution de la nouvelle liberté que la douleur avoit donnée à cette ame de feu.

(1) Le Baron du Guay-Trouin, avec trois vaiſſeaux, va aborder d'une riche Hollandoiſe, eſcortée par trois vaiſſeaux de guerre. Ils étoient commandés par le Baron de Waſſenaer, homme d'une intrépidité peu commune, & qui fut depuis Vice-Amiral de Hollande. Jamais le Guay-Trouin ne ſoutint de combat plus terrible. Ce ne fut qu'après quatre abordages des plus sanglans qu'il ſe rendit maître du vaiſſeau commandant. Tous les Officiers du Baron de Waſſenaer furent tués ou bleſſés. Le Baron lui-même eut quatre bleſſures très-dangereuſes, il tomba dans ſon ſang & fut pris les armes à la main. Cette victoire fut ſuivie d'une tempête & d'un naufrage affreux. Tout ce que l'imagination peut ſe peindre de plus terrible s'y trouva réuni. Du Guay-

TROUIN a trouvé un adverſaire digne de ſa valeur. Le feu qui l'anime, enflamme ſes troupes. Quatre fois elles s'élancent à l'abordage, quatre fois elles ſont repouſſées; mais ſon deſtin eſt d'être par-tout victorieux. Il revole à l'attaque.... O brave ennemi! cédez enfin, vous n'êtes pas tombé entre des mains cruelles & qui méconnoiſſent la valeur. DU GUAY-TROUIN honore ſon triomphe par l'humanité; il regarde les bleſſures de ſon ennemi avec reſpect, il étanche ce ſang généreux. Ainſi les Héros ſavent rendre juſtice aux Héros.

Mais quelle nuit effroyable ſuccede à un jour de triomphe! Le vaiſſeau

Trouin fut mille fois en danger de périr. Son premier ſoin en arrivant au Port-Louis, fut de s'informer de l'état du Baron de Waſſenaer. Il courut ſur le champ lui offrir tous les ſecours qu'il étoit en état de lui donner. Ayant appris que ce brave Guerrier n'avoit pas été traité avec tous les égards dus à ſa valeur, par ceux qui s'étoient rendus maîtres de ſon vaiſſeau, il conçut la plus vive indignation contre l'Officier qui le commandoit, & quoiqu'il fût ſon proche parent, jamais il ne put le revoir ſans un ſentiment qui approchoit de la haine. Lorſque le Baron de Waſſenaer fut guéri de ſes bleſſures, du Guay-Trouin le préſenta lui-même à Louis XIV. De pareils ſentiments font plus d'honneur que dix victoires. C'eſt un ſpectacle utile & conſolant, de voir le mérite ainſi honoré par les grandes ames; tandis que pour les ames viles & baſſes, il n'eſt qu'un objet d'envie, & pour les ames dures ou frivoles, un objet de ſatyre. Du Guay-Trouin avoit alors vingt-trois ans.

victorieux, percé de coups de canon ; & battu par les vents, s'entr'ouvre de toutes parts. Un équipage qui n'eſt compoſé que de bleſſés & de mourants, cinq cents priſonniers à contenir, une tempête horrible contre laquelle il faut lutter, la mer qui entre à flots précipités dans le vaiſſeau, une foule de malheureux preſqu'expirants de leurs bleſſures, fuyant l'eau qui les gagne, & ſe traînant ſur les mains avec d'affreux hurlements ; le tumulte, l'effroi, les cris de douleur mélés aux cris du déſordre, tant d'hommes qui attendent avec terreur l'inſtant où ils vont être engloutis ; quel ſpectacle pour DU GUAY-TROUIN ! Tout ce que peut l'activité de la pitié & le ſang froid de la prudence, eſt mis en uſage, & ce jeune vainqueur triomphe des éléments comme de ſes ennemis.

Nous ne l'avons vu juſqu'ici que dans ces moments rapides & terribles, où l'ame d'un Héros eſſaie ſes forces au milieu des dangers. Mais il eſt pour l'homme de mer d'autres études, il eſt des moments plus tranquilles, où, dans le calme des ſens & de la nature, ſon génie s'inſtruit pour les ſciences, & fermente par les réflexions. La Marine,

comme tous les autres Arts, ne fut d'abord que le réſultat informe de quelques combinaiſons groſſieres; car l'eſprit du genre humain a eu ſon enfance comme celui de chaque mortel. Le temps qui agit lentement, mais qui agit ſans ceſſe, l'expérience qui voit tous les avantages & tous les abus, la pratique des hommes de mer, les obſervations de quelques hommes de génie, qui ſaiſiſſent en un inſtant ce que des Nations & des ſiecles n'ont point vu, l'activité des paſſions qui cherchent à exécuter de grandes choſes, & plus que tout cela peut-être, le hazard qui découvre des choſes utiles, échappées à la méditation du genre-humain, toutes ces cauſes réunies ont étendu les idées, & changé la Marine en une ſcience vaſte dont la philoſophie eſt l'ame, & qui, dans ſon cercle immenſe, embraſſe l'air, les cieux, la terre & les mers.

L'art d'Euclide eſt le fondement des connoiſſances d'un homme de mer. DU GUAY-TROUIN étudie les rapports de l'étendue. Aidé de cette ſcience, il s'éleve dans les cieux pour y chercher des points fixes, de là il meſure les abymes qui renferment les mers, il obſerve la nature de cet élément, les qualités qui lui

ſont par-tout communes, celles qu'il reçoit de la diverſité des climats, de l'inconſtance des ſaiſons & des vents, de la diſtance ou de la proximité des terres (1).

C'eſt de ces connoiſſances combinées que réſulte l'art du pilotage (2) : c'eſt

(1) Il n'y a aucune profeſſion qui exige plus d'étude & de théorie que la Marine. On y fait un uſage continuel de l'Aſtronomie & de la Géométrie. Une connoiſſance profonde de la Géographie n'y eſt pas moins néceſſaire. Sans elle il n'y auroit point de navigation. Il faut que l'homme de mer connoiſſe la différence des climats qui rendent la mer plus calme ou plus orageuſe, plus conſtante ou plus inégale dans les tempêtes ; la direction des courants, dont l'impulſion rapide augmente ou diminue à proportion qu'on s'approche ou qu'on s'éloigne des terres ; les écueils & les bancs de terre cachés ſous les flots ; les dangers & les abris qu'offrent les côtes ; les ports & les rades qui ſont favorables dans tous les temps, & celles qui ne le ſont que dans certaines ſaiſons ; les iſles, qui dans le cours d'une longue navigation peuvent fournir des ſecours à des équipages fatigués ; les fonds qui peuvent porter l'ancre, & ceux où il ſeroit dangereux de la jetter ; les déclinaiſons de l'aiguille aimantée, déclinaiſons qui varient ſans ceſſe ſelon les temps & les lieux ; enfin, les vents propres à chaque climat, à chaque ſaiſon, le temps précis où ils commencent, celui où ils finiſſent, l'étendue déterminée où ils ſouffient, le degré de variation de ceux mêmes qui ſont les plus réguliers. Il ſeroit dangereux ſur tous ces objets de s'en rapporter à des cartes ou à des mémoires ſouvent infideles : il faut, autant qu'il eſt poſſible, obſerver par ſoi-même. Une erreur qui hors de la mer ſeroit indifférente, peut ſur cet élément faire échouer les plus grands deſſeins, & cauſer la perte d'une flotte entiere.

(2) Le pilotage eſt l'art de diriger la route d'un vaiſſeau, & de déterminer le point où il ſe trouve. Pour y parvenir, il faut connoître parfaitement la direction

par lui que DU GUAY-TROUIN apprend à diriger le cours d'un vaiſſeau. Lorſque ſa main a poſé la foudre & l'épée, il prend lui-même le crayon, le téleſcope & le compas. Son œil eſt tantôt fixé ſur les cieux, tantôt égaré ſur les mers, quelquefois attaché ſur les côtes. Il s'avance la ſonde à la main, il calcule les profondeurs & les diſtances. Celui qui un inſtant auparavant étoit dans le combat un guerrier intrépide & bouillant, eſt ici un obſervateur tranquille, & qui ſait prendre toutes les précautions de la crainte.

Ne croyez pas que ces études multipliées ſuffiſent pour former le grand homme de mer. Un vaiſſeau eſt une

que ſuit le navire, & meſurer la vîteſſe de ſon ſillage: mais il y a des erreurs inévitables qui entrent néceſſairement dans ces calculs. Le vaiſſeau ne ſuit jamais la même ligne. Il a une dérive néceſſaire cauſée par l'obliquité des voiles, par les mouvements ſecrets de la mer, par les élans inégaux des vagues, par les courants qui tranſportent le navire vers un côté ou vers un autre: enfin la bouſſole elle-même eſt ſujette à des variations. Pour trouver la véritable route d'un vaiſſeau, il faut donc avoir égard à ces changements, & corriger toutes ces erreurs. On découvre la variation de la bouſſole en prenant la hauteur de l'étoile polaire ou du Soleil. Quoique le Général ne ſoit pas deſtiné à faire les fonctions de Pilote, il doit cependant être inſtruit de cet art, ſoit pour l'exercer lui-même dans des occaſions preſſantes, ſoit pour être en état de juger de celui qui l'exerce.

machine immenſe & compliquée : il faut donner le mouvement à ce grand corps, malgré ſa maſſe ; il faut le régler malgré l'agitation de la mer & la violence des vents. Les deux éléments qui le font mouvoir, ſont ſes deux ennemis les plus redoutables. Comment mettre à profit tout ce qu'ils ont d'utile, & enchaîner ce qu'ils ont de dangereux ? C'eſt la manœuvre qui opere ces prodiges. Tromp & Rhuiter, Tourville & Duqueſne, noms fameux ; & toi, à qui il n'a manqué pour être leur égal que d'avoir à commander d'auſſi grandes flottes, ô DU GUAY-TROUIN, c'eſt par votre ſupériorité dans l'art de la manœuvre, que la victoire fut toujours attachée à vos pavillons (1).

(1) La manœuvre eſt la ſcience des forces mouvantes appliquée à la Marine. C'eſt elle qui apprend à connoître tout l'avantage qu'on peut tirer de chaque partie du vaiſſeau ; à évaluer l'effet des machines employées ; à décompoſer les forces ; à diſtribuer de la maniere la plus avantageuſe toutes les parties peſantes de la charge ; à produire par la ſituation du gouvernail le plus grand effet poſſible ; à ſe ſervir avec ſuccès de la pluralité des voiles ; d'où dépend preſque toute la ſupériorité de la Marine moderne ; à leur donner le degré de courbure ou d'étendue qu'il faut, pour que le vent ait tel degré de force ; à les combiner de différentes manieres, pour augmenter ou pour ralentir la vîteſſe, pour avancer en route droite ou en route oblique ; à ſe ſervir du même vent pour des routes oppoſées ; à faire ſuccéder en pleine mer le repos au mouvement,

Il joint à tant d'études celle des exemples. Les merveilles de la navigation & de la guerre ſe reproduiſent ſous ſes yeux. O charme impérieux de l'hiſtoire, quand elle eſt lue par le génie! Souvent dans le ſilence de la nuit, tandis que tout repoſe dans l'Univers, tandis que ſon vaiſſeau fend la mer d'un cours tranquille, DU GUAY-TROUIN ſeul & retiré, veille à la lueur d'un flambeau. Il parcourt les annales des mers; & lorſqu'il lit de grandes actions, ſon ame s'éleve, ſon ſang bouillonne, & tout ſon corps treſſaillit d'admiration & de joie.

Mais ce qui ne contribua pas moins peut-être à développer ſes talents, que tant de combats, d'études & de réflexions, ce fut ſon amour pour Louis XIV,

par l'équilibre des forces qui agiſſent en ſens contraires; à faire tourner le navire dans tous les ſens, par l'effet combiné du gouvernail & des voiles, de l'eau & du vent; à calculer tout ce qui peut accélérer ou retarder l'évolution, & le temps qu'elle doit durer; enfin à rendre la manœuvre, tantôt plus lente & tantôt plus rapide, & ce qui eſt une loi générale, à régler toujours la force des impulſions ſur la grandeur des navires & la réſiſtance des obſtacles. Cette étude eſt beaucoup plus néceſſaire à l'Officier de mer que celle du pilotage. Dans les combats, c'eſt la manœuvre qui décide preſque toujours de la victoire. Enfin c'eſt à la manœuvre que du Guay-Trouin dut la plus grande partie de ſa réputation & de ſes ſuccès.

& l'eſtime de Louis XIV pour lui. Qu'on ſe repréſente DU GUAY-TROUIN, au ſortir d'une glorieuſe campagne, impatient de voir ce Roi pour qui il a tant de fois prodigué ſa vie, ſans l'avoir jamais vu (1). Il arrive à Verſailles. Ce n'eſt ni le faſte de l'opulence, ni les noms de ſes ancêtres, ni ſes titres qui l'annocent : il eſt annoncé par ſes exploits. L'épée qu'il a reçue de Louis XIV, voilà la marque de ſa dignité : il vient la lui montrer, cette épée, teinte du ſang des ennemis. Ce fut un étrange ſpectacle pour ces Courtiſans oiſifs & dédaigneux qu'un homme de mer tranſporté du ſein de ſes vaiſſeaux au milieu

(1) Ce fut en 1695 que du Guay-Trouin parut pour la premiere fois à la Cour. M. de Pontchartrain, Miniſtre de la Marine, le préſenta à Louis XIV, qui le reçut comme un homme utile à l'Etat, & deſtiné à être un jour l'honneur de la nation. Depuis ce temps le Roi lui donna toujours les plus grandes marques d'eſtime. Il ſe plaiſoit à entendre de ſa bouche le récit de ſes actions. La fierté noble & la franchiſe guerriere d'un Héros intéreſſe plus ſans doute l'ame d'un grand Roi que des hommages de courtiſan. Un jour du Guay-Trouin faiſoit à Louis XIV le récit d'un combat où il commandoit un vaiſſeau nommé *la Gloire* : j'ordonnai, dit-il, à *la Gloire* de me ſuivre. *Elle vous fut fidele*, reprit Louis XIV. Auſſi du Guay-Trouin avoit-il pour ſon Roi cet amour qui eſt le premier reſſort dans un Gouvernement Monarchique. Jamais il ne ſortit de ſa préſence, ſans être plus enflammé du deſir de ſervir l'Etat. Ce trait fait également l'éloge du Prince & du Sujet.

de la Cour, & ſans autres titres que ſes ſervices, converſant avec ſon Roi. Quelques-uns remarquerent peut-être qu'il n'avoit pas les graces & les manieres des Cours. Louis remarqua ſa valeur & ſon génie. Bientôt ſon devoir le rappelle. Ce n'eſt pas à Verſailles qu'un homme tel que lui doit faire ſa cour. Il a mérité de ſervir dans la Marine royale (1). Nous l'allons voir, fier de combattre pour Louis XIV, former de plus grands projets, faire de plus grandes actions, & parvenir par ſes ſervices au plus haut point d'élévation, comme au plus haut degré de gloire.

SECONDE PARTIE.

Quoique l'Armateur & celui qui commande en chef dans la Marine royale, combattent tous deux ſur le même élément, & qu'ils aient les mêmes obſtacles à vaincre du côté de la nature, cependant ils ont des qualités qui les diſtinguent; & ſi les difficultés font la gloire du ſuccès, les triomphes de l'un

(1) Du Guay-Trouin paſſa en 1697 de la Marine marchande à la Marine royale. Ce fut à la ſuite de ſon fameux combat contre le Baron de Waſſenaer. Il eut d'abord le titre de Capitaine de Frégate légere. En 1702 il fut nommé Capitaine en ſecond ſur le vaiſſeau du Roi *le Dauphin*, commandé par le Comte de Hautefort.

ſont bien plus honorables que ceux de l'autre. L'Armateur combat pour lui-même ou pour des particuliers : il peut s'abandonner plus hardiment à l'impétuoſité de ſon courage. Le Général de mer peut & doit moins riſquer ; il faut qu'il ménage la gloire & les forces de l'Etat. Le premier ne fait que des coups de main ; il faut plus d'audace : le ſecond concerte des projets, forme des plans ; il lui faut plus de génie. L'un eſt animé ſouvent par l'intérêt ; & ce motif ſi bas, mais ſi puiſſant, peut lui tenir lieu des reſſorts les plus nobles : ſi l'autre regle ſes opérations ſur des vues de commerce, il ſe deshonore & trahit l'Etat. Celui-ci, maître abſolu de ſes expéditions, décide des lieux & des temps : celui-là eſt ſouvent gêné par des ordres. Le premier commande à des hommes qu'il a choiſis lui-même : le ſecond commande quelquefois à ſes rivaux, ſouvent à ſes ennemis. L'un eſt en même temps le Miniſtre & le Général ; ſon deſſein ne perce que dans le moment qu'il exécute : le projet de l'autre eſt ſouvent divulgué avant que ſon Eſcadre ſoit ſortie du port. Enfin l'Armateur ne commande qu'un ſeul vaiſſeau, & toutes ſes vues ſe bornent

à le diriger dans le combat. Le Général de mer en a pluſieurs qu'il fait mouvoir de concert : il faut qu'il les place à une diſtance où ils puiſſent ſe ſoutenir, ſans pouvoir ſe nuire ; qu'il aſſigne à chacun l'ennemi qu'il doit attaquer, & dont les forces ſont en proportion avec les ſiennes ; qu'il donne aux Capitaines des inſtructions qui embraſſent les accidents & les hazards ; qu'il ait le courage de ſuppoſer ſa mort, que les mouvements combinés de tous les vaiſſeaux ſoient dirigés par une vue générale ; que, ſans précipitation, ſans enthouſiaſme & ſans terreur, il ſache démêler & juger ces circonſtances extrêmes où il faut ſortir des regles ordinaires ; & ſacrifier une partie de ſes forces pour conſerver l'autre.

Telle eſt la nouvelle carriere que DU GUAY-TROUIN va courir. L'ambition de donner un maître à l'Eſpagne a replongé l'Europe dans les diſſenſions d'où l'avoit tirée une paix trop courte. Pardonne, ô ma Patrie, ſi je rappelle ici le ſouvenir d'une guerre qui t'a coûté tant de larmes ; les triomphes de DU GUAY-TROUIN furent mêlés à tes déſaſtres ; & tandis que ton ſang répandu en Allemagne, en Italie & en Flan-

dres, inondoit les campagnes d'Hochſtet, de Turin, de Ramillies & de Malplaquet, ce Héros faiſoit couler ſur les mers & aux extrémités du monde, le ſang de tes vainqueurs.

Un repos de quatre ans l'a rendu encore plus redoutable. Quelle Nation ſentira la premiere les effets de ſon courage ? C'eſt la Hollande, c'eſt ce peuple dont la fierté républicaine veut abaiſſer les Rois. Du Guay-Trouin combat (1). Les coups preſſés de l'artillerie, ſoutenus d'une manœuvre habile, menacent ſon vaiſſeau de la deſtruction. Où cherchera-t-il un aſyle ? Dans le vaiſſeau ennemi. Il va éteindre les foudres dans les mains de ceux qui les lançoient : ceux qui ſe croyoient ſes vainqueurs, ſont chargés de fers. Ail-

(1) En 1702, dans la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne, du Guay-Trouin attaqua un vaiſſeau de guerre Hollandois de 38 canons. Surpris par l'activité de l'ennemi, qui tout à coup fit une manœuvre habile & imprévue, il ſe trouva dans une ſituation déſavantageuſe, qui l'obligea d'eſſuyer tout le feu de l'artillerie, ſans pouvoir y répondre. Déja il avoit reçu deux coups de canon à fleur d'eau, & ſept dans ſes mâts. Les ennemis le croyoient perdu. Il prend tout à coup le parti de ſe jetter dans leur vaiſſeau avec tout ſon équipage. Le plus jeune de ſes freres, qui combattoit ſous lui, s'élança le premier & fit des prodiges de valeur. Le Capitaine Hollandois fut tué, & ſon vaiſſeau enlevé en moins d'une demi-heure.

leurs je le vois, qui, à la tête de trois vaiſſeaux & de deux frégates, échappe à une Eſcadre Hollandoiſe de quinze vaiſſeaux (1). Semblable à ce fameux Romain qui, pour favoriſer la retraite des ſiens, & mettre Rome à couvert, ſoutient ſeul l'effort d'une armée, DU GUAY-TROUIN ſe dévoue ſeul au péril, arrête la flotte entiere, la combat, lui réſiſte, & joint à la gloire d'avoir ſauvé ſon eſcadre, celle d'avoir étonné ſon ennemi même. Je le ſuis dans ces climats du Nord, où l'inſatiable avidité

(1) En 1703, s'étant mis en mer avec trois vaiſſeaux & deux frégates, il rencontra le 7 Juillet une Eſcadre Hollandoiſe de quinze vaiſſeaux de guerre. La brume, qui étoit fort épaiſſe, ne lui permit de les bien diſtinguer que lorſqu'ils étoient déjà fort près. Il donne auſſi-tôt le ſignal de la retraite. Mais ſix vaiſſeaux ennemis plus légers que les autres, s'avancent avec rapidité; & déjà ils étoient prêts à en joindre deux de ſon Eſcadre. Il ne put ſe réſoudre à les voir périr ſans leur donner du ſecours: il fait plier une partie de ſes voiles, & reſte derriere pour les couvrir. Un vaiſſeau Hollandois de 60 canons s'avance à la portée du piſtolet; du Guay-Trouin, en quatre bordées, le met hors de combat. Quatre autres ſe joignent pour l'attaquer: il leur réſiſte, & les amuſe pendant quatre heures, juſqu'à ce que ſes vaiſſeaux euſſent le temps de s'échapper. Dès qu'il les vit hors de péril, il fait déployer toutes ſes voiles, & ſe met en peu de temps hors de la portée des ennemis. De toutes les aventures de du Guay-Trouin, c'étoit celle dont il étoit le plus flatté; il n'avoit eu que 30 hommes hors de combat, & il avoit goûté le plaiſir de ſauver ſes compatriotes, plaiſir ſi doux pour une ame généreuſe.

conduit tous les ans le Batave, pour s'y enrichir par la pêche de la Baleine (1). La nature accoutumée au silence, n'y entend des voix humaines que lorsque l'Européen audacieux, guidé par la soif de l'or, y vient enlever les dé-

(1) On sait que le commerce des Hollandois est immense; il recueille tous les trésors des Continents & des Isles, & embrasse le monde de l'équateur aux deux poles. Une des branches de ce commerce est la pêche de la Baleine, qui se fait sur les côtes de Spitzberg. Les Hollandois ont découvert ce pays en 1596 Il est situé vers le Nord, entre le Groenland & la nouvelle Zemble. En hiver le soleil y demeure sous l'horizon quatre mois entiers. Un ciel toujours sombre, l'air privé de cette douce chaleur qui fait la vie des êtres, des rivages incultes & déserts, des montagnes éternelles de glace, une nature entiérement sauvage, ont fait croire aux Anciens que c'étoit là qu'étoient placées les dernieres bornes du monde. On voit près des côtes de cette terre une grande quantité de Baleines, dont quelques-unes ont jusqu'à deux cens pieds de long. C'est là que les Hollandois vont faire la pêche de la Baleine; ils partent ordinairement de Hollande au mois de Mai, & reviennent en Août ou Septembre. Du Guay-Trouin s'étoit mis en mer avec cinq vaisseaux pour detruire cette pêche des Hollandois. Il arriva le 30 Juillet 1703 sur les côtes des Spitzberg; il y prit, rançonna ou brûla plus de 40 vaisseaux. Les brouillards qui sur ces mers sont extrêmement épais dans le printemps & dans l'automne, lui en firent manquer beaucoup d'autres. Dans cette navigation il fut exposé à un très-grand danger; car il survint tout à coup un grand calme, pendant lequel ses vaisseaux furent poussés par l'impétuosité des courants à 81 degrés de latitude nord, & contre un banc de glace qui s'érendoit à perte de vue. Peu s'en fallut que ses vaisseaux ne fussent brisés, & que le tombeau de du Guay-Trouin ne fût caché dans les déserts qui bornent le monde.

pouilles des monſtres de la mer. C'eſt là que DU GUAY-TROUIN pourſuit le Batave. Le fer d'un main, & le flambeau de l'autre, il attaque, il combat, il brûle ſes vaiſſeaux Des mers glacées ſont éclairées au loin par la lueur des flammes. L'Angleterre éprouve encore ſa valeur, qu'elle a ſentie tant de fois (1). Si deux vaiſſeaux de guerre lui échappent, ce n'eſt pas lui qu'il en faut accu-

(1) En 1704 du Guai-Trouin déſola les côtes d'Angleterre. En moins de trois quarts-d'heure il prit un vaiſſeau de guerre de 54 canons, avec douze vaiſſeaux marchands. Peu de temps après il fit encore trois priſes Angloiſes; un garde-côte de 72 canons & deux autres vaiſſeaux de guerre ne purent lui échapper que par la fuite & à la faveur de la nuit. Sur la fin de la campagne, il fut indignement trahi dans une action très-périlleuſe. Deux gros vaiſſeaux de guerre qui le combattoient, l'un à droite & l'autre à gauche, lui avoient mis toutes ſes voiles en pieces, & briſé une partie de ſes mâts. Du Guay-Trouin faiſoit feu des deux bords ſur les deux vaiſſeaux Anglois; mais il avoit beſoin de ſecours. L'*Auguſte*, qui l'accompagnoit, loin de le ſecourir, déploya toutes ſes voiles pour s'éloigner. Deux frégates, témoins du combat, ne firent pas le moindre mouvement. On ne peut preſque pas douter que leur deſſein ne fût de perdre un Héros. Il y a plus d'un exemple de pareille trahiſon, & l'hiſtoire ramene ſouvent les mêmes crimes. Il n'eſt pas inutile de remarquer que le Capitaine de l'*Auguſte* devoit la liberté & peut-être la vie à du Guay-Trouin, qui l'année précédente s'étoit expoſé ſeul pour le préſerver d'une Eſcadre Hollandoiſe. Du Guay-Trouin arrivé à Breſt voulut faire tranſporter le commandement de ce vaiſſeau à un Officier digne de commander; mais celui qui avoit trahi l'Etat fut protégé.

de fois porta le carnage dans leurs vaiſſeaux. Cependant ſon ame n'eſt point abattue. Il veut du moins que ſa chûte écraſe une partie de ſes vainqueurs. Dès que le jour paroîtra, il doit s'élancer dans le plus redoutable des vaiſſeaux ennemis. Il a inſpiré à tous les Officiers ce courage de déſeſpoir, qui eſt le dernier ſentiment d'une ame magnanime. Le ſommeil ne peut ſuſpendre ſes inquiétudes. Seul pendant le ſilence de la nuit, les yeux triſtement immobiles, il les fixe tantôt ſur les fiers ennemis qui l'environnent, tantôt ſur ſon vaiſſeau qui va devenir leur proie, ſur cette mer où il a tant de fois vaincu, ſur ce ciel où bientôt va reparoître le jour qui ſera le témoin de ſon déſaſtre. Tout à coup il apperçoit à l'horiſon le préſage d'un vent prêt à s'élever. Il donne des ordres; on obéit en ſilence; toutes ſes voiles ſont tendues, le vent s'éleve, & ſon vaiſſeau s'échappe rapidement à travers les Anglois étonnés.

C'eſt par tant d'actions éclatantes que DU GUAY-TROUIN augmente tous les jours ſa gloire. Son Roi l'a décoré du titre de Capitaine de Vaiſſeau; & ſon ambition de bien ſervir l'Etat n'en eſt que plus enflammée. Un nouveau peuple

ple s'eſt armé contre Louis XIV. Le Portugal, ennemi de la France par politique, rival de l'Eſpagne par intérêt & par haine, s'eſt vendu par foibleſſe à l'Angleterre. L'or & les diamants du Bréſil s'uniſſent avec le fer de nos climats ; & les tréſors des deux mondes ſont employés à déſoler l'Europe. Du GUAY-TROUIN, avec trois vaiſſeaux, oſe attaquer une flotte Portugaiſe de deux cents voiles, eſcortée par ſix vaiſſeaux de guerre (1). Il court, par les ordres de ſon Roi, ſe jetter dans Cadix, menacé d'un ſiege. Semblable à Vendôme, après avoir été l'honneur de la France, il eſt deſtiné à devenir l'appui de l'Eſpagne. Tout eſt diſpoſé par ce

(1) Au commencement de 1706 il fut nommé Capitaine de vaiſſeau, & reçut une Lettre de Louis XIV, qui lui ordonnoit d'aller avec trois vaiſſeaux ſe jetter dans Cadix, menacé d'un ſiege. Etant à la hauteur de Lisbonne, environ à 15 lieues en mer, il découvrit une flotte de 20 voiles venant du Bréſil, eſcortée par ſix vaiſſeaux de guerre Portugais. Quoiqu'il n'eût que trois vaiſſeaux, il ne balança point d'attaquer. Le combat dura deux jours. Jamais ſes diſpoſitions ne furent mieux concertées, jamais ſa valeur ne fut plus intrépide. Pluſieurs circonſtances malheureuſes, & que le génie même ne pouvoit prévoir, firent échouer ſes projets. Cependant ce fut lui qui eut la ſupériorité du combat. Dans cette action il vit la mort de près ; trois boulets conſécutifs lui paſſerent entre les jambes ; ſon habit & ſon chapeau furent percés de pluſieurs coups de fuſil : il fut même bleſſé de quelques éclats, mais légérement.

Héros pour la défenſe des poſtes qui lui ſont confiés. Actif, infatigable, il vole du Port au Conſeil, du Conſeil à ſes vaiſſeaux. Il fait parler la vérité avec la même intrépidité qu'il attaquoit des flottes (1). Mais les paſſions des grands ſont des ennemis plus à craindre que

(1) Du Guay-Trouin arrivé dans le port de Cadix, fit toutes les diſpoſitions néceſſaires pour la défenſe de la place. Le Marquis de Valdécagnas, un de ces hommes hauts & durs, qui avec de très-petites ames occupent de grandes places, étoit alors Gouverneur de Cadix. Il avoit exigé pour les vivres de groſſes contributions; cependant il n'y en avoit pas pour 15 jours. Du Guay-Trouin le ſut, & crut qu'il étoit de ſon devoir de le repréſenter. Son courage & ſon zele déplurent. On trouva mauvais qu'il s'intéreſſât plus à la défenſe de Cadix que celui même qui en étoit Gouverneur. Dès ce moment on ne manqua aucune des occaſions de le mortifier. Il y avoit dans le port de Gibraltar 60 navires chargés de vivres & de munitions pour l'Armée ennemie; il demanda avec inſtance la permiſſion de les aller brûler; il répondoit du ſuccès: on ne voulut point lui permettre de rendre ce ſervice important aux deux Couronnes. Ses chaloupes furent inſultées par une barque Eſpagnole; il la fait arrêter, & va demander juſtice: le Gouverneur, pour réponſe, le fait mettre en priſon. Telle fut la récompenſe de ſes ſoins. Un tel abus du pouvoir eût été indigne même contre un homme ordinaire. Louis XIV, par juſtice, par grandeur d'ame & par eſtime, prit ſoin de venger du Guay-Trouin. Il exigea du Roi d'Eſpagne que le Gouvernement de Cadix fût ôté à ce Marquis de Valdécagnas, & le Gouvernement d'Andalouſie au Marquis de Villadarias, ſon beau-frere. Du Guay-Trouin, à ſon retour, attaqua une flotte de 15 vaiſſeaux Anglois, eſcortée par une frégate de 36 canons; il ſe rendit maître de la frégate & de 12 vaiſſeaux. Le Roi le nomma Chevalier de l'Ordre de S. Louis.

des bataillons armés. Ce fut un crime pour DU GUAY-TROUIN d'être ſincere ; & la poſtérité ſaura que la récompenſe de tant de ſoins fut un outrage & des fers ; tant il eſt difficile à ceux qui ont des titres, de pardonner à ceux qui ont des vertus ! Louis XIV avoit l'ame trop grande pour ne pas ſentir le reſpect que l'on doit aux Héros. C'eſt peu de venger DU GUAY-TROUIN, il oppoſe à cet affront une nouvelle marque d'eſtime, & l'aſſocie à cet Ordre Militaire qui récompenſe le courage par l'honneur.

O vous qui êtes jaloux de ce grand homme, il va être plus que jamais utile à l'Etat ! L'Angleterre équipe une puiſſante flotte pour porter des ſecours aux ennemis de Philippe V (1). DU GUAY-TROUIN a été choiſi pour la combattre.

(1) Le Trône de Philippe V avoit paru preſqu'abattu en 1706. Il commença à ſe relever en 1707 par le courage opiniâtre des Eſpagnols, par le ſecours de Louis XIV, & l'habileté du Maréchal de Berwvik. La bataille d'Almanza, qui, de toutes les Batailles des derniers ſiecles, eſt peut-être celle qui fait le plus d'honneur à ſon Général, changea entiérement la face des affaires. Les conquêtes furent auſſi rapides que l'avoient été les défaites. Les Portugais, les Anglois & les Autrichiens, qui étoient en Eſpagne, étoient par-tout attaqués & vaincus. L'Angleterre, qui ſervoit l'Archiduc par haine contre Louis XIV, équipe alors pour le Portugal une flotte de 200 voiles, remplie de troupes & de munitions de guerre. Il étoit de la plus grande importan-

Il a joint ſes vaiſſeaux à ceux d'un homme célebre, qui étoit comme lui la gloire

ce pour les deux Couronnes alliées d'arrêter ce convoi, ſans lequel l'Archiduc ne pouvoit ſe ſoutenir en Eſpagne. Ce ſoin fut confié à du Guay-Trouin & au Comte de Forbin, qui reçurent ordre de la Cour de joindre enſemble leurs Eſcadres. Elles ſortirent du port de Breſt le 9 Octobre 1707, faiſant enſemble 14 voiles. Après avoir croiſé trois jours à l'entrée de la Manche, on découvrit enfin la flotte Angloiſe. Elle étoit eſcortée de cinq gros vaiſſeaux de guerre, le *Cumberland* de 82 canons, le *Dévonshire* de 92, le *Royal Oak* de 76, le *Cheſter* & le *Rubis* de 48 chacun. Perſonne n'ignore les circonſtances de ce fameux combat. Du Guay-Trouin attendoit à chaque inſtant que le Comte de Forbin donnât le ſignal; voyant enfin qu'il étoit près de midi, & que l'on perdoit des moments précieux, il commande à ſon Eſcadre d'attaquer. D'abord il ſe rend maître du *Cumberland*, qui étoit le vaiſſeau commandant; le *Cheſter* & le *Rubis* furent pris de même par deux Capitaines de ſon Eſcadre; le *Royal Oak* étoit ſur le point d'être enlevé à l'abordage, lorſque le feu prit dans le vaiſſeau qui alloit s'en rendre maître; il profita de cet accident, & ſe ſauva par la fuite. Reſtoit le *Dévonshire*, monté de 92 canons, & défendu par plus de mille hommes. Du Guay-Trouin, qui auroit pu courir ſur le *Royal Oak* & s'en emparer aiſément, préféra le bien de l'Etat à l'intérêt de ſa propre gloire, & s'avança ſur le *Dévonshire*. Le feu qui s'y alluma, l'obligea de ſe tenir à une certaine diſtance, & de ne ſe battre qu'à la portée du piſtolet. Bientôt l'incendie ſe communiqua par-tout avec violence, & ce grand vaiſſeau fut conſumé en moins d'un quart-d'heure. Tous ceux qu'il portoit périrent au milieu des flammes ou des eaux. Les deux Eſcadres prirent 60 bâtiments de tranſport. Pluſieurs Armateurs profiterent de la déroute de la flotte, & firent auſſi des priſes conſidérables. Le Continuateur de Rapin Thoyras, dans ſon Hiſtoire d'Angleterre, dit que ce convoi diſſipé fit preſque autant de tort aux affaires de l'Archiduc, qu'en avoit fait la Bataille d'Almanza.

de la Marine Françoiſe, mais qui avoit un mérite différent. Forbin, né d'un ſang illuſtre, avoit ſoutenu la gloire de ſa naiſſance ; DU GUAY-TROUIN avoit fait diſparoître l'obſcurité de la ſienne. Le premier avoit donné un nouvel éclat à ſes aïeux, le ſecond avoit créé un nom pour ſes deſcendants. L'un avoit mis à profit tous les avantages, l'autre avoit vaincu tous les obſtacles. Tous deux intrépides, éclairés, avides de périls, bravant la mort, prompts à ſe décider, féconds en reſſources. Mais Forbin, né pour être un Général de mer, ne fit jamais que des exploits d'Armateur ; DU GUAY-TROUIN, né pour être un ſimple Armateur, fit preſque toujours des actions d'un grand Capitaine. Le premier, en ſervant l'Etat, penſoit à la récompenſe ; le ſecond penſoit à la gloire. Forbin vendoit ſes ſervices ; DU GUAY-TROUIN eût acheté l'honneur d'être utile. Faut-il que ces deux hommes célebres ayent été déſunis par ce qui auroit dû former entr'eux un lien éternel, l'honneur d'avoir combattu enſemble pour le bien de l'Etat ! Déja les deux Eſcadres réunies ſont près de la flotte Angloiſe. Forbin, ſoit circonſpection, ſoit lenteur, ſoit qu'il médi-

tât à loisir le plan de son attaque (car il n'est permis de soupçonner aucun motif indigne d'un grand homme) Forbin a tout à coup ralenti sa marche, & tarde à donner le signal du combat. Du Guay-Trouin, accoutumé à compter les moments, jugea qu'il est des circonstances où l'on est au-dessus des loix, & qu'il valoit mieux prévenir l'ordre que de manquer à la victoire. Si c'est une faute, c'est celle d'un citoyen & d'un Héros; il n'avoit pas même besoin du succès pour être innocent. Il s'avance; la victoire le suit. La ruse & l'audace, l'impétuosité de l'attaque & l'habileté de la manœuvre l'ont rendu maître du vaisseau commandant. Cependant l'on combat de tous côtés : sur une vaste étendue de mer regne le carnage. On se mêle : les proues heurtent contre les proues. Les manœuvres sont entrelacées dans les manœuvres. Les flots sont teints de sang. Les foudres qui se choquent, retentissent avec un bruit effroyable. Du Guay-Trouin, parmi le tumulte & l'horreur, observe avec un œil tranquille la face du combat, pour porter des secours, réparer les défaites, ou achever des victoires. Il apperçoit un vaisseau redou-

table, armé de cent canons, défendu par une armée entiere. C'eſt là qu'il porte ſes coups. Il préfere à la gloire d'un triomphe facile, l'honneur d'un combat dangereux. Deux fois il oſe l'aborder, deux fois l'incendie qui s'allume dans le vaiſſeau ennemi l'oblige de s'écarter. *Le Dévonshire*, ſemblable à un volcan allumé, tandis qu'il eſt conſumé au-dedans, vomit au-dehors des feux encore plus terribles. Les Anglois d'une main lancent des flammes, de l'autre ils tâchent d'éteindre celles qui les environnent. DU GUAY-TROUIN frémit du ſort de tant de braves ennemis; il n'eût deſiré les vaincre que pour les ſauver. Ce fut un horrible ſpectacle pour un cœur tel que le ſien, de voir ce vaiſſeau immenſe brûlé en pleine mer, la lueur affreuſe de l'embraſement réfléchie au loin ſur les flots, tant d'infortunés errants en furieux, ou palpitants immobiles au milieu des flammes, s'embraſſant les uns les autres, ou ſe déchirant eux-mêmes, levant vers le Ciel des bras conſumés, ou précipitant leurs corps fumants dans la mer; d'entendre le mugiſſement de l'incendie, les hurlements des mourants, les vœux de la Re-

ligion mêlés aux cris du déſeſpoir & aux imprécations de la rage, juſqu'au moment terrible où le vaiſſeau s'enfonce: l'abyme ſe referme & tout diſparoît. Puiſſe le génie de l'humanité mettre ſouvent de pareils tableaux devant les yeux des Rois qui ordonnent les guerres! Cependant DU GUAY-TROUIN pourſuit la flotte épouvantée. Tout fuit, tout ſe diſperſe. La mer eſt couverte de débris; nos ports ſe rempliſſent de dépouilles, & tel fut l'événement de ce combat mémorable, qu'aucun des vaiſſeaux qui portoient du ſecours ne paſſa chez les ennemis: les fruits de la Bataille d'Almanza furent aſſurés, l'Archiduc vit échouer ſes eſpérances, & Philippe V. put ſe flatter dès-lors que ſon trône ſeroit un jour affermi.

Je paſſe ſous ſilence tant d'autres exploits de DU GUAY-TROUIN, des projets concertés avec ſageſſe, des combats où il triompha toujours de la ſupériorité du nombre, une flotte attaquée & vaincue au milieu d'une tempête, circonſtance preſqu'unique; je ne vous peindrai pas ce Héros, tandis qu'il attend une Eſcadre Angloiſe, frappé tout d'un coup d'une maladie, & preſqu'entre les bras de la mort,

plus tourmenté du desir de combattre que du sentiment de sa douleur. Des bords de la tombe il appelle la victoire. Tel Alexandre demandoit aux Dieux ou de combattre, ou de mourir. Mais je me hâte de venir à cette expédition fameuse où il déploya tant de courage & de talents, & parut aussi grand Général que grand homme de mer.

Depuis que le Nouveau-Monde a été découvert, conquis & ravagé, il est ébranlé par toutes les secousses qui agitent l'Europe ; & telle est aujourd'hui la fatale grandeur des Nations Européennes, qu'elles ne peuvent être en guerre sans que le sang coule aux extrémités de l'Afrique, de l'Amérique & de l'Asie. O Bréſil, ô vaste & trop riche Province, que de flots de sang ont arrosé tes mines d'or ! Déja dans cette guerre des vaisseaux François avoient attaqué la puissante Ville de Rio-Janeiro (1) ; mais le Chef de l'en-

(1) De toutes les expéditions de du Guay-Trouin, celle qui est la plus connue & qui lui a fait le plus d'honneur, est la prise de Rio-Janeiro. Elle fit un grand bruit dans l'Europe, tant par la hardiesse de l'entreprise, que par la vigueur de l'exécution. Rio-Janeiro appartient aux Portugais ; c'est la plus grande & la plus riche colonie du Bréſil. En 1710, M. du Clerc, Capitaine de vaisseau, connu par son courage & par plusieurs prises très-considérables, forma le projet d'at-

porter des dépouilles, s'étoit vu réduit à porter des fers. DU GUAY-TROUIN a conçu le projet de venger sa Patrie & son Roi. Il trouvera dans lui-même les ressources qui manquent à l'Etat ; son génie & son nom lui suffisent. L'or des Citoyens opulents coule à sa voix pour le bien de la Patrie, & l'intérêt devient le ministre de la gloire. Cependant au bruit d'un armement de DU GUAY-TROUIN, la Hollande équipe des flottes ; l'Angleterre croyant ses rivages menacés, rappelle ses troupes pour la défendre ; des vaisseaux vont porter l'alarme dans toutes ses Colonies, une nombreuse Escadre est destinée à bloquer le port qui renferme ce Héros. Ainsi les mouvements d'un seul homme sement l'épouvante dans les deux Mondes. DU GUAY-TROUIN les a prévenus, & déja il est en mer. François, qui dans les prisons de Rio-Janeiro, soulevez en gémissant vos bras chargés de chaînes, pour implorer le Ciel contre vos barbares vainqueurs, ah ! si quelque génie bienfai-

tés, causerent à cette colonie un dommage de plus de vingt-cinq millions. Il est triste pour l'humanité, que les Héros d'une Nation ne soient jamais célebres que par la ruine & le malheur d'une autre.

ſant vous portoit la nouvelle que DU GUAY-TROUIN approche, de quels cris de joie vous feriez retentir les voûtes de ces cavernes profondes ! Il vole avec ſa flotte : le moment de ſon arrivée eſt celui de l'attaque. Mais quelle main puiſſante a raſſemblé dans le même lieu tant de périls & tant d'obſtacles ?

Je vois un port, dont le paſſage étroit & reſſerré encore par un rocher, eſt défendu des deux côtés par un grand nombre de fortereſſes. Trois cents tonnerres rangés ſur ſon paſſage & combinés dans leur action, croiſent leurs feux : au milieu de l'entrée ſept vaiſſeaux de guerre préſentent une barriere formidable : au-delà s'élevent de nouveaux ouvrages, des tours, des boulevards, des baſtions, des Iſles fortifiées. Après tant de barrieres, reſte la Ville de Rio-Janeiro, ſituée au milieu de trois montagnes qui la protegent & qui la couvrent. Chacune de ces montagnes eſt couverte de batteries dont l'artillerie ſemble tonner du haut des cieux. Par-tout je vois des forts, des retranchements, des foſſés, du canon, & dans l'enceinte des remparts une armée de douze mille hommes diſciplinés dans l'Europe.

DU GUAY-TROUIN a donné le ſignal pour forcer l'entrée du port : trois cents pieces d'artillerie vomiſſent la mort autour de lui. De trois côtés la foudre vient heurter ſes vaiſſeaux. DU GUAY-TROUIN inébranlable, s'avance d'un cours toujours égal à travers ces torrents de feux. L'ennemi s'étonne, & l'entrée eſt forcée. Le jour éclaira ce triomphe, la nuit entend déja gronder ſes bombes qui volent dans les airs, & qui vont écraſer les Citoyens des Villes ſous leurs toits. Un nouveau combat recommence avec le jour. Une Iſle, poſte important, eſt attaquée & emportée d'aſſaut. Les Portugais ont fui, leurs propres mains embraſent leurs vaiſſeaux. Tout eſt prêt pour la deſcente. Des mouvements compliqués & de fauſſes attaques trompent l'ennemi : & déja l'armée Françoiſe eſt ſur le rivage.

Dès ce moment on vit DU GUAY-TROUIN, qui juſqu'alors n'avoit habité que ſur la mer, déployer tous les talents d'un Général, former des troupes, les ranger en bataille, choiſir des poſtes, les ſoutenir les uns par les autres, prendre une exacte connoiſſance des lieux, profiter des fautes, éviter

les ſurpriſes, fixer la victoire, ordonner les retraites, uſer des avantages, tantôt avec précaution, tantôt avec activité, joindre le génie des ſieges à celui des batailles : tant il eſt vrai que ce ſont les circonſtances qui développent les talents ; & DU GUAY-TROUIN peut-être eût été auſſi aiſément le rival des Turenne & des Condé, que celui des Ruiter & des Duqueſne.

Déja il s'eſt emparé de deux hauteurs qui dominent la Ville ; il a reconnu tout le terrein qui l'environne ; il a compté toutes les reſſources de l'ennemi : il a découvert les lieux qui favoriſent l'attaque : il a remporté une victoire dans la plaine, & dreſſé des batteries qui foudroyent les remparts. L'artillerie des vaiſſeaux ſoutient celle des différents poſtes : tout eſt prêt : demain avec le jour l'aſſaut ſera livré. Cependant la nuit eſt deſtinée pour s'emparer d'un poſte. O nuit affreuſe ! nuit terrible ! ſon ſilence eſt tout à coup troublé par les décharges de toute l'artillerie de DU GUAY-TROUIN. En même temps le Ciel ſe couvre d'orage : le feu des éclairs qui ſe mêle au feu continuel & rapide des batteries ; le bruit des canons joint aux éclats redou-

blés du tonnerre ; les échos des rochers, les remparts qui s'écroulent ; les mugiſſements de la mer agitée par la tempête : tous ces objets réunis dans l'obſcurité d'une nuit ſombre, formoient autour de Rio-Janeiro une ſcene d'horreur & d'épouvante. Les habitants prennent la fuite. L'avarice emporte ſes tréſors avec elle au fond des bois & dans les cavernes des montagnes. Les Soldats étonnés cedent eux-mêmes au torrent ; ils fuient : leurs mains ont livré aux flammes les dépôts des richeſſes publiques : mais dans les entrailles de la terre ils ont caché des feux ſecrets deſtinés à les venger. DU GUAY-TROUIN s'avance avec autant de précaution que s'il n'étoit pas vainqueur : il acheve de mériter ſa victoire en l'aſſurant. Quel ſpectacle pour ce Héros, lorſque les François qui, ſur cette rive étrangere, avoient gémi dans les priſons, portant ſur leur viſage défiguré l'empreinte de leur infortune, le front pâle, les yeux éteints, le corps revêtu de lambeaux, vinrent en foule embraſſer ſes genoux, baiſerent ſa main ſanglante, & l'appellant cent fois leur libérateur, lui exprimerent cette reconnoiſſance vive & ſen-

sible qui n'eſt connue que des malheureux.

Mais la victoire eſt encore incertaine. Les ennemis ont réuni leurs troupes diſperſées : de puiſſants ſecours ſe hâtent de les joindre. Albuquerque approche à la tête d'une armée ; Albuquerque, fameux par des triomphes : ſon nom eſt chez les Portugais le ſignal de la victoire. Du Guay-Trouin a tout prévu pour ſe défendre. Trois poſtes occupés aſſurent ſa conquête ; mais il veut prévenir la jonction des deux armées. Il marche : la nuit le ſeconde. Les ennemis le croient encore ſous les remparts de la Ville, & déja il eſt en leur préſence. Les Soldats rangés en bataille, préſentent un front redoutable, & joignent à l'intrépidité des François la fierté des vainqueurs. Cette audace du Héros valut pour lui une Bataille. Les ennemis ſubjugués par la terreur, viennent traiter du rachat de leur Ville, & lui offrir tout l'or de leur Colonie. Déja il a dicté des loix, & reçu des ôtages. En vain Albuquerque arrive le lendemain à la tête d'une armée de quinze mille hommes : en vain quelques Portugais, avides d'en venir aux mains, parce qu'ils ſe croient sûrs

de vaincre, soutiennent que la victoire juſtifie tout, & que la perfidie heureuſe n'eſt plus un crime. DU GUAY-TROUIN ne permit pas à ſes ennemis de faire uſage de cette dangereuſe maxime. Toujours prêt à combattre, il fait accomplir le traité; & ſes Soldats tenant le fer d'une main, enlevent de l'autre les richeſſes du Bréſil.

Partez, illuſtre Vainqueur, remportez dans votre Patrie les dépouilles de l'Amérique. Mais combien la foibleſſe de l'homme touche de près à la grandeur! DU GUAY-TROUIN, après avoir dreſſé des trophées ſur les rives du Nouveau-Monde, eſt prêt à périr dans les flots (1). Le théatre de ſes victoi-

(1) L'Eſcadre de du Guay-Trouin mit à la voile le 13 Novembre pour revenir en France. Vers la hauteur des Açores elle fut aſſaillie d'une tempête horrible qui dura deux jours entiers. Tous les vaiſſeaux furent diſperſés & en danger de périr. Celui de du Guay-Trouin fut preſqu'abymé par une épouvantable colonne d'eau qui tomba ſur le devant du navire. & qui l'engloutit juſqu'à ſon grand mât. La ſecouſſe fut ſi violente, qu'elle fit dreſſer les cheveux à tout l'équipage; & l'on crut toucher à l'inſtant où l'on périſſoit dans les abymes. Quelle mort au retour d'une conquête! il ſemble que la nature choiſit ces moments de gloire pour avertir les Héros qu'ils ne ſont que des hommes. Deux vaiſſeaux périrent dans cette affreuſe tempête. Du Guay-Trouin, échappé de tant de périls, rentra dans le port de Breſt le 12 Février 1712, c'étoit le jour même où mourut la Ducheſſe de Bourgogne. Le deuil qui couvroit alors la France, ne permit pas à la nation de ſe-

res va donc devenir ſon tombeau ! Enfin, après deux jours de tempête, la mer ſe calme, & ce Héros eſt rendu à la France. Son nom eſt dans toutes les bouches; par-tout où il paroît les regards ſe fixent ſur lui (1). Le peuple qui, moins aveuglé par l'orgueil, ſent mieux la diſtance qui eſt entre lui & les grands hommes, ou qui, moins jaloux peut-être, eſt plus franc dans ſon admiration, s'aſſemble en foule autour de lui, le regarde, l'environne. Il eſt devenu un ſpectacle pour la France.

Louis XIV lui avoit accordé toutes les récompenſes qui lui étoient dues. Il en eſt une qui donne, pour ainſi di-

livrer à la joie d'un ſi heureux ſuccès; les cris de victoire furent étouffés par la douleur.

(1) Du Guay-Trouin eſt un des hommes qui a le plus joui de la faveur publique. A ſon retour de Rio-Janeiro, tout le monde s'empreſſoit de le voir. Le long des routes le peuple s'attroupoit autour de lui, & le regardoit avec cette avidité qu'il a pour tout ce qui eſt extraordinaire. Un jour qu'une grande foule étoit ainſi aſſemblée, une Dame de diſtinction vint à paſſer; elle demanda ce qu'on regardoit; on lui dit que c'étoit du Guay-Trouin: alors elle s'approcha & perça elle-même la foule pour mieux voir. Du Guay-Trouin parut étonné. » Monſieur, lui dit elle, ne ſoyez pas ſurpris; je ſuis bien» aiſe de voir un Héros en vie «. Lorſqu'au retour de ſes campagnes il arrivoit à Saint Malo, c'étoit un mouvement général dans la Ville. Les meres le montroient à leurs enfants; & dans cet âge tendre où l'on reçoit ſi aiſément les impreſſions des autres, on apprenoit à l'admirer même avant de le connoître.

re, un nouvel être, qui devient d'autant plus éclatante qu'elle s'éloigne plus de sa source ; c'est la noblesse : institution politique, plus injurieuse peut-être qu'honorable pour l'humanité ; mais utile par elle-même, & qui n'est dangereuse que par ses abus (1). Heureux les Etats où cette noblesse d'institution n'étouffe pas la noblesse de mérite, & où, faite pour représenter la vertu, elle n'est ni la décoration du vice, ni le titre de l'indolence, ni le piédestal de l'orgueil !

(1) La noblesse est une des distinctions les plus éclatantes, & qui flattent le plus la vanité des hommes : cette institution n'est pas cependant de tous les pays ; elle est ignorée à la Chine, sans doute parce que la sagesse des loix y tient lieu de tous les ressorts. Elle est inconnue dans presque tout l'Orient, parce que la crainte y étouffe l'honneur, & que par-tout où regne le despotisme, il n'existe qu'un seul homme. Elle s'est établie dans l'Europe, soit parce que tous les pays y ont été peuplés par des hordes de conquérants, & que la guerre est la principale source de l'inégalité ; soit parce que l'autorité des chefs y étant plus balancée, il a fallu plus de classes de Citoyens pour former des contre-poids & des équilibres. Quoi qu'il en soit, elle est un des principaux ressorts de nos Gouvernements modernes : elle est même très-utile aux Etats, toutes les fois que des ancêtres ne supposent pas des talents, & que les noms ne sont pas préférés aux vertus. Il faudroit encore que ces titres ne fussent pas prodigués, & sur-tout qu'ils ne fussent pas le prix de l'or. On sait comment du Guay-Trouin acquit les siens. Ses lettres de noblesse, conçues dans les termes les plus honorables, contiennent une partie de ses services ; elles sont datées du mois de Juin 1709. Ses armoiries avoient pour devise : *Dedit hæc insignis virtus.*

O DU GUAY-TROUIN, lorſque ton Roi t'honora de cette diſtinction, la France ne demanda point par où tu l'avois méritée. Douze flottes attaquées & vaincues, & plus de quatre cents vaiſſeaux pris ou brûlés, voilà tes titres : avant que d'être noble, tu fus un Héros. Pourquoi ſur la mer voit-on beaucoup plus qu'ailleurs de ces hommes extraordinaires qui doivent tout à eux-mêmes (1) ? Jean Bart

(1) Il y a eu ſur mer beaucoup de ces hommes qui ſe ſont créés eux-mêmes. J'ai déja parlé de Jean Bart, qui commença par être pêcheur, & qui finit par être Chef d'Eſcadre ; de Rhuiter, qui, de mouſſe de vaiſſeau, devint Lieutenant-Amiral-Général de Hollande. L'Amiral Trompe, ſi célebre par ſes victoires contre l'Eſpagne & l'Angleterre, étoit auſſi un homme de fortune. Notre fameux Duqueſne parvint de même au commandement à force de mérite. Il étoit fils d'un Capitaine de vaiſſeau ; né en 1610 : dès l'âge de 17 ans il ſervit ſous ſon pere. Il combattit ſoixante ans ſur mer, & ſe diſtingua toujours ou par des actions hardies, ou par des victoires. Mais ce qui a le plus contribué à ſon éclatante réputation, ce ſont les guerres de Sicile. Ce fut là qu'il eut en tête le grand Rhuiter : & quoiqu'inférieur en nombre, il vainquit dans trois Batailles les Flottes réunies de Hollande & d'Eſpagne, le 8 Janvier, le 22 Avril & le 2 Juin 1676. Dans le ſecond de ces combats Rhuiter fut tué. L'Aſie, l'Afrique & l'Europe ont été tour à tour témoins de ſa valeur. Duqueſne devint Général des Armées Navales de France, & mourut le 2 de Février 1688, âgé de 78 ans. Du Guay-Trouin, dont les commencements furent encore plus obſcurs, s'éleva de même aux premiers grades de la Marine. On ne ſauroit trop mettre de pareils exemples ſous les yeux des Citoyens. il faut qu'on ſache que les grands talents peuvent mener aux grandes

& Duquesne, noms immortels, tous deux nés dans l'obscurité, ont fondé leur grandeur sur leurs exploits : & toi, Rhuiter, tes mains qui combattoient les Rois, & qui guidoient les flottes victorieuses du Batave, avoient déployé des voiles & manié des cordages.

DU GUAY-TROUIN, de simple Armateur, devenu Chef-d'Escadre, & depuis Lieutenant-Général (1), s'étoit trop élevé pour que l'envie ne lui en fît pas un crime. Ces hommes lâches & vains qui veulent jouir en même temps des douceurs de la molleſſe & des récompenses de la vertu, osoient se vanter des actions de leurs ancêtres : & ils ne pardonnoient pas à un Héros d'avoir fait les siennes. DU GUAY-TROUIN pouvoit leur dire ce que Marius disoit aux Grands de Rome : vous m'enviez ma gloire, enviez-moi donc aussi mes travaux, mes dangers, mes combats ; enviez moi le sang que j'ai versé pour la Patrie.

Ce n'est pas que DU GUAY-TROUIN

places, & que le mérite n'a pas toujours besoin d'aïeux.

(1) Du Guay-Trouin fut nommé Chef d'Escadre au commencement d'Août 1715, Commandeur de l'Ordre de S. Louis le premier Mars 1723, & Lieutenant-Général le 27 du même mois.

une attention pleine d'humanité à ménager leur ſang ; car à ſes yeux des Soldats étoient des hommes.

A la Cour, pays où l'ambition étouffe l'amitié même, où l'on oublie tout, excepté ſoi & ſes ennemis, il s'occupoit de l'avancement de ſes Officiers ; il portoit aux pieds du Trône les actions mêmes des Soldats, qui, ſans lui, n'auroient jamais été connues de leur Maître. Louis XIV, pour prix d'une victoire, lui accorde une penſion. Du GUAY-TROUIN prie ſon Roi de la tranſporter à un Officier courageux & pauvre, cruellement bleſſé dans le combat (1). Cette action qui n'eſt que juſte, doit cependant, par la corruption de nos mœurs, paroître grande.

La

ſans punition. Sous lui la diſcipline n'étoit pas ſeulement ſévere, elle étoit quelquefois dure : mais dans cette partie l'excès même eſt utile.

(1) Le trait qu'on rapporte ici arriva en 1707, après le fameux combat entre la flotte Angloiſe & les deux Eſcadres de du Guay-Trouin & de Forbin réunies. Le Roi avoit accordé à du Guay-Trouin une penſion de 1000 liv. ſur ſon Tréſor Royal. Du Guay Trouin écrivit au Miniſtre pour le prier de faire tomber cette penſion à M. de Saint-Auban, ſon Capitaine en ſecond, qui avoit eu une cuiſſe emportée à l'abordage du Cumberland, & qui avoit plus beſoin de penſion que lui. „ Je ſuis trop récompenſé, ajouta-t-il, ſi j'obtiens l'a„ vancement de mes Officiers «.

La ſenſibilité fut toujours le caractere des Héros. Tels furent Alexandre, Céſar, Henri IV, Condé, fiers & ſenſibles, tendres & ſublimes : tel fut auſſi DU GUAY-TROUIN. On aime à le voir frémir à la vue des embraſements & des naufrages, voler au ſecours des malheureux, conſoler les vaincus, donner les plus tendres regrets à la mort de ſes amis, embraſſer les corps expirants de ſes freres, les ſerrer dans ſes bras, mêler ſes larmes à leur ſang. Quoi ! Il pleure ! Eſt-ce donc là ce Héros qui fait trembler l'Angleterre ? Heureux s'il n'avoit jamais eu que de ſi nobles foibleſſes ! Mais la poſtérité lui rendra du moins cette juſtice, que le plaiſir ne fut jamais pour lui que le délaſſement de la gloire.

Il aimoit Louis XIV, non comme ſon Maître, mais comme un grand homme ; & lorſque ce Prince mourut, DU GUAY-TROUIN donna dans Paris le ſpectacle d'un ſujet qui pleure ſon Roi.

Ne croyez pas que dans la paix ce Héros ſoit inutile à la France. Les jours du Citoyen ne ſont jamais perdus pour la Patrie. Tantôt par des études ſavantes & des réflexions plus utiles pour un homme de génie, que les

livres mêmes, il approfondit cet art qui l'a rendu si célebre : tantôt il s'occupe à écrire ses Mémoires, qui feront une leçon éternelle pour la postérité : dans les ports où il commande, il maintient l'ordre qui est l'ame du service : il veille sur la discipline qui, dans la paix, tend toujours à s'énerver : il s'étudie à perfectionner l'architecture navale, objet le plus important peut-être de la Marine, & qui est encore si défectueux (1). Il préside

(1) On ne doit pas s'étonner que l'Architecture navale soit encore si défectueuse, tandis que l'Architecture civile a été portée à un si haut degré de perfection. Ce n'est point ici le lieu de comparer ensemble ces deux especes d'Architectures ; on remarquera seulement que l'une construit ses édifices sur un terrein solide, & que les bâtiments de l'autre sont exposés sans cesse à l'inconstance de l'eau & du vent. La premiere connoît la force & qualité des matériaux qu'elle emploie ; les bois que la seconde met en œuvre, quoique de même nature, sont très-différents en qualité. Les maisons n'ont aucun effort extérieur à soutenir, aucune altération sensible à craindre ; les vaisseaux ont à résister sans cesse au choc des vagues, aux secousses des vents, & dans les combats à l'effet terrible des canons. Enfin les diverses parties des édifices sont presque toujours terminées par des lignes droites & des surfaces planes ; le rapport de ces parties est facile à trouver, & la Géométrie a déterminé depuis long-temps la valeur & la force des angles qu'elles forment ; dans les vaisseaux presque toutes les parties qui les composent, sont terminées par des lignes courbes ; & cette figure curviligne est encore différente dans chaque partie. Personne n'ignore la difficulté de tracer toutes ces courbes, & de les concilier ensemble. Une autre cause qui nuit

dans un Conſeil à cette Compagnie des Indes (1), fondée par Colbert, tombée depuis en décadence, & que l'on vit re-

beaucoup au progrès de l'Architecture navale, c'eſt le ſecret que les conſtructeurs font de leurs méthodes particulieres. On leur permet de les tenir cachées & de ſe les tranſmettre de pere en fils comme un riche patrimoine. Ces méthodes ainſi cachées ne peuvent être jugées par les ſavants, & réformées par le concours des lumieres. Pour remédier à cet abus, il ſuffiroit d'établir une loi qui ordonnât aux conſtructeurs de remettre aux Amirautés leurs plans & leurs deſſeins : c'eſt une loi qui s'obſerve en Angleterre ; mais le plus grand obſtacle qui s'oppoſe à la perfection de cet art, c'eſt la multitude infinie de connoiſſances ſur leſquelles il ne ſera jamais poſſible de déterminer quelles ſont les proportions & le degré de courbure le plus avantageux pour favoriſer l'impulſion de l'air, pour vaincre la réſiſtance de l'eau, pour établir l'équilibre de toutes les parties, pour réunir la viteſſe à la ſolidité. La principale difficulté conſiſte en ce que l'air & l'eau agiſſent en ſens contraire ſur le corps du navire, & qu'on ne connoît pas le degré de leur action, avec cette préciſion qui ſeroit néceſſaire pour déterminer un grand nombre de problêmes.

(1) En 1723 M. le Duc d'Orléans, Régent, qui s'intéreſſoit à la Compagnie des Indes avec cette ardeur qu'un caractere tel que le ſien avoit pour les entrepriſes nouvelles, crut ne pouvoir mieux en aſſurer le ſuccès, qu'en ſe réglant par les avis de du Guay-Trouin. Il lui accorda une place honorable dans le Conſeil des Indes. Le premier Miniſtre le conſultoit aſſiduement, tant ſur l'adminiſtration générale de la Compagnie, que ſur les détails. Le Duc d'Orléans, qui n'avoit que de grandes vues, & qui ſavoit aſſez pour ſentir le beſoin de s'inſtruire, voulut que du Guay-Trouin eût avec lui des entretiens réglés ſur le commerce. Cet objet ſi important pour les Etats modernes étoit diſcuté dans des entretiens profonds. Le Prince honoroit le Héros, & le Héros inſtruiſoit le Prince.

naître des débris du ſyſtême, comme on voit ſortir du milieu d'un tronc abattu par l'orage, un rejetton vigoureux, qui bientôt croît, s'éleve, & devient plus fort que l'abre même qui lui a donné naiſſance. Philippe le conſulte : DU GUAY-TROUIN éclaire ſes Concitoyens & ſon Prince comme il avoit vaincu ſes ennemis, avec modeſtie, mais avec courage.

La Cour ſe renouvelle. La confiance que l'on a en lui eſt toujours la même. Alger (1) tu frémis à la vue du pavillon François. Les foudres qui ſous Louis XIV t'avoient preſque réduite en cendre, fument encore. DU GUAY TROUIN va réclamer les droits de l'humanité chez toutes ces Nations qui font trafic de la liberté des hommes. Par-tout il eſt reſpecté, moins comme l'Envoyé d'un grand Roi, que comme un Héros. Il négocie

(1) En 1731 M. le Comte de Maurepas procura à du Guay-Trouin le commandement d'une Eſcadre que le Roi envoya dans le Levant. Cette Eſcadre étoit deſtinée à ſoutenir l'éclat de la Nation Françoiſe dans toute la Méditerranée. Elle partit le 3 Juin, & alla ſucceſſivement à Alger, à Tunis, à Tripoli, à Smyrne. Par-tout il reçut les plus grands honneurs, & réglia les intérêts du commerce à l'avantage de la Nation. Son Eſcadre rentra dans le port de Toulon le premier Novembre.

avec la ſupériorité d'un homme fameux par des victoires.

Va-t-il enfin rentrer dans la carriere ſanglante des combats (1) ? Le monde eſt ébranlé ; la France ſe heurte contre l'Empire ; l'Angleterre équipe des Flottes ; nos vaiſſeaux s'arment dans nos ports. L'honneur de les commander enflamme DU GUAY-TROUIN, & lui rend l'ardeur bouillante du premier âge. Ces mers témoins de tant de triomphes, vont après vingt ans reconnoître leur vainqueur. Mais tout à coup l'Europe ſe calme, & DU GUAY-TROUIN, prêt à commencer de vaincre, ſe félici-

(1) En 1733 la guerre s'alluma entre la France & l'Empire. Comme l'Angleterre faiſoit des armements conſidérables, la Cour fit auſſi armer à Breſt, & donna le commandement de cette Eſcadre à du Guay-Trouin. Sa ſanté étoit déja fort affoiblie ; mais il parut ranimer ſes forces pour ſervir l'Etat. On ne montra jamais plus d'ardeur ni plus d'activité. Cependant ces préparatifs furent inutiles. La paix ſe fit avec l'Empereur, & les vaiſſeaux, ſans être ſortis de la rade, rentrerent dans le port. Bientôt ſa maladie augmenta, & il eut beaucoup de peine à ſe faire tranſporter à Paris. Les Médecins jugerent que tout leur art ne pouvoit le ſecourir. Le 17 Septembre, comme il ſembloit approcher de ſa fin, il écrivit une lettre au Cardinal de Fleury, pour recommander ſa famille aux bontés du Roi. Cette lettre d'un Héros mourant toucha le Cardinal juſqu'à lui faire répandre des larmes. Il la lut au Roi, qui en fut auſſi attendri. Du Guay-Trouin mourut le 27 Septembre 1736. La Nation le regretta, & ſes ennemis convinrent alors que c'étoit un grand homme.

te de ne point augmenter ſa gloire.

Il ſemble que les maux qui le tourmentoient n'euſſent été ſuſpendus que par ſon zele. Dès qu'il n'a plus d'eſpérance de combattre, ſon corps s'affoiblit, ſes forces s'épuiſent ; & la France, qui venoit de perdre Berwick & Villars, pleure le dernier des Héros du ſiecle de Louis XIV.

Faut-il qu'il nous ait été enlevé ſi-tôt ? Faut-il qu'épuiſé par les maladies, il ait ſuccombé lorſqu'il auroit pu encore remplir une longue carriere ! Ah ! ſi le Ciel eût prolongé ſes jours, même dans ſa vieilleſſe, il eût encore étonné le monde. Ainſi Duqueſne, courbé ſous les années rendoit encore la France reſpectable ſur les mers ; ainſi Villars étoit conquérant à l'âge où les hommes vivent à peine. Que du moins ſon ame reſpire encore parmi nous ; que ſon exemple puiſſe enfanter des Héros !

Dans ces entretiens ſi profonds qu'il avoit avec Philippe, il parloit ſans ceſſe à ce Prince de l'importance & de l'utilité de la Marine. Ah ! s'il revivoit aujourd'hui, s'il erroit parmi nos ports & nos arſenaux, quelle ſeroit ſa douleur ! François, s'écrieroit-il, que ſont devenus ces vaiſſeaux que j'ai

commandés, ces Flottes victorieuſes qui dominoient ſur l'Océan ? Mes yeux cherchent en vain : je n'apperçois que des ruines. Un triſte ſilence regne dans vos ports. Et quoi ! n'êtes-vous plus le même peuple ? N'avez-vous plus les mêmes ennemis à combattre ? Allez tarir la ſource de leurs tréſors. Ignorez-vous que toutes les guerres de l'Europe ne ſont plus que des guerres de commerce, qu'on achete des armées & des victoires, & que le ſang eſt à prix d'argent ? Les vaiſſeaux ſont aujourd'hui les appuis des Trônes. Portez vos regards au-delà des mers, les habitants de vos Colonies vous tendent les bras. Etes-vous Citoyens ? Ce ſont vos freres. Etes-vous avides de richeſſes ? Vous les trouverez dans le Nouveau-Monde. Vous y trouverez un bien plus précieux, la gloire. Vous avez verſé tant de ſang pour maintenir la balance de l'Europe ; l'ambition a changé d'objet. Portez, portez cette balance ſur les mers. C'eſt là qu'il faut établir l'équilibre du pouvoir. Si un ſeul peuple y domine, il ſera tyran, & vous ſerez eſclaves. Il faudra que vous achetiez de lui les aliments de votre luxe, dont

vos malheurs ne vous guériront pas. François, conſidérez ces mers qui de trois côtés baignent votre Patrie. Voyez vos riches Provinces qui vous offrent à l'envi tout ce qui ſert à la conſtruction. Voyez ces ports creuſés pour recevoir vos vaiſſeaux. La gloire, l'intérêt, la néceſſité, la nature, tout vous appelle. François, ſoyez grands comme vos Ancêtres. Régnez ſur la mer ; & mon ombre, en apprenant vos triomphes ſur les peuples que j'ai vaincus, ſe réjouira encore dans ſon tombeau.

Fin de l'Éloge.